

66



Palat. XLVIII. 34
L A V I E

DU

GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

Non omnis moriar.

TOME III.

HAMBOURG,

CHEZ B. G. HOFFMANN.

1795.





Table des Chapitres.

Livre V.

<i>Chapitre I. Camp de Valenciennes.</i>	3
<i>Chapitre II. Camp de Maulde.</i>	18
<i>Chapitre III. Mouvements des armées. Arrivée du général Dillon. Conseil de guerre.</i>	24
<i>Chapitre IV. Camps de Maulde, Mau- beuge, Pont-sur-Sambre. Journée du 10 août. Serment des troupes. Insurrection de Lafayette.</i>	38
<i>Chapitre V. Commissaires de la conven- tion. Dumouriez général-en-chef. Va en Champagne. Etat de l'armée de La- fayette.</i>	54
<i>Chapitre VI. Combat de Stenay. Prise de Verdun. Camp de Grandprey.</i>	68
<i>Chapitre VII. Kellermann commande l'armée de la Moselle. Luckner à Châ- lons. Consternation de Paris. Les Prus- siens devant Grandprey.</i>	90
<i>Chapitre VIII. Les ennemis forcent la Croix-aux-bois. Retraite du camp de Grandprey.</i>	106
<i>Chapitre IX. Camp de Ste. Menehould. Jonction de Beurnonville et Kellermann. Combat de Valmy.</i>	129
<i>Chapitre X. Position des Prussiens. Em- barras du général Dumouriez.</i>	144

<i>Chapitre XI. Suspension d'armes. Négociation. Manifeste du duc de Brunswick. Cessation de la suspension.</i>	164
<i>Chapitre XII. Retraite des Prussiens.</i>	176
<i>Chapitre XIII. Evénemens dans le département du nord.</i>	191
<i>Chapitre XIV. Réflexions sur cette campagne.</i>	202

Livre VI.

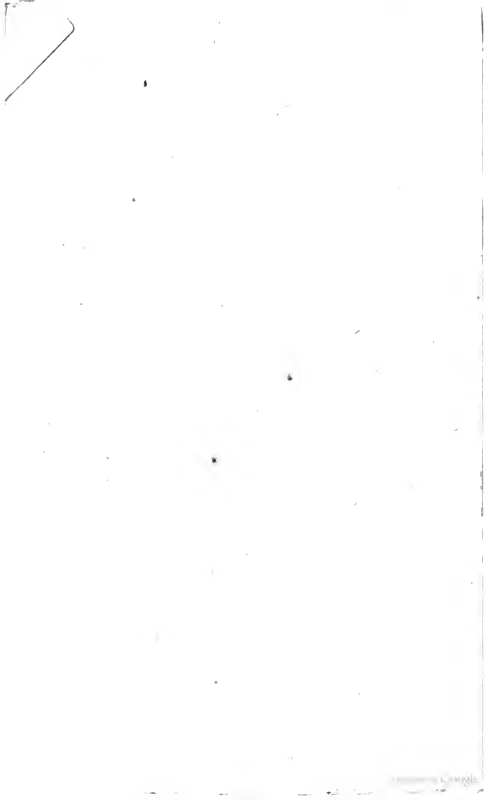
<i>Chapitre I. Dumouriez à Paris.</i>	223
<i>Chapitre II. Plan de campagne général.</i>	234
<i>Chapitre III. Plan de campagne pour les Pays-bas.</i>	252
<i>Chapitre IV. Premier mouvement des armées. Combat de Thulin et de Boussu.</i>	273
<i>Chapitre V. Bataille de Gemappe.</i>	289
<i>Chapitre VI. Le général Berneron à Ath. Prise de Tournai et d'Ostende.</i>	305
<i>Chapitre VII. Prise de Mons. Combat d'Anderlecht. Entrée dans Bruxelles.</i>	312
<i>Chapitre VIII. Prise d'Anvers. Combat de Tirlemont.</i>	323
<i>Chapitre IX. Combat de Varoux. Entrée dans Liège. Prise de Namur.</i>	336
<i>Chapitre X. Embarras politiques. Le général Miranda à Ruremonde.</i>	347
<i>Chapitre XI. Prise d'Aix-la-chapelle. Quartiers d'hiver.</i>	361
<i>Chapitre XII. Réflexions sur cette campagne.</i>	377

L A V I E
DU
GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

L I V R E V.

III. Vol.

A



CHAPITRE I.

Camp de Valenciennes.

Dumouriez en entrant dans le ministère qu'il n'avoit jamais eu envie de garder long-temps, avoit conservé son rang de lieutenant-général dans l'armée. Il avoit le choix de servir sous l'un des trois généraux qui en commandoient chacun une, Lukner, Lafayette et Montesquiou. On ne comptoit pas comme armée, le corps de troupes rassemblé en Alsace, sous les ordres du lieutenant-général Lamorlière, qui n'étoit que sur une très-légère défensive, ce côté n'étant pas même menacé, par le soin qu'avoit eu le général Dumouriez pendant son ministère, de ménager la neutralité des cercles et des princes de l'empire, et particulièrement du cercle de Souabe.

Cette neutralité lui avoit donné la fa-

cilité de tirer de l'armée d'Alsace quelques troupes, notamment le corps des carabiniers, avec le général Lukner qu'il avoit fait choisir pour remplacer le maréchal de Rochambeau qui, vu le mauvais état de sa santé, avoit donné sa démission du commandement de l'armée du nord.

Lafayette qui étoit déjà hautement déclaré contre tout le conseil, mais surtout contre le ministre des affaires étrangères, se voyoit par le choix du maréchal Luckner, déchu de l'espoir qu'il avoit eu de joindre ce commandement à celui qu'il avoit déjà, ce qui auroit étendu son autorité militaire depuis Bitch jusqu'à Dunkerque.

Dumouriez, dans cette nouvelle disposition des armées, n'avoit été mû par aucune passion particulière, mais s'y étoit décidé par esprit de justice. Lafayette avoit manqué l'ouverture de la campagne, et ensuite, de concert avec le maréchal Rochambeau, il en avoit rejeté la faute sur le ministère, mais particulièrement sur Dumouriez, l'accusant d'avoir tracé des plans de campagne absurdes et inexécutables. Ce jeune général avoit fait assez brillamment la

guerre d'Amérique, mais il n'y avoit jamais eu de commandement en chef. Son début comme général contre les impériaux ne développoit pas des talens supérieurs. Luckner étoit maréchal de France, avoit une grande réputation, et beaucoup d'ardeur.

Les armées du Rhin, de la Moselle ou du centre, et du nord, formoient trois corps de cinquante mille hommes chacun, en comptant les garnisons. Il eût été très-injuste de réléguer en Alsace, en défensive, le seul maréchal de France et le seul homme de guerre, après avoir diminué son corps d'armée pour renforcer celle du nord, et celle du midi du général Montesquiou, et de donner deux armées au seul Lafayette. Le conseil avoit même trouvé prudent, par cet arrangement, de mettre, sans que cela fût affecté, Lafayette qu'on craignoit qu'il ne s'emparât de la dictature, aux ordres d'un vieux général étranger qui ne tenant à aucune faction, étoit plus dans la main du pouvoir exécutif.

Telle étoit donc à cette époque la distribution des armées françoises. Le maréchal Luckner commandoit celle du nord,

Lafayette celle du centre, Montesquiou celle du midi qui à peine se formoit alors, car c'est à force de talens, d'esprit et de patience que ce général a réussi à se créer une armée, et à exécuter très-rapidement la conquête de la Savoie et du comté de Nice, malgré les obstacles de toute espèce, et quoique la lenteur du rassemblement de ses moyens eût donné aux Piémontois tout le temps de se préparer pour leur défense. Sa campagne a été conduite avec autant de vivacité que de prudence. Ses négociations avec Genève et la Suisse sont d'un homme juste et sage. Il étoit le meilleur de ces trois généraux en chef, et si Dumouriez n'eût suivi que son goût, il auroit été le joindre, et se mettre à ses ordres : mais un grand motif l'en empêcha, et le décida à aller servir à l'armée du nord.

A-peu-près un mois avant, le maréchal Luckner passant à Paris pour aller prendre le commandement de l'armée du nord, étoit convenu avec lui de rétablir la guerre offensive dans les Pays-bas, pour rendre aux troupes l'énergie et la confiance qu'elles avoient entièrement perdues. Luckner

avoit blâmé hautement la conduite du maréchal de Rochambeau et de Lafayette, et il avoit promis de réparer les premiers échecs de la campagne. Dumouriez lui avoit fait donner des chevaux par le roi qui l'avoit beaucoup caressé; ainsi la confiance s'étoit établie entre lui et le conseil.

Luckner avoit tenu sa parole, et à-peu-près à l'époque à laquelle Dumouriez changeoit de ministère, il étoit entré sur le territoire autrichien, et s'étoit porté avec son armée d'environ vingt-deux mille hommes à Courtrai et Menin. Cependant, à peine arrivé à son quartier-général, il étoit déjà devenu antiministériel, et ses dernières lettres au ministre, tout en exécutant ce qui étoit convenu entr'eux, étoient dures et grossières. Berthier, chef de son état-major, Charles Lameth, Jarry, Mathieu de Montmorenci et tous ses aides-de-camp étoient de la faction de Lafayette, qui s'obstinoit à regarder Dumouriez comme l'arc-boutant des Jacobins et des Girondistes, quoique cela fût contradictoire, et que ce général, en quittant le ministère, eût pensé être la victime de tous les partis à la fois.

Il n'y avoit dans l'armée de Luckner que deux officiers généraux qui désirassent de bonne foi l'expédition des Pays-bas, Biron et Valence; le premier avoit à réparer son désastre devant Mons, le second, également étranger à tous les partis, ne consultoit que son civisme, sa droiture et son désir de se distinguer. Tous les deux étoient dans la disgrâce du maréchal Luckner; cependant aidés des lettres pressantes du ministre, ils l'avoient entraîné, et forcé à marcher en avant.

Mais dès que Luckner apprit que Dumouriez avoit donné sa démission, bien loin d'avancer dans la Belgique, il ne pensa plus qu'à regagner les frontières, invectivant contre le ministre disgracié, se plaignant de ce qu'il l'avoit enfourné dans une entreprise folle, et disant qu'il se garderoit bien de se présenter à son armée. Biron et Valence envoyoient lettres sur lettres à Dumouriez pour l'engager à arriver bien vite, que sans cela tout étoit perdu, et que le maréchal alloit faire sa retraite. Dumouriez lui avoit écrit une lettre pleine de sensibilité et de confiance, lui mandant que bien loin de regretter le

ministère, il regardoit comme un grand bonheur d'aller servir sous lui, et de travailler à sa gloire.

En même temps il se dépêchoit, tant qu'il pouvoit, d'arranger sa comptabilité des affaires étrangères pour pouvoir partir de Paris. Il avoit envoyé devant lui un de ses aides-de-camp avec les chevaux, pour se rendre par Lille à Menin; il prit lui-même le 27 juin la même route. En arrivant à Douai, il apprit que Luckner, après avoir tenu un grand conseil de guerre, sans avoir d'ennemis en tête, avoit évacué Courtrai et Menin, et ramenoit son armée au camp de Valenciennes.

Tous les exploits de cette entrée dans les Pays-bas se réduisoient à avoir brûlé sans nécessité, mais avec barbarie, les faubourgs de Courtrai, sous prétexte de pouvoir se défendre, une heure avant de l'évacuer. Peut-être que si Dumouriez fût arrivé deux ou trois jours plutôt, il auroit empêché cette honteuse retraite qu'on voyoit évidemment n'avoir été ordonnée que par esprit de parti, conséquemment à quelque grand projet de la faction de Lafayette dont le pauvre Luckner, obsédé

par son état-major, étoit l'instrument et le jouet.

Il joignit l'armée à Valenciennes, et fut très-mal reçu par le maréchal et par tous ses officiers généraux et d'état-major. Il y avoit eu des paris qu'il n'oseroit pas joindre cette armée; on avoit même parié qu'il n'y seroit pas reçu. Bertier, chef de l'état-major, ne mit pas à l'ordre son arrivée, quoique n'y ayant que Biron, son ancien, et lui de lieutenans-généraux, il dût naturellement prendre aussitôt le commandement de la gauche. On ne lui envoya ni le mot d'ordre, ni ordonnances, ni garde d'honneur, et il resta quelques jours à Valenciennes, comme un simple particulier. Comme il n'y avoit, ni ennemis en présence, ni plan de campagne, ni même un ordre de bataille dans cette armée, encore moins de discipline et d'esprit militaire, il patienta quelques jours, sans faire ni plaintes, ni représentations, examinant le désordre de cette armée, et l'incapacité de son général qui attendoit, disoit-il, l'arrivée de Lafayette, pour concerter avec lui un plan de défensive; car c'est à quoi les généraux avoient résolu.

de réduire la guerre, le maréchal pour excuser sa honteuse retraite de Menin, et rejeter toute la faute sur la témérité du plan d'offensive du ministère, Lafayette par le même motif de haine contre Dumouriez, et par une combinaison de vues plus profondes, qui éclatèrent ensuite pour la ruine de Lafayette et de la faction de Lameth, Duport, Baumetz et autres qui dirigeoient entièrement ce général, et l'égaroient en voulant le porter à la dictature.

Ainsi après avoir échappé à Paris à la faction de la Gironde et aux Jacobins, Dumouriez retrouvoit à l'armée une autre faction, tout *aristocratique-révolutionnaire*, qui avoit contre lui des vues tout aussi actives et tout aussi dangereuses. Il n'eut pas de peine à les pénétrer, d'après l'air léger et moqueur de l'état-major, et les brusqueries du maréchal dont le caractère et les talens étoient bien au dessous de sa réputation.

Luckner ne manquoit pas d'esprit, mais son ame étoit petite. Il étoit d'une avarice sordide, et sans éducation. Son penchant et ses habitudes le ramenoient à

jouer toujours un rôle subalterne. Le grand air de Lafayette lui en imposoit, et dès qu'il trouvoit quelqu'un à mettre au dessus de lui, il oublioit sur le champ son grade, et se rangeoit à la seconde place. Il avoit encore l'activité corporelle d'un houzard, mais ses idées étoient très-confuses. Il n'avoit jamais pu se mettre dans la tête le plan de campagne des Pays-bas, il n'en avoit jamais conçu que l'avant-garde, et à tout ce que le ministre lui en avoit expliqué, il lui avoit toujours répété : *Oui, oui, moi tourne par la droite, tourne par la gauche, et marcher vite.* Effectivement il en avoit fait une houzardaille. Mais il étoit effrayé du train de son armée, et surtout des équipages; c'étoit toujours ce qu'il répondoit à tous les mouvemens qu'on lui proposoit. Général d'armée, il auroit volontiers passé toute la campagne dans son camp de Valenciennes, et il auroit été de sa personne faire la petite guerre; chef d'avant-garde, il auroit mené l'armée au bout du monde.

Le matin il étoit tout dévoué à la nation, le soir tout attaché au roi. Il ne concevoit rien à la révolution. Il confon-

doit tous les objets et tous les partis, et se plaignoit toujours d'être entouré de factieux, ce qui étoit vrai. Le duc d'Orléans étoit venu, sans qu'on sût pourquoi, faire une apparition à Valenciennes, ce qui n'avoit fait aucune impression sur les soldats qui ne le regardoient pas de bon oeil, et ce qui, au lieu de balancer le parti de Lafayette, lui avoit donné plus de force.

Luckner détestoit et méprisoit le duc d'Orléans, mais n'osoit pas lui dire de s'en aller. Biron protégeoit ce prince détestable qui ne voyoit que lui à l'armée, et il étoit fort mal avec le maréchal. Dumouriez étoit lié depuis vingt ans avec Biron, et très-froidement avec le duc d'Orléans; mais dès lors il distingua ses deux fils, très-dissemblables à leur indigne père.

On attendoit de jour en jour Lafayette. Trois jours avant son arrivée, Dumouriez força le maréchal à lui accorder une conférence qu'il avoit évitée tant qu'il avoit pu. Le maréchal se levait avant le jour, montoit à cheval sans autre but que de se montrer aux soldats, rentroit fort tard, dînoit mal, bourroit tout le monde, signoit des lettres qu'il ne lisoit pas, et se cou-

choit à neuf heures. Dumouriez plusieurs fois s'étoit présenté à son lever, avoit monté à cheval avec lui; alors le maréchal bavardoit contre son prédécesseur Rochambeau, contre Lafayette, contre les généraux françois, trouvoit son camp détestable; et il avoit raison. Mais quand Dumouriez lui eut un jour demandé pourquoi, au lieu de rester dans un camp aussi timide et mauvais en lui-même, il n'en prenoit pas un plus hardi et meilleur devant Quievrain, Luckner s'empôrant, lui avoit dit en jurant, qu'il n'étoit pas fait pour lui donner des conseils, et que tout officier-général qui raisonneroit seroit mis dans une citadelle.

Ce fameux camp de Famars que les impériaux ont pris avec tant de facilité au mois d'avril 1793, étoit effectivement très-mauvais: le voisinage de Valenciennes tenoit les troupes dans l'indiscipline et la débauche. Officiers, soldats, généraux étoient jour et nuit dans la ville. Ce camp avoit derrière lui l'Escaut qu'on n'auroit pu passer en cas de retraite, que sur trois ponts dont deux qui étoient tout-à-fait à sa droite, auroient été faci-

lement interceptés par l'ennemi qui pouvoit arriver en bataille de ce côté juste derrière le camp, à couvert des redoutes et des batteries de cette droite qui ne voyoient pas dans ce fond.

Tout le long du front du camp couloit une petite rivière, nommée la Ronelle, guéable presque par tout; elle étoit encaissée, et le terrain, s'élevant des deux côtés en amphithéâtre, donnoit un jeu égal à l'artillerie de part et d'autre. La gauche du camp, se rapprochant de Valenciennes, étoit couverte par deux villages très-dangereux, car si l'un des deux étoit forcé, comme il n'y avoit pas assez de terrain pour se développer et donner bataille en avant du camp, l'armée eût été coupée en deux, une partie se seroit précipitée dans l'Escaut, l'autre auroit fui dans Valenciennes, et l'ennemi la suivant avec vivacité dans sa retraite, eût pu entrer dans la ville avec les fuyards. En général, il faut éviter de placer les camps trop près des grandes villes, surtout quand elles servent de places d'armes et de magasins. D'ailleurs, notre position timide dans le camp de Famars rendoit l'ennemi maître de la

plaine entre Condé, le Quesnoy et Valenciennes.

Dumouriez se présenta un matin chez le maréchal Luckner, et fermant la porte, il entra dans le plus grand détail sur tous les griefs qu'il avoit à lui reprocher, lui fit connoître qu'il étoit le jouet et l'instrument de la faction de Lafayette, lui fit honte de se laisser conduire par des enfans comme Charle Lameth et Mathieu Montmorenci. Le maréchal convint de tout, jura après eux, les traita d'intrigans et de factieux, pleura, et promit de changer de conduite.

Ils parlèrent ensuite de la mauvaise position du camp de Famars, du peu d'ordre de l'armée, du défaut de plan, et Luckner lui promit que tout alloit prendre une nouvelle face. Il dîna chez le maréchal, ce qui lui arrivoit très-rarement. Celui-ci tança à table Lameth et Montmorenci, et vexa Bertier qui vint le lendemain pour la première fois, au bout de dix à douze jours, rendre sa visite au général Dumouriez qui l'avoit fait maréchal-de-camp, et qui lui dit sérieusement, mais avec bonté, qu'il étoit temps de finir
cette

cette comédie, et de penser à faire la guerre.

Lafayette arriva deux jours après. Luckner lui fit la cour la plus basse. On fit mettre l'armée sous les armes. Tous les officiers-généraux eurent ordre de le recevoir à la tête de leurs divisions. Biron n'en ayant pas été prévenu à l'ordre, Dumouriez n'ayant pas encore de poste assigné, ne se trouvèrent point à cette parade. Lafayette le remarqua d'autant plus qu'ils étoient les deux seuls lieutenans-généraux de l'armée; il eut la foiblesse de s'en plaindre. Le maréchal s'emporta de nouveau contre ses deux lieutenans-généraux. Dumouriez eut une seconde explication avec lui; elle fut sévère de sa part. Luckner, après s'être emporté, se calma, pleura encore, et lui fit beaucoup de caresses et de protestations. Mais dès le surlendemain il lui annonça qu'il devoit partir pour aller prendre le commandement du camp de Maulde; Biron eut ordre d'aller commander la petite armée d'Alsace.

CHAPITRE II.

C a m p d e M a u l d e .

Le maréchal Luckner n'avoit que cinq lieutenans-généraux dans son armée; Biron qui alloit commander en Alsace, Lanouë qui commandoit le camp de Maubeuge, Carle qui commandoit à Dunkerque, d'Harville qui commandoit à Valenciennes, et Dumouriez qu'il envoyoit au camp de Maulde; ainsi il restoit sans un seul officier-général de ce grade, plus que jamais livré aux enfans de la faction qui le gouvernoit. Biron étant parti, Dumouriez étoit le plus ancien des quatre lieutenans-généraux; il auroit dû commander le camp de Dunkerque ou celui de Maubeuge; on lui donnoit à commander huit bataillons et deux escadrons, campés à Maulde.

Comme ce camp est devenu fameux, il mérite une description particulière. C'est un fer à cheval, composé de plusieurs monticules de sable, ayant en avant de

son front le village de Maulde, en avant de sa droite celui de Mortagne où est un pont au confluent de la Scarpe et de l'Escaut, derrière lui un pays marécageux jusqu'à St. Amand, et tout le long de sa gauche une plaine boisée, semée de censes et de villages. On avoit couronné ces hauteurs de sept redoutes, et on avoit construit quelques mauvais ouvrages en avant de Maulde. Ce camp eût été bon pour dix à douze mille hommes, en formant un cordon de postes le long de la rive gauche de l'Escaut jusqu'à Condé, en établissant une autre chaîne à la gauche par Rumegies, en fortifiant bien Orchies pour couvrir la communication entre Douai et Lille, et en fortifiant la tête de la Scarpe à St. Amand.

Mais avec huit bataillons ce camp étoit très-dangereux. Si l'ennemi le tournoit par sa gauche, il pouvoit le couper ou l'enlever, et se rendre maître de St. Amand avant qu'on eût le temps de se retirer. S'il attaquoit la tête du pont de Mortagne en faisant passer l'Escaut à un détachement, il lui coupoit sa communication avec Condé, Valenciennes et St. Amand, et for-

çoit les troupes à fuir sur Orchies. Enfin s'il vouloit l'attaquer de vive force, en front et par sa droite et sa gauche à la fois, les huit bataillons n'auroient point suffi pour défendre les redoutes qui étoient foibles et négligemment faites, et on pouvoit l'enlever l'épée à la main.

Beurnonville, maréchal-de-camp, ci-devant aide-de-camp de confiance de Luckner, mais que la jeunesse de cour avoit supplanté, commandoit ce camp, et avoit pour chef de son état-major Berneron, ancien officier plein d'activité et d'expérience. Ils connoissoient tout le danger de leur position, mais ils se gardoient bien de le faire apercevoir à leurs troupes; au contraire ils leur avoient inspiré une grande confiance dans leur position, et une grande hardiesse, en faisant continuellement la petite guerre du côté de Tournai et de Bury. En se tenant ainsi sur l'offensive, ils avoient empêché les impériaux de penser à les attaquer, quoiqu'ils fussent plus de dix à douze mille hommes, contre à-peu-près trois à quatre mille.

Dumouriez sentit bien qu'on l'avoit en-

voyé là, non seulement pour se débarrasser d'un censeur incommode, mais vraisemblablement aussi dans l'espoir qu'il pourroit recevoir un échec. Il le manda à quelques personnes à Paris, pour qu'en cas d'événement le blâme ne tombât point sur lui seul. Il s'établit d'abord à St. Amand, et envoya quelques observations auxquelles l'état-major du maréchal ne daigna pas répondre, bien loin de lui envoyer les renforts qu'il demandoit.

Le camp de Maulde étoit très-nécessaire pour couvrir les riches plaines entre Lille, Douai, Bouchain, Valenciennes et Condé. Ce canton, coupé de rivières et de canaux, est très-abondant en fourrages. Le département du nord y attachoit avec raison une grande importance; il falloit absolument le garder.

Dumouriez se voyant abandonné à lui-même, quitta St. Amand, et alla s'établir dans le camp même avec ses deux braves camarades, Beurnonville et Berneron, ce qui lui gagna l'amitié des troupes qui virent avec plaisir qu'il partageoit leurs *bivouacs* et leurs fatigues. Il commença par établir une communication réglée avec les

généraux Marassé qui commandoit à Douai, et Labourdonnaye qui commandoit à Lille; il alla même les trouver pour convenir de mouvemens combinés, en cas de besoin.

Il figura par de petits postes la chaîne des grands postes qui auroit été nécessaire pour couvrir cette frontière, il fit élever des batteries à la tête de la ville de St. Amand, et il rendit plus vive la petite guerre contre Tournai, Bury, Antoing et Leuze, pour faire croire qu'il étoit en force. Il établit une chaîne de postes entre le camp, St. Amand et Orchies par la Celle et le château du Loir; enfin il fortifia Orchies, et il y plaça un bataillon de la garnison de Douai, et un autre à Marchiennes. Il rendit compte de toutes ces dispositions à Luckner qui l'approuva.

Il continua alors sa petite guerre avec de petits succès dont on parla d'autant plus que c'étoit le seul côté par lequel les impériaux ne pénétroient point sur notre territoire, et où nous soutenions un peu l'offensive. Par tout ailleurs, et surtout en avant de notre armée, les uhlands dévastoient nos plaines, et nos troupes

végétoient dans la plus honteuse inaction.

Les troupes du camp de Maulde avoient acquis une hardiesse et une discipline qui les ont distinguées pendant toute la campagne. Par ce moyen il fit tourner à son avantage le projet qu'on pouvoit avoir eu de lui nuire. Il employa aussi ce temps à combiner un projet d'invasion dans les Pays-bas, et même étant sur les lieux, il ne trouva rien à changer à celui que les généraux avoient si mal exécuté au commencement de la campagne, et qu'il a suivi lui-même depuis.

Pour élever le courage de ses troupes, il profita d'une rencontre très-extraordinaire. Dans le village de Mortagne vivoit un greffier, nommé Fernig, qui avoit été maréchal-des-logis de hussards. Il avoit cinq enfans, dont un garçon qui étoit officier dans un régiment, et quatre filles. Deux de ces filles, l'une âgée de 22 ans, l'autre de 17, petites, délicates, bien élevées et modestes, avoient suivi plusieurs fois les détachemens françois qui alloient à la petite guerre. Elles étoient très-braves.

Il les encouragea, les fit marcher à tous les détachemens, et en rendit compte. Elles ont suivi les troupes du camp de Maulde en Champagne, sont revenues faire la guerre dans les Pays-bas, se sont distinguées à toutes les actions, et se sont montrées encore plus extraordinaires par leur pudeur et par leur vertu, que par leur courage. La convention leur avoit accordé une maison, mais s'étant trouvées à l'arrestation des commissaires le 2 avril, et ayant abandonné l'armée avec le général Dumouriez, elles ont été décrétées comme tous ses autres adhérens. Les soldats avoient pris autant d'amitié que de respect pour ces deux héroïnes, et souvent il les leur proposoit pour exemple.

CHAPITRE III.

Mouvement des armées. Arrivée du lieutenant-général Dillon. Conseil de guerre.

Pendant qu'écarté du quartier-général, ignorant ce qui s'y passoit, il étoit occupé de son camp de Maulde et de sa petite

guerre, il s'étoit machiné de grands mouvemens, tant dans la faction des constitutionnels à Paris que dans les armées. Le voyage de Lafayette à Paris avoit fait soupçonner ses desseins. L'assemblée nationale s'en méfioit, les Girondistes s'élevoient hautement contre lui, et les Jacobins le ménageoient moins que jamais. Le ministre lui étoit tout dévoué, et on avoit jeté le roi dans ses bras. Dumouriez n'a jamais su ses projets, et ne veut pas donner ses conjectures pour des faits.

Mais quel que fût le but de Lafayette et de sa faction, il crut utile de changer son commandement, de prendre celui du nord qui le rapprochoit de Paris, et de reléguer Luckner à celui du centre. Les généraux s'étoient attribué la propriété des armées, comme César et Pompée. Chacun se croyoit très-aimé de la sienne, et ne vouloit pas s'en séparer. Cependant dès lors la guerre paroissoit devoir être plus vive du côté où on envoyoit Luckner. Les Prussiens s'assembloient dans le Luxembourg et dans l'électorat de Trèves. Une partie de l'armée impériale remontoit des Pays-bas, sous les ordres du général

Clerfait, pour aller les joindre. Les émigrés s'y portoient en foule à la suite des frères du roi.

Ce fut en ce moment où chacun auroit dû rester à son poste pour défendre la partie des frontières qu'il avoit reconnue, avec les troupes pareillement accoutumées au pays, que le ministre de la guerre et les deux généraux arrangèrent le mouvement le plus extraordinaire et le plus dangereux; c'étoit de transporter l'armée de Luckner à Metz, et celle de Lafayette à Valenciennes. Ce mouvement dégarnissoit pendant plusieurs jours les deux frontières, affoiblissoit les deux armées par une marche de quatre-vingt lieues au mois de juillet, et avoit cela de remarquable, qu'elle réunissoit pendant deux jours toutes les troupes et les deux généraux dans un point intérieur vers la Capelle, à quarante lieues de Paris.

Si le projet de cette faction a été de faire marcher les deux armées sur Paris, il est certain que Luckner n'en avoit pas été prévenu, et qu'il ne s'y est pas prêt. Cette circonstance rend le supplice que lui ont fait subir les féroces Jacobins plus

injuste et plus barbare. Mais on n'avoit besoin ni de lui ni de son armée. Il falloit qu'on lui fit passer un ordre du roi pour se porter sur Sedan, ce qu'il auroit exécuté sur le champ. Les vingt mille hommes de Lafayette suffisoient pour aller faire une révolution à Paris. Plût à Dieu qu'il eût exécuté ce projet avec rapidité! Quelqu'état de choses qui en fût résulté, la France ne seroit pas à présent couverte de crimes, d'opprobre et de ruines; Lafayette eût été le restaurateur de la patrie, et le sauveur de la famille royale. La providence en avoit décidé autrement.

Quoiqu'il en soit, le 10 juillet, pendant que Dumouriez étoit occupé à faire tracer les petits ouvrages pour la fortification d'Orchies, il reçut un courrier de Luckner qui lui ordonnoit de se rendre sur le champ à Valenciennes. Il partit tout de suite, et ne fut pas peu étonné d'apprendre en entrant chez le maréchal, que Lafayette venoit d'arriver, et étoit enfermé avec lui. Il frappa à la porte du cabinet; Luckner lui fit un très-bon accueil. Lafayette, décontenancé, prit un air de dignité froide qu'il lui rendit. Alors le ma-

réchal lui expliqua les mouvemens des deux armées, lui dit que le lieutenant-général Dillon arriveroit le 20 à Valenciennes avec huit bataillons et six escadrons, que lui Luckner partiroit le 12 du camp de Famars avec son armée, qu'il ne touchoit ni aux troupes de Dunkerque, ni au camp de Maulde, ni à celui de Maubeuge; qu'il le laisseroit avec son arrière-garde, composée de six bataillons et cinq escadrons, dans le camp de Famars, avec le commandement-général dans tout le département du nord, jusqu'au 20 qu'il remettroit le commandement au général Dillon, et le rejoindroit à Metz, en faisant les mêmes marches que l'armée, et que si pendant ces huit jours il arrivoit quelque événement, il rendroit compte au général Lafayette, et prendroit ses ordres. Il lui remit alors la même instruction, signée du ministre.

Il répondit au maréchal que quoiqu'il trouvât ce grand mouvement très-imprudent et très-déplacé, il exécuteroit les ordres qu'il recevoit; ensuite s'adressant à Lafayette qui étoit resté tout le temps les yeux fixés sur une carte, il lui dit: *Mon-*

sieur, vous devez voir avec peine, et moi aussi, que je sois pour quelques jours à vos ordres; je vous promets devant monsieur le maréchal de servir avec fidélité à votre propre gloire, pourvu que vous travailliez pour le bien de votre patrie. Mais vous jugez que je ne peux pas oublier vos procédés, et je vous jure qu'après la guerre nous viderons notre querelle ensemble. Lafayette voulut entrer dans quelques explications, Luckner se mit entre deux, ils sortirent tous les trois du cabinet, et Luckner dit à ses aides-de-camp: *Dumouriez est bien généreux, il a remis sa querelle après la guerre.* Cette aventure a donné lieu au conte qu'on a fait que ces deux généraux s'étoient battus, et que Lafayette avoit été blessé.

Il avoit toujours aimé Lafayette, quoiqu'il connût ses défauts; il estimoit ses bonnes qualités, il lui trouvoit surtout l'extérieur du commandement, si nécessaire pour faire impression sur le peuple; avant son ministère il lui avoit toujours donné les conseils les plus utiles: pendant son ministère il l'avoit soutenu contre les Jacobins et auprès des Girondistes dans le

temps même que le malheureux Lafayette, entraîné par les intrigans qui l'obsédoient et qui l'ont perdu, lui faisoit les injures les plus graves et les plus publiques. Si Lafayette dans ce moment d'explication eût eu le bon esprit d'écouter plus son ambition que sa vanité, le racommodement eût été sincère et prompt, et peut-être en seroit-il résulté de très-grands avantages pour la patrie, pour le roi et pour eux-mêmes: mais à peine sorti du cabinet, se voyant entouré de ses courtisans, il reprit sa morgue, et par ses gestes il parut insulter à Dumouriez qui ce jour-là eut l'air plus disgracié et plus abandonné encore qu'à l'ordinaire.

Lafayette étant parti, le maréchal tomba d'accord de l'imprudence du mouvement des deux armées; mais il étoit fort aise de s'en retourner à Metz. Beurnonville fut très-sensible à l'abandon du maréchal Luckner, et ne lui pardonna pas de le laisser aux ordres de Lafayette qu'il n'aimoit pas. Luckner partit le 12, et Dumouriez resta à Valenciennes, occupant avec six bataillons un camp qui exigeoit trente mille hommes. D'Harville avoit

prétendu lui disputer ce commandement, mais la question fut décidée par le maréchal en faveur de l'ancienneté. D'Harville eut un congé, et partit. Le lieutenant-général Lanoue qui commandoit un camp de cinq à six mille hommes à Maubeuge, fort attaché à Lafayette, ainsi que ses troupes, se regarda comme indépendant, et lui manda qu'il n'exécuteroit que ce qui lui seroit prescrit par son général en chef. Le lieutenant-général Carle qui commandoit à peu près autant de troupes à Dunkerque, pensoit de même.

Cependant le duc de Saxe-Teschen rassembloit une armée à Mons d'environ vingt mille hommes, et le camp de Tournai étoit fort de dix à douze mille. En cas d'irruption Dumouriez n'avoit à disposer que de quatorze bataillons et sept escadrons, répartis entre les camps de Maulde et de Famars. On devoit s'attendre que les impériaux, débarrassés de l'armée de Luckner, feroient une invasion dans le département du nord. Dumouriez l'avoit annoncé à Luckner et au ministre de la guerre qui n'étoit plus Lajarre, mais le jeune d'Abancourt, entièrement livré à la

faction de Lafayette, et que de simple capitaine on venoit de faire ministre.

Les places de la Flandre étoient mal approvisionnées. Les garnisons étoient foibles; aucun ouvrage n'étoit palissadé, aucune artillerie n'étoit disposée, on manquoit dans toutes de munitions et de canonniers. Douai avoit une brèche de plus de trois cents toises. Dans aucune place les inondations ne pouvoient être tendues. La seule ville de Condé auroit pu soutenir un siège par les soins de son excellent commandant, le général Omoran.

Le 14 juillet, pendant que Dumouriez faisoit célébrer la fête de la fédération dans son camp de Famars, il se répandit une fausse alarme; on vint l'avertir que des colonnes ennemies arrivoient sur Valenciennes par Sebourg; il s'y porta, et ne vit rien. Il avoit seulement paru quelques hussards.

Mais dans la nuit du 13 au 14, à-peu-près cinq mille impériaux, partant deournai, allèrent tomber sur Orchies où étoit un bataillon de volontaires de la Somme, avec ses deux pièces de campagne et trente dragons. Ils les attaquèrent avec
fureur

furé par deux portes, du côté de Douai et de Lille. On n'avoit pas encore eu le temps d'élever les différentes défenses ordonnées par le général. Le bataillon se défendit avec le plus grand courage, et fit sa retraite sur St. Amand, ayant perdu un de ses canons. Un capitaine, nommé Thorry, se couvrit de gloire, et sauva cette garnison. Deux colonnes des impériaux tirèrent l'une sur l'autre, et l'ennemi perdit cinq cents hommes.

Dumouriez ayant appris le soir cette attaque, leva sur le champ son camp de Fainars, et arriva le 15 à la pointe du jour à St. Amand. Il envoya ordre à Beurnonville de ne laisser que les gardes dans le camp de Maulde, et de marcher sur le champ à Rumegies pour couper la retraite à l'ennemi, pendant qu'avec ses six bataillons, et les trois qu'il rassembleroit de St. Amand et Marchiennes, il iroit l'attaquer dans Orchies. Le général Mar-rassé, commandant à Douai, sans attendre son ordre, sortit en même temps avec 800 hommes de sa garnison, et se porta de son côté sur Orchies; ainsi l'ennemi se seroit trouvé cerné s'il ne s'étoit dépen-

ché de se replier dans la nuit du 14 au 15.

Dumouriez en étant instruit, alla rétablir la même garnison à Orchies, et prit le parti de rassembler quinze bataillons au camp de Maulde, avec cinq escadrons, pour au moins avoir son petit corps d'armée réuni dans le même point. Un régiment de chasseurs à cheval refusa d'entrer dans le camp, et retourna dans ses cantonnemens derrière Condé. Il envoya ordre au lieutenant-général Carle de faire partir sur le champ cinq bataillons et deux escadrons de Dunkerque pour le joindre. Ils n'arrivèrent que long-temps après. Il se remit à la tête du camp de Maulde, d'où il recommença à harceler l'ennemi pour le contenir, et pour aguerrir ses troupes.

Le 20 le général Chazot arriva à Valenciennes avec huit bataillons de l'armée de Lafayette. Il commença par déclarer qu'il n'exécuteroit aucun des ordres du général Dumouriez, et qu'il attendroit le général Dillon. Cependant il se rendit aux vives sollicitations qui lui furent faites, et il se laissa cantonner entre Condé et Valenciennes, le long de l'Escaut.

Dumouriez avoit eu soin de rendre compte de tous ces événemens au ministre, à Luckner et à Lafayette. Le 22 Dillon arriva, ayant été s'aboucher à Sedan avec Lafayette, et ayant passé par Maubeuge, Avesnes et Landrecies. Il étoit suivi de 4 à 5 bataillons qu'il avoit ramassés en route. Dumouriez avoit donné de son côté des ordres pour en ramasser autant des garnisons de Picardie et d'Artois, outre les 5 bataillons et 2 escadrons qu'il attendoit de Dunkerque.

Il remit avec joie à Dillon le commandement général, se contentant de celui du camp de Maulde; mais il lui peignit en même temps tout le danger de sa situation. Le 22 le duc de Saxe-Teschén avoit pris le parti de venir envahir le territoire françois, et s'étoit campé à Bavay, partant de Mons. Il devenoit alors impossible que Dumouriez obéît à l'ordre de Luckner, et partît avec 6 bataillons et 5 escadrons pour aller à Metz, laissant la Flandre dégarnie au moment où l'ennemi y pénétrait.

Dillon même s'y opposa. Mais c'étoit un acte de désobéissance trop formel pour que les deux généraux le prissent sur eux.

Dumouriez surtout prévoyoit qu'on chercheroit à lui en faire un crime: une première lettre du maréchal qui blâmoit la réunion des troupes au camp de Maulde, et une lettre insolente de Bertier l'avertissoient de mettre dans cette démarche beaucoup de prudence. Cependant il s'agissoit de sauver la Flandre; toute autre considération étoit foible auprès de ce grand intérêt, et cette prétendue désobéissance qui a arrêté les ennemis, a tout sauvé.

Dillon est un très-brave homme, très-loyal, trop fougueux pour être fin. Il a des talens militaires, et beaucoup d'ambition. On lui avoit inspiré de grands soupçons contre Dumouriez, qui de son côté en avoit contre lui, connoissant sa liaison avec Lafayette et avec sa faction. Mais la circonstance étoit trop critique pour ne pas faire taire toutes les passions particulières, et l'arrivée des ennemis les réunit sincèrement.

Dillon assembla à Valenciennes un grand conseil de guerre de tous les officiers-généraux; il exposa avec beaucoup de netteté et de force l'état de foiblesse

des places, le petit nombre de troupes pour s'opposer aux deux corps d'armée ennemie dont l'un, peu de jours avant, avoit envahi Orchies, l'autre campoit actuellement sur notre territoire, la nécessité de garder en Flandres le général Dumouriez avec sa division, l'impossibilité de les laisser partir sans exposer le département du nord à une ruine certaine, les réclamations des corps administratifs de tout le département. Il détailla ensuite avec beaucoup d'ordre ses projets de défense, et sur l'avis unanime du conseil de guerre, il fut enjoint au général Dumouriez de rester avec sa division aux ordres du général Dillon, jusqu'à ce que les impériaux ne menaçassent plus le territoire françois, ou en fussent retirés.

La commissaire-ordonnateur Malus dressa un procès-verbal parfaitement motivé de cette importante délibération, et on envoya des expéditions signées de tous les membres du conseil de guerre, au président de l'assemblée nationale et au ministre de la guerre. Les deux généraux en envoyèrent de leur côté au maréchal Luckner et au général Lafayette. On ne s'occupa plus

que des préparatifs pour repousser ou arrêter l'ennemi, Dillon se chargea de la partie de Bavai, et Dumouriez de celle de Tournai.

CHAPITRE IV.

Camps de Maulde, Mauberge, Pont-sur-Sambre.

Journée du 10 août. Serment des troupes.

Insurrection de Lafayette.

Ce qu'il avoit prévu, arriva. Luckner lui répondit que de ce moment il ne le regardoit plus comme de son armée. Il porta ses plaintes, il réclama ses troupes, et il écrivit au roi pour demander sa punition. On dit que ce prince, oubliant sa dernière conversation avec Dumouriez, manda au maréchal qu'il se chargeroit de sa vengeance. Cela est douteux. Cependant l'infortuné Louis, tout en faisant peu de cas de Lafayette contre lequel il avoit beaucoup de motifs de haine, étoit alors entre les mains de cette faction qui lui donnoit des espérances prochaines. Il faut le sé-

parer de tout ce que lui faisoient faire ses perfides entours. Ce prince étoit bon, mais il étoit malheureux. Il avoit été violemment insulté le 21 juin, par le vil Santerre, à la tête de toute la canaille de Paris.

Au lieu de venger l'affront fait au roi, affront qui retomboit sur la nation elle-même, puisque d'après la constitution qui étoit encore alors la loi et l'idole des François, il étoit revêtu d'un caractère sacré et inviolable, l'assemblée nationale avoit encore aggravé cette injure en paroissant approuver les excès de la populace: un parti constitutionnel, mais qui tendoit à l'établissement des deux chambres et de la constitution angloise, lui présentait l'espérance prochaine de se voir délivré de cet avilissant esclavage. La bataille étoit presque engagée. La faction, et Lafayette surtout, avoient pris une haine trop forte contre Dumouriez pour lui rien confier. Son sacrifice devenoit donc une nécessité politique. Cet état de choses justifie suffisamment le roi.

Quant à Lafayette, il est pareillement excusable, car il étoit presque dans les

mêmes circonstances que le roi. Il avoit pendant la première législature possédé au plus haut degré la confiance du peuple, l'adoration de Paris, l'amour de tous les gardes nationales du royaume, et surtout de la capitale. Les manoeuvres des jacobins qu'il n'avoit pas assez ménagés, et l'inconstance du peuple lui avoient enlevé cet état, plus brillant que solide.

Il s'étoit retiré dans ses terres; mais les apparences de guerre, et le crédit du ministre Narbonne l'avoient ramené à la tête d'une armée qu'il s'étoit attachée. Le maréchal de Rochambeau avoit les mêmes sentimens. Luckner qui l'avoit remplacé, étoit un homme nul, à qui on avoit donné Charles Lameth pour le conduire. On peut dire que tous les officiers-généraux marquans de cette armée étoient les membres futurs de la chambre-haute.

La garde nationale parisienne avoit été indignée de l'insulte faite au roi. Huit mille honnêtes citoyens s'étoient inscrits pour le défendre. Vingt mille autres avoient fait une inscription pareille. Ils avoient raison, et ils étoient dans la loi. On comptoit sur cette fédération, à la-

quelle l'assemblée nationale avoit opposé le décret des vingt mille hommes. On comptoit sur les trois armées.

Lafayette rempli de grandes espérances, n'a eu qu'un tort avec Dumouriez; c'est de ne l'avoir pas fait sonder, et de ne pas lui avoir fait connoître son plan auquel il auroit accédé sur le champ, préférant la constitution angloise à l'anarchie et l'*ochlocratie*. Il n'avoit même pas d'autre parti à prendre, puisqu'il étoit parti de Paris avec la haine des jacobins et de la faction de la Gironde. Mais Lafayette avoit trop offensé Dumouriez pour croire qu'il pût lui pardonner, et n'essayant plus l'attirer dans son parti, parce qu'il ne l'avoit pas tenté, il cherchoit à le perdre. Cette animosité personnelle de Lafayette et de Lameth contre lui, est peut-être cause de tous les maux de la France.

En conséquence, dès que le procès-verbal du conseil de guerre de Valenciennes fût arrivé à Paris, d'Abancourt, ministre, alla solliciter un décret pour pouvoir mettre au jugement d'un conseil de guerre tout officier général qui auroit

désobéi à son général. C'étoit une sottise. Les lois militaires n'étoient pas abrogées, et elles étoient formelles en faveur du ministre. Il falloit qu'il eût l'audace de faire arrêter sur le champ le général Dumouriez, qu'il l'envoyât à Metz, et qu'il le fît juger par ses collègues, tous de cette faction. Mais la précaution que Dillon et Dumouriez avoient prise d'envoyer le procès-verbal au président de l'assemblée nationale, l'empêcha de tenter ce coup d'autorité, et rendit à Dumouriez, sans qu'il s'en doutât ni qu'il le recherchât, la faveur de tous les partis opposés à Lafayette. Ce décret demandé éclaira l'assemblée sur les vues de cette faction, et la proposition du ministre fut rejetée tout d'une voix.

Cependant Lafayette qui ne doutoit pas du succès de la démarche d'Abancourt, envoya au général Dillon l'ordre exprès de le faire arrêter, et de l'envoyer à la citadelle de Metz. Dillon eut la sagesse de ne pas essayer d'exécuter cet ordre, et la fidélité de le tenir secret; car il ne l'a révélé au général Dumouriez qu'après la fuite du malheureux Lafayette.

Il semble que d'après toutes ces circonstances et la position respective de Dillon et Dumouriez, ces deux généraux auroient dû se lier étroitement; mais plusieurs motifs concouroient à les désunir.

1°. Dillon avoit déclaré qu'il ne feroit que la guerre défensive, frondoit les projets d'offensive de son collègue, et lui disoit à tout propos que l'invasion dans les Pays-bas étoit une chimère et une folie. 2°. Ses flatteurs lui avoient fait entendre que Dumouriez étoit un obstacle à son autorité; que ce général avoit saisi l'occasion de l'invasion des impériaux pour couvrir son obéissance, et se rendre indépendant; qu'ennemi de Lafayette, il ne cherchoit qu'à sacrifier aussi son lieutenant pour rester seul en Flandres. 3°. Dumouriez étoit né en Flandres; le département avoit été sauvé par le parti qu'il avoit pris d'y rester; les autorités constituées avoient écrit à l'assemblée nationale pour que cette démarche fût confirmée; elles montroient une confiance entière dans ce général, et beaucoup moins dans Dillon. Le camp de Maulde ne parloit de son général qu'avec enthousiasme; les émissaires de Lafa-

yette, ni ceux de Dillon, n'avoient pas pu réussir à diminuer l'amour que lui portoient les soldats. Dillon même y étant venu faire une apparition, leur avoit déplû en critiquant leur camp qu'ils regardoient comme inexpugnable, et il avoit été mal reçu. Ainsi la jalousie de Dillon étoit à son comble, et le rendoit facile à toutes les impressions défavorables qu'on lui donnoit continuellement. Cependant Dumouriez lui rend avec plaisir un témoignage honorable; c'est qu'au travers de ces sentimens défavorables, il a toujours été loyal, et n'a jamais eu un procédé mal-honnête.

Il estimoit Dillon, et aimoit la franchise de son caractère. Il étoit trop ouvert pour qu'il ne lût pas dans son ame toutes ses affections; il en étoit peiné, surtout pour le mal que cela faisoit à la chose publique. Il voyoit, qu'au lieu de faire la guerre sérieusement, on s'amusoit à des intrigues, on dégarnissoit les frontières, pendant que l'ennemi les menaçoit de tout côté, on fatiguoit et on ruinoit les troupes par des marches longues et inutiles, dont la direction sembloit menacer Paris.

Dans ses fréquentes conférences avec Dillon, il lui soumettoit toutes ces réflexions, il cherchoit à l'engager à agir. Enfin, pour le guérir de sa jalousie et de ses soupçons, il lui proposa de réunir toutes ses troupes, et de marcher ensemble contre le duc de Saxe-Teschen. Dillon, ses garnisons défalquées, pouvoit réunir 45 bataillons et 20 escadrons, ce qui faisoit de 20 à 25 mille hommes d'infanterie, et 3000 de cavalerie. Il refusa de prendre ce parti qui, quelles que fussent ses vues, ne pouvoit que lui être très-avantageux.

Dillon savoit sans doute des secrets que son collègue ignoroit, il attendoit que les projets de Lafayette eussent éclaté pour prendre un parti. Quant à Dumouriez qui ne savoit rien, il ne voyoit que la guerre, l'ennemi sur notre territoire d'où il falloit le chasser, et la possibilité, en le suivant, d'entrer avec succès dans les Pays-bas, vu la disposition des habitans qui lui étoit connue depuis long-temps, et qui étoit si vive, que même les sottises des François n'avoient pas pu la refroidir.

L'invasion des Pays-bas lui sembloit décisive pour le salut de sa patrie. Toute

la France paroisoit consternée des mauvais succès précédens, et du rassemblement de 80 mille Allemands sur les frontières de la Champagne. Elle auroit donné de l'énergie à la nation, et doublé les forces des armées. Enfin elle auroit jeté entre toutes les factions un intérêt plus noble, qui en les réunissant contre l'ennemi extérieur, auroit détruit leur dangereuse activité, dont il prévoyoit un éclat prochain qui ne pouvoit que tout perdre en amenant la guerre civile.

Tout conspiroit à la ruine de la France, et à la perte du roi. Dillon se renfermant dans la guerre défensive qui lui étoit sans doute ordonnée, ne voulut pas rassembler son armée, de peur d'être obligé par les circonstances à changer son système. Il partagea les troupes en trois camps.

Celui de Maulde qui resta aux ordres de Dumouriez, étoit de 23 bataillons et 5 escadrons, en comptant les garnisons d'Orchies, Marchiennes et St. Anand. Celui de Maubeuge, aux ordres du lieutenant-général Lanoue, de 12 bataillons et 6 escadrons. Celui de Pont-sur-Sambre de 8

bataillons et 5 escadrons. Dillon commandoit lui-même ce camp qui étoit de son choix. Il étoit fort mauvais. La forêt de Mormale qui s'étendoit entre ce camp et celui des impériaux à Bavai, empêchoit les François de déboucher sur l'ennemi, qui avoit encore rendu les débouchés impraticables par de grands abatis. Le camp avoit derrière lui et sur ses deux flancs, la Sambre qui en faisoit une presque île, et n'avoit de ce côté qu'un pont pour retraite. En avant il n'y avoit point d'espace entre la forêt et le camp, et les impériaux auroient facilement réussi à l'enlever s'ils l'eussent tenté.

Cette séparation des troupes augmenta encore la scission. Les camps de Maubeuge et de Pont-sur-Sambre devinrent tout *Lafayette*; le camp de Maulde fut tout *Dumouriez*. C'est cette séparation qui divisa sensiblement l'armée en deux factions, d'autant plus prononcées que les deux généraux, plus éloignés l'un de l'autre, se voyoient moins souvent. Il en résulta cependant un petit avantage; ce fut une émulation pour harceler l'ennemi par détachemens, qui aguerrit les troupes.

Le général Dumouriez, renfermé dans son camp, ne s'occupa plus qu'à discipliner sa petite armée, la dresser, et former des officiers. Troupes de ligne, volontaires, officiers, soldats, tous étoient pleins de bonne volonté et de confiance; mais tous également neufs et inexpérimentés. Il commença par former deux corps de flancueurs de 4 à 500 hommes chacun, qui alloient tous les jours à la petite guerre; ils étoient renouvelés tous les huit jours, officiers et soldats, excepté l'état-major, et pris à tour de rôle dans tous les bataillons, pour que tout le monde y passât à son tour, et s'accoutumât à l'ennemi et à la fatigue.

Chaque commandant de détachement recevoit une instruction de la main du général, au dos de laquelle étoit tracée une carte du pays qu'il avoit à parcourir, où étoient marqués les chemins, les ponts, les villages, les censes, les moulins, les bois par où il devoit passer en allant et en revenant, les lieux où ils devoient laisser des postes, des points d'attaque etc. Ces détachemens réussissoient presque toujours, et ramenoient au camp des chevaux
et

et des prisonniers. Ils avoient ordre de ménager les habitans, le général faisoit restituer les objets volés.

Pendant ce temps-là les bataillons exerçoient tous les jours, et travailloient à palissader les redoutes, à jeter des ponts sur la Scarpe, à tirer des tranchées. Le service du camp et les gardes extérieures étoient très-fortes. Chacun avoit son poste fixé en cas d'alerte. Il n'y avoit au camp ni oisiveté ni cabales, on n'y étoit ni Jacobins ni Feuillans, on y lisoit peu de papiers, et les douze à treize mille hommes s'aguerrissoient à vue d'oeil.

Au milieu de ces occupations purement militaires, le général reçut la nouvelle de l'affreuse catastrophe du 10 août. Cet événement dont les circonstances lui furent peu connues, ainsi qu'à son armée, ne fit pas une sensation très-vive, ni pour ni contre le roi; on continua à ne s'occuper que des ennemis. Quant au général, il y vit le choc indispensable et qu'il avoit prévu, de deux factions qui rendoient Louis également malheureux.

Toutes deux s'appuyant également sur la constitution, il regardoit le roi presque

comme moins à plaindre prisonnier de la faction victorieuse, que tirailé par toutes les deux à la fois. Il avoit eu un premier tort par sa fuite de l'année précédente. Sortant du ministère, le général savoit que ce prince infortuné étoit trop mal entouré pour ne pas toujours donner des armes contre lui.

Il espéra que son inviolabilité seroit respectée, que la constitution répareroit tout, que la nation, réunie en une seule volonté, ayant abattu une faction puissante, ne s'occupoit plus que de l'ennemi extérieur, que la guerre en seroit plus courte, qu'à la paix tout se calmeroit, et que le pouvoir exécutif étant bien fixé, le roi reprendroit sa place, comme on la lui avoit rendue l'année précédente dans une circonstance à-peu-près pareille. Les premiers traitemens que l'assemblée nationale fit au roi et à sa famille dans la prison du Temple, le confirmèrent dans son opinion, et éteignirent en lui la prévoyance des événemens tragiques et criminels qui ont suivi.

Peu de jours après il reçut du général Dillon un modèle du serment qui venoit

d'être prêté aux camps de Maubeuge et de Pont-sur-Sambre, avec un ordre très-positif et très-sec de le faire prêter aux troupes du camp de Maulde. Ce serment étoit comme l'ancien, *jè jure d'être fidelle à la nation, à la loi et au roi.* Il étoit dangereux et déplacé. Ce malheureux serment, joint à l'insurrection de Lafayette, est une des causes du parti violent qui a amené la ruine de la constitution, du roi et de la France.

Le roi étoit devenu prisonnier d'une faction, et par le serment l'armée se déclaroit pour la faction qui avoit succombé. C'étoit une déclaration de guerre civile. Le roi étoit entre les mains d'une faction triomphante et irritée, qui avoit à venger plus de dix mille citoyens que lui avoit coutés cette conquête, faite sur des étrangers ou sur des nobles révoltés: il devoit nécessairement devenir la victime des Jacobins après la déclaration de l'armée.

Le roi étoit peut-être coupable; en ce cas la loi prononçoit sa déchéance. C'étoit un procès à juger, et ce n'étoit pas à l'armée à le décider; car si elle prenoit son parti sans connoissance de cause, elle

aggravait ses torts. Enfin plus de cent vingt mille Allemands ou Italiens bordaient la France, et étoient prêts à profiter de nos troubles pour l'envahir. Ce n'étoit pas le moment de s'occuper de la personne du roi, qui toute auguste qu'elle étoit, n'étoit qu'un objet secondaire, et de sacrifier la patrie.

Il envoya ces observations à Dillon, et ne fit point prêter le serment. Malheureusement Dillon fit imprimer dans les feuilles publiques le serment et son ordre; il fut alors obligé d'annoncer dans les mêmes feuilles son refus d'obéir.

L'assemblée nationale fut fort mécontente du serment. Elle envoya à toutes les armées des commissaires tirés de son sein. Lafayette leva l'étendard de la révolte. Il fit arrêter les trois commissaires qui vinrent à son camp. Il falloit marcher sur le champ sur Paris. Dumouriez ne sait aucun détail de ce que Lafayette a fait. Il ne peut pas blâmer sa conduite, car il s'est trouvé depuis dans la même position, et il lui est arrivé exactement les mêmes événemens. Tout ce qu'on peut dire pour les justifier l'un et l'autre de n'avoir

pas réussi, c'est que par l'impétuosité de la nation, tous les événemens de la révolution ont été imprévus et brusques, que les mesures n'ont jamais pu marcher aussi vite que les catastrophes, que les Jacobins ont toujours été plus actifs et plus puissans que les gens de bien, parce qu'ils remuoient une plus grande masse de peuple, la portion la moins réfléchie, la plus violente, la plus aisée à pousser aux extrêmes parce qu'elle n'a rien à perdre, qu'elle aime le sang, et qu'elle a tout à gagner par les crimes et par les massacres.

Une preuve que Lafayette n'a pas eu le temps de perfectionner son projet, ni de combiner ses mouvemens, c'est qu'il n'étoit pas d'accord avec les Impériaux et les Prussiens, c'est qu'il a été arrêté par les Prussiens avec les compagnons de sa fuite, et livré au roi de Prusse qui le retient en prison sans en avoir le droit: car il n'a aucune juridiction sur cet infortuné général, il n'a pas été pris à la guerre. Il ne peut donc être regardé, ni comme son justiciable, ni comme son prisonnier. C'est un acte arbitraire, exercé contre un homme dont on auroit peut-être pu tirer

un autre parti en le ménageant. On auroit au moins dû lui savoir gré de l'effort qu'il faisoit pour sauver Louis XVI, et si on ne le jugeoit bon à rien, il paroissoit juste de le laisser passer par la Hollande, pour aller pleurer en Amérique les maux qu'il a faits à sa patrie, par un zèle de révolution mal-entendu, en imitant mal son modèle Washington. Mais la rage irréfléchie des émigrés a égaré la justice du monarque prussien, qui est devenu l'instrument de leur vengeance.

CHAPITRE V.

Commissaires de l'assemblée nationale. Dumouriez général en chef. Va en Champagne. Etat de l'armée de Lafayette.

Le 14 août il arriva à Valenciennes trois députés de l'assemblée nationale, Delmas, Dubois-Dubays et Bellegarde. Ils apportèrent une commission sévère contre Dillon que l'aventure du serment avoit rendu

suspect. Ils avoient ordre de le déposer, ainsi que le général Lanoue. Il se trouvoit alors aux Boues de St. Amand un député perclus des deux jambes, nommé Couthon. Cet homme qui joue un grand rôle dans la révolution, avec un extérieur doux, bon ami, bon mari et bon père, est un des plus cruels et des plus dangereux tyrans de la faction anarchique, par l'excès de son fanatisme qui est sans bornes. Comme les ames alors n'étoient pas encore exaltées au point de l'atrocité où elles sont arrivées depuis, Couthon étoit raisonnable, les Boues étant dans le voisinage du camp de Maulde, il avoit conféré plusieurs fois avec le général, et s'étoit lié avec lui.

Il alla joindre ses confrères qui avant d'avoir vu le général Dumouriez, avoient vu Dillon, s'étoient abouchés avec lui, avoient reçu ses excuses sur le serment, et l'avoient conservé dans son commandement. C'étoit une espèce de jugement qui donna tort à Dumouriez, et qui indisposa l'armée de Maulde. Le général désapprouva la précipitation des commissaires, sans cependant se plaindre. Il voyoit bien que Lafayette qu'on

ne savoit pas encore déclaré, alloit être au moins destitué. Alors Dillon prenoit naturellement sa place, et il alloit prendre de droit le commandement de Dillon, ce qui le mettroit dans le cas de rétablir l'offensive, et d'exécuter son plan d'invasion dans les Pays-bas.

Conthon éclaira les commissaires sur la faute qu'ils avoient faite, en se pressant de rendre le commandement au général Dillon, au moins soupçonné, et peut-être accusé à Paris. Les commissaires, pour réparer leur faute, vinrent au camp de Maulde où le général les attendoit tranquillement. Ils furent tirés de leur anxiété par un courrier inattendu de l'assemblée nationale qui leur annonça la défection de Lafayette, et la nomination de Dumouriez au commandement général des deux armées. Le camp de Maulde montra une joie inexprimable, surtout quand il eut assuré ses soldats qu'il ne les quitteroit pas. C'étoit effectivement son premier projet; il espéroit pouvoir déployer l'offensive, et attirer la guerre dans les Pays-bas.

Dillon qui étoit son ancien, qui avoit

eu sur lui le commandement qui venoit encore de lui être confirmé par les commissaires, eut beaucoup de peine à consentir à servir sous lui; mais Dumouriez le mit bientôt à son aise en lui proposant d'aller se mettre à la tête de l'armée de Lafayette, et en l'assurant qu'il alloit sincèrement travailler à rendre son commandement indépendant, et qu'il ne lui donneroit des ordres que jusqu'au temps où le conseil auroit décidé favorablement sur sa proposition.

Effectivement il composa et envoya par le même courrier un mémoire au pouvoir exécutif, pour lui représenter que le commandement attribué à Lafayette depuis les frontières de l'Alsace jusqu'à Dunkerque, étoit trop étendu pour les facultés morales et physiques d'un seul homme, qu'il embrassoit deux genres de guerre très-distincts, et un détail immense de places fortes, d'approvisionnement, de marches, de mouvemens qu'une seule tête pouvoit bien saisir dans son ensemble, mais ne pourroit jamais suivre dans ses détails. Il opinoit pour l'utilité de sa patrie, qu'on séparât cette charge trop forte en deux

commandemens indépendans dont les rapports seroient intimes, mais qui auroient leur responsabilité séparée, cette responsabilité universelle étant faite pour effrayer tout homme qui voudroit faire son devoir. Ce mémoire partit, et Dillon fut content.

La faction de la Gironde dominoit alors la France, elle venoit d'abattre le parti de Lafayette à l'aide des Jacobins. Elle avoit remis au département de la guerre Servan, à celui de l'intérieur Roland, à celui des contributions Clavières, chassés tous les trois le 12 juin par Dumouriez; mais voyant que ce général étoit le seul à opposer à Lafayette et aux ennemis prêts à entrer en France, elle avoit exigé de ces trois ministres qu'ils sacrifiasent leur ressentiment, ce qu'ils firent de très-bonne foi, en écrivant au général des lettres de félicitation auxquelles il fut très-sensible.

Comme la confiance en Dillon n'étoit pas encore bien rétablie, ils traînèrent la réponse au mémoire, et elle fut négative; ainsi Dumouriez se trouva chargé de tout le poids de la guerre. Ce qui le déterminoit à envoyer Dillon prendre le commandement

de l'armée du centre, c'est parce que toujours entraîné par son projet favori, il vouloit prouver par l'exécution du plan qu'il avoit donné aux deux généraux au mois d'avril, et ensuite à Luckner, que si on n'avoit pas réussi, si on étoit moins avancé qu'au commencement de la guerre, ce n'étoit pas la faute du plan, mais des généraux.

Il espéroit avoir le temps de parer à tout; le maréchal Luckner étoit à Metz avec son armée, et devoit naturellement se joindre au général Dillon pour la défense du département des Ardennes. Ce département étoit couvert par une ligne de places qu'il falloit prendre pour pouvoir pénétrer en Lorraine, ou en Champagne. Ces sièges devoient naturellement entraîner des longueurs qui lui donneroient le temps d'entrer dans les Pays-bas, et de changer la nature de la guerre. Il fit donc partir sur le champ Dillon avec le général Chazot qui connoissoit bien le pays, y ayant commandé long-temps. Il lui donna le général Vouillers pour chef de son état-major. Cet officier commandoit à Valenciennes, et connoissoit parfaitement les détails de l'infanterie.

Alors il s'occupa entièrement de l'armée du nord qu'il vouloit former et rassembler. Il fit une promotion de cinq lieutenans-généraux et sept maréchaux-de-camp. Les cinq lieutenans-généraux étoient Moreton qu'il fit chef de son état-major, Labourdonnaye commandant à Lille, Marassé commandant à Douai, Omoran commandant à Condé, et Beurnonville qui quoique récemment maréchal-de-camp, avoit bien mérité cet avancement rapide pour avoir tenu tout l'été le camp de Maulde très-audacieusement, avec à-peu-près trois mille hommes contre des forces très-supérieures.

Les commissaires avoient ordre d'examiner très-scrupuleusement Lanoue, commandant le camp de Maubeuge, et même de le destituer. Dumouriez le connoissoit depuis trente ans, et l'estimoit, quoique les querelles de faction les eussent refroidis. Il le fit venir à Valenciennes, il fut sa caution auprès des commissaires, et ils les fit consentir à lui laisser son commandement qui étoit en très-bonnes mains.

Il falloit s'assurer des troupes du camp de Pont-sur-Sambre qui étoient entière-

ment *fayettisées*. Le général avoit au camp de Maulde un colonel des dragons, homme d'un très-grand mérite, nommé Duval. C'étoit un vieil officier qui avoit fait les guerres d'Hanovre et de Corse dans la légion de Soubise. Duval joint toutes les vertus civiles à de grandes qualités militaires. Il n'en coûta que la destitution d'un colonel de dragons et de deux lieutenans-colonels d'infanterie.

L'assemblée nationale avoit envoyé trois nouveaux commissaires à Sedan, pour forcer Lafayette à rendre les premiers. En partant de Paris ils avoient écrit au général Dumouriez pour l'engager à marcher avec son armée contre le général rebelle, ce qu'il ne pouvoit faire ayant l'ennemi aussi près; quoique par un hazard ou une combinaison singulière, le duc de Teschen eût pris ce moment pour décamper de Bavai, et se retirer à Mons.

Au moment où il avoit reçu sa commission, il avoit écrit à tous les pouvoirs constitués du département des Ardennes, surtout à ceux de Sedan, pour leur ordonner de faire remettre en liberté les commissaires, et de faire arrêter Lafayette.

Il avoit envoyé les mêmes ordres à tous les commandans militaires, sous les peines les plus sévères. Ces ordres étoient arrivés à Sedan le 20.

Lafayette avoit abandonné son camp le 21 avec presque tous ses officiers-généraux et son état-major. Il ne restoit de toute cette armée que trois maréchaux-de-camp, Ligneville enfermé dans Mont-médi, presque investi par les Prussiens, Dangest commandant de l'artillerie qui commandoit l'armée, et Dietman vieil officier brave, mais borné. Leveneur lieutenant-général étoit parti le dernier, il revint ensuite pour reprendre son poste que Dumouriez lui refusa, il servit pendant trois semaines comme simple hussard, et après cette expiation le général lui rendit son rang; c'est un homme très-brave et plein d'ambition, mais sans tête; les soldats l'aiment, parcequ'il est affable, et qu'il porte une énorme moustache et un bonnet de police; il a fait beaucoup de sottises depuis, tout en servant bien.

Dangest envoyoit tous ces détails au général en le conjurant de venir bien vite, avouant qu'il étoit incapable de con-

duire l'armée découragée et désorganisée par la défection de tous ses chefs, car outre les généraux et l'état-major, presque tous les colonels et lieutenans-colonels étoient partis, entre autre un cousin de Dumouriez, le dernier de ses parens qui ne fût pas émigré. Dangest n'étoit véritablement pas en état de commander l'armée. Il mandoit aussi que l'ennemi venoit d'entrer en France en deux corps dont l'un menaçoit Thionville, l'autre mettoit le siège devant Longwy. Le général qui savoit que Longwy étoit une bonne place, et que le commandant étoit un ancien officier expérimenté, ne fut pas très-inquiet, et ne crut pas devoir changer ses dispositions. Dillon étoit en route, il devoit rassembler l'armée, dégager ou ravitailler Longwy, au moins en retarder le siège.

Il continua donc à préparer avec le commissaire - ordonnateur Malus et son chef d'état-major Moreton, tout ce qu'il falloit pour entrer en campagne. On venoit de réformer les régimens suisses, il en avoit trois dans les garnisons du nord, il donna ordre d'engager tous les bas-officiers et soldats qui se présente-

roient, et d'en faire le fond de huit bataillons francs, de huit cents hommes chacun, en y admettant aussi les déserteurs autrichiens, en vertu du décret *insoutenable* qui leur accordoit cent livres de rente et cinquante de gratification. Il ordonna aussi de porter à six mille hommes le corps des Belges qui devoient servir à son avant-garde. Il demanda au ministre de la guerre une augmentation de troupes et des armes, et il en fit venir de Hollande par Dunkerque.

Les ministres avoient envoyé au camp de Lafayette plusieurs émissaires, entr'autres un Alsacien nommé Westermann qui s'étoit fort distingué à la journée des Thuilleries du 10 août; on lui avoit donné le brevêt de lieutenant-colonel. Il étoit intimement lié avec Danton, alors ministre de la justice. Cet homme a infiniment d'audace, un esprit liant et fin, et il est très-fidèle dans ses attachemens. Il arriva de Sedan dans la nuit du 24 au 25; il dit aux commissaires et au général que Longwy s'étoit rendu le 22 après deux jours de siège, que l'armée étoit au désespoir et prête à se débander, qu'elle demandoit

grands cris son général, et que s'il n'arrivoit pas sur le champ, tout étoit perdu. Il n'y avoit plus à balancer.

Le général passa la journée du 25 et la nuit du 25 au 26, à donner ses ordres et ses instructions pour la continuation des préparatifs de l'expédition des Pays-bas, en chargea spécialement Malus et Moreton, envoya ordre à Labourdonnaye de laisser le commandement de Lille à Ruault qui venoit d'être fait maréchal-de-camp, et de venir à Valenciennes commander l'armée en son absence. Il annonça qu'il reviendrait dans six semaines, et qu'il seroit encore cette année l'expédition de la Belgique, ce que personne ne crut, et il partit le 26 avec Westerman, un seul aide-de-camp, et son fidelle valet-de-chambre Baptiste.

En arrivant à Sedan le 28 au matin, il trouva le mal beaucoup plus grand qu'on ne le lui avoit dépeint. L'armée étoit partagée en deux corps, l'avant-garde de six mille hommes de troupes choisies, occupoit sur la rive droite de la Meuse, sur les hauteurs de Vau, un camp qui auroit exigé quarante mille hommes. Le

corps d'armée composé de dix-sept mille hommes, étoit campé à trois lieues en arrière sur les hauteurs qui dominent Sedan. Ce camp ne vaut rien.

La consternation étoit générale. Les soldats regardoient tous les officiers comme des traitres, et prenoient ce prétexte pour ne conserver ni discipline ni obéissance. Les officiers craignoient les soldats, et n'osoient rien leur ordonner. Personne ne donnoit d'ordres, et certainement si du 22 au 28, le duc de Brunswick avoit poussé seulement un corps de dix mille hommes sur Sedan, cette armée se seroit dispersée dans les places, ou auroit fui jusqu'à Paris. Les membres du département et des districts s'attendoient à la contre-révolution, et n'en étoient pas fâchés. Les trois commissaires arrêtés et relâchés, et les trois qu'on avoit envoyés ensuite, s'en étoient retournés précipitamment à Paris, ce qui avoit augmenté la confusion et l'allarme.

Le général qui étoit arrivé sans équipages, s'appropriâ les chevaux et les domestiques de Lafayette. Après avoir sermonné et encouragé les corps administratifs de Mezières et de Sedan, il alla voir

les troupes. On les avoit prévenues de longue-main contre lui; il leur vit en général un air assez morne, surtout à la cavalerie. En passant devant une compagnie de grenadiers d'un régiment de ligne, il en entendit un qui disoit : *c'est ce b. là qui a fait déclarer la guerre.* C'étoit un des motifs qu'on avoit donnés pour le rendre odieux; il s'arrêta et leur dit : *y a-t-il quelqu'un assez lâche pour être fâché de la guerre? Croyez-vous gagner la liberté sans vous battre?* Ce mot fit un très-bon effet, et ranima tout le monde.

Le même jour il apprit que le roi de Prusse marchoit sur Verdun. Cette place est mauvaise; elle étoit pleine d'approvisionnement, et n'avoit pour garnison que deux bataillons commandés par le brave Beauregard. Galbaud, lieutenant-colonel d'artillerie, connoissoit bien Verdun où il avoit commandé, mais Lafayette l'en avoit retiré. Dumouriez le fit sur le champ maréchal-de-camp pour lui donner de l'autorité et de l'émulation, et le fit partir le même jour 28, avec deux bataillons dont un de troupes de ligne. Galbaud eut beau presser sa troupe, Verdun étoit

déjà investi entièrement. Il ne put pas aller plus loin que Dun où il pensa être pris, et il se retira avec ses deux bataillons à Ste. Menchould, au travers de la forêt d'Argonne. Cela a peut-être avancé la prise de Verdun, mais c'est une des causes du salut de la Champagne et de la France. Il y trouva les deux bataillons de la garnison de Longwy qui s'y étoient retirés aussi.

CHAPITRE VI.

Combat de Stenay. Prise de Verdun. Camp de Grandprey.

En ce moment les affaires étoient presque désespérées. Une armée sans généraux, sans officiers supérieurs, divisée par des factions, plus de la moitié des soldats regrettant un chef qu'ils avoient adoré, regardant son successeur comme l'auteur de sa perte et son ennemi personnel, le

reste ne connoissant point le nouveau général qui n'ayant jamais eu de commandement, n'avoit aucune réputation, et qu'on leur avoit dit n'être qu'un homme de plume: lui-même ne connoissant ni un des régimens ni un des officiers de cette armée; n'ayant ni officiers-généraux ni état-major pour l'aider; n'ayant jamais été dans le pays qu'il avoit à défendre; n'y voyant que de la mauvaise volonté ou de la terreur; ne pouvant pas, d'après l'exemple de Longwy, compter sur la résistance des places; bien assuré que Verdun, bien plus foible que Longwy, ne résisteroit pas long-temps; que Sedan, s'il étoit attaqué, étoit hors d'état de défense; que Mezières n'étoit pas en meilleur état; n'ayant qu'à-peu-près vingt-trois mille hommes de troupes désorganisées à opposer à plus de quatre-vingt mille hommes de troupes très-aguerries, conduites par un monarque puissant et des généraux célèbres; ne pouvant opposer que quatre à cinq mille hommes de cavalerie, à une cavalerie quatre fois plus nombreuse et d'une grande réputation; obligé cependant de quitter la position

montueuse où il étoit, pour aller défendre les vastes plaines de la Champagne d'abord, et ensuite tous le pays ouvert qui se trouve entre la Marne et la Seine; n'ayant aucune confiance dans les secours du maréchal Luckner, homme usé et son ennemi personnel, qui avec à-peu-près vingt-cinq mille hommes s'étoit mis dans le camp de Richemont, pour couvrir Metz qu'on avoit négligé de mettre en état de défense; n'espérant aucun secours prochain, à cause de l'éloignement de l'armée du nord; n'attendant du côté de Paris que des bataillons levés à la hâte, sans officiers, sans discipline, mal armés, ne sachant pas tirer un coup de fusil; et pour toute cavalerie, des gendarmes nationaux, c'est-à-dire de la maréchaussée, incapable de se former et de manoeuvrer en escadrons, ou de la cavalerie légère de nouvelle levée, qu'il ne pourroit pas opposer à la cavalerie prussienne et autrichienne.

Dumouriez, quoique profondément frappé de ce tableau sinistre, opposa la fermeté de son caractère, l'apparence de la plus grande confiance et même de la plus grande gayeté. Il assemble le soir

même du 28 un grand conseil de guerre, composé du lieutenant-général Dillon et des quatre maréchaux-de-camp qu'il avoit, Vouillers, Chazot, Dangest, et Dietman, de Petiet son commissaire-ordonnateur, homme d'un vrai mérite, et de son état-major qui consistoit en trois officiers. Il leur présenta une carte de la Champagne, et leur dit :

» Que le roi de Prusse ayant pris Long-
 » wy, et assiégeant Verdun, un autre
 » corps d'armée s'étant porté en avant de
 » Thionville et menaçant Metz, il n'y avoit
 » aucun moyen, ni d'opérer une jonction
 » avec le maréchal Luckner, ni de rece-
 » voir d'ailleurs des secours assez prompts
 » pour marcher contre les Prussiens et dé-
 » livrer Verdun; qu'il venoit d'y envoyer
 » le général Galbaud avec deux bataillons;
 » que quoiqu'il entrât ou n'entrât pas
 » dans cette place, dont tout le monde
 » connoissoit la foiblesse, il falloit la re-
 » garder comme perdue, et que ce n'étoit
 » que quelques jours de plus ou de moins,
 » selon le succès de la mission de Galbaud;
 » que de quelque part que ce fût, il ne
 » pouvoit pas recevoir de renfort de plus

» de quinze jours; qu'encore ces renforts
» seroient médiocres:

» Qu'ainsi il ne falloit compter que sur
» la petite armée que nous avions; qu'elle
» étoit chargée du salut de la patrie;
» qu'elle ne formoit pas à la vérité le
» quart des forces de l'ennemi, mais que
» la cavalerie étoit composée des meilleurs
» régimens de France, au nombre de plus
» de cinq mille hommes, l'infanterie au
» nombre de dix-huit mille, de plus de
» moitié de régimens de ligne, le reste
» de bataillons de gardes nationales, bien
» disciplinés, aguerris par une année de
» campemens, de marches et de combats
» perpétuels contre l'ennemi; que l'artillerie
» étoit nombreuse et excellente, ayant plus
» de soixante pièces de parc, outre les ca-
» nons des bataillons:

» Qu'avec ces moyens et dans son pro-
» pre pays il falloit tout espérer, parce-
» que les Prussiens seroient naturellement
» retardés par la nécessité de faire des
» sièges, par la difficultés des vivres, par
» la longueur des convois, par leur propre
» nombre, et surtout par la formidable
» quantité de leur artillerie; que leur nom-

» breuse cavalerie, que les équipages brillans
» de tant de princes, que la quantité de
» chevaux-de-trait nécessaire pour le trans-
» port de leur artillerie et de leurs vivres,
» rendroit leur marche pesante et embar-
» rassée; qu'on ne pouvoit pas rester in-
» actif dans la position de Sedan, et qu'il
» falloit prendre un parti.»

Le général n'avoit assemblé ce conseil de guerre que pour connoître l'esprit et le caractère de ses généraux; car tant qu'il a commandé des armées il a toujours agi de son chef, et n'a jamais tenu de conseil que celui de Sedan: il croit même que cette communication de ses plans à ses subalternes ne convient qu'à des généraux foibles et incertains qui cherchent une excuse.

Le lieutenant-général Dillon ouvrit l'avis » de mettre la Marne devant soi, et » de gagner Châlons avant que l'ennemi » s'y portât. Il montra sur la carte que » l'ennemi en étoit plus près à Verdun » que nous à Sedan. Il dit avec beaucoup de raison que si l'ennemi nous y » prévenoit, il seroit entre Paris et nous, » et que le salut de la capitale importoit

» plus que la conservation d'un pays que
» nous ne pouvions pas défendre.

Il conclut » à laisser le général Chazot
» avec quelques bataillons dans le camp
» retranché de Sedan, et à marcher rapide-
» ment avec le reste de l'armée derrière
» la forêt d'Argonne par Ste. Menehould
» pour gagner Châlons, et même Rheims
» si Châlons étoit déjà occupé; de nous
» porter derrière la Marne, d'en défendre
» le passage, et d'y attendre les renforts
» qui nous viendroient de par tout, et qui
» nous mettroient en état de remarcher en
» avant. »

Cet avis étoit appuyé de raisons si fortes qu'il fut adopté par tout le conseil. Le général se leva, dit qu'il y réfléchiroit, ordonna à Dillon d'aller replier l'avant-garde dont il lui donna le commandement, de la ramener à la gauche de la Marne, de la camper ou cantonner autour de Mouzon, et il lui annonça qu'il recevroit incessamment des ordres ultérieurs.

Le conseil se sépara, et le général ne retint auprès de lui que Thouvenot qui n'étoit alors qu'adjutant-général et lieutenant-colonel. Pendant tout le temps

de la conférence il avoit étudié avec attention les physionomies, les caractères, les opinions; il avoit cru remarquer dans cet officier un génie transcendant et des rapports particuliers avec son caractère et son opinion, quoiqu'il ne se fût pas expliqué, et qu'il n'eût ni appuyé ni combattu l'opinion dominante.

Il ne s'étoit pas trompé; Thouvenot de ce moment est devenu son ami et son second; il lui doit une partie de ses succès, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils se sont toujours trouvés d'accord dans les mêmes plans et les mêmes moyens. Thouvenot est fort instruit, surtout dans les détails des reconnoissances, des campemens et des marches; il a un grand courage, des ressources infinies dans le moment de l'action, une activité infatigable, et des vues très-vastes. Lafayette l'avoit employé avec la plus grande confiance, mais sans s'occuper de son avancement; il ne l'avoit pas même prévenu de sa fuite.

Dès qu'ils furent seuls, le général lui dit : « qu'il n'approuvoit point la retraite sur Châlons, que c'étoit abandonner la Lorraine, les Evéchés et les Ardennes

» qu'on ne reprendroit pas; que c'étoit
» d'ailleurs attirer sur ses talons les Prus-
» siens; que dans ce cas la retraite dégé-
» néreroit bientôt en déroute; qu'en se reti-
» rant derrière la Marne, il falloit néces-
» sairement brûler Châlons, et sacrifier
» Rheims et Soissons; qu'alors toute com-
» munication entre notre armée et celle du
» nord d'un côté, entre notre armée et
» celle de Luckner de l'autre, seroit rom-
» pue; que les Prussiens trouveroient abon-
» damment des vivres, après avoir traversé
» la Champagne-pouilleuse, dans les riches
» contrées de Rheims et d'Epernay; que
» notre position à Châlons les laisseroit
» maîtres de prendre leur route sur Paris
» par Rheims et Epernay, ou par Vitry
» et Troyes, à moins qu'ils n'aimassent
» mieux employer les deux mois de cam-
» pagne qui leur restoient à conquérir la
» Lorraine et les Ardennes; que même s'ils
» vouloient passer la Marne à Châlons, il
» n'étoit pas possible de défendre cette ri-
» vière, guéable au dessus et au dessous
» de cette ville; que Châlons même four-
» niroit un passage assuré, quand même
» les habitans souffriroient qu'on brûlât

» leur ville; qu'alors l'ennemi les mèneroit
» battant à Paris, n'y ayant pas une posi-
» tion à prendre entre Châlons et la capi-
» tale, et que l'armée seroit même détruite
» avant d'y arriver, par la nombreuse cava-
» lerie prussienne.

Alors lui montrant sur la carte la forêt d'Argonne; *voilà*, lui dit-il, les THERMOPYLES de la France; si j'ai le bonheur d'y arriver avant les Prussiens, tout est sauvé. Jamais la communication du feu électrique n'a été plus prompte, que cette opinion sur le génie de Thouvenot. Pleins de confiance dès ce moment l'un dans l'autre, ils se jurèrent amitié, et ne pensèrent plus qu'à détailler ce projet. Le général n'avoit pas dormi depuis le 24; il se coucha cette nuit, et son esprit étant calmé d'après sa résolution, il prit pendant quelques heures un repos qui lui étoit bien nécessaire.

La forêt d'Argonne est une lisière de bois qui s'étend depuis environ une lieue de Sedan, courant est et ouest jusqu'à Passavant, à une forte lieue au de-là de Sté. Menéhould; d'autres parties de bois, entremêlées de plaines, passant dans la direc-

tion de *Révigny-aux-vaches*, courent vers Bar-le-duc; mais l'Argonne proprement dite, ne s'étend que jusqu'à Passavant, ce qui lui fait une longueur de treize lieues; sa largeur est très-inégale; dans des parties elle a jusqu'à trois et quatre lieues de profondeur; dans d'autres elle n'a qu'une lieue, et même une demi-lieue.

Elle sépare les Evêchés, le pays le plus riche et le plus fertile, d'avec la Champagne-pouilleuse, le désert le plus affreux qui soit en France, dont le terrain est une glaise tenace et froide, et où il n'y a ni eaux ni arbres ni pâturages, mais seulement quelques misérables villages épars dans une plaine stérile où on ne voit que quelques élévations presque insensibles. Les bords de la forêt sur les deux pendans offrent un pays riche en pâturage et peuplé.

Elle est coupée par des montagnes, des rivières, des ruisseaux, des étangs, des marais qui la rendent impénétrable pour une marche d'armée, excepté dans cinq clarières qui ouvrent des routes pour passer de la Champagne dans les Evêchés. Le premier débouché est le *Chêne-populeux*; il est tout ouvert, et il y passe un chemin qui

va de Sedan à Rhétel. Le second est la *Croix-aux-bois*, deux lieues plus à l'ouest, qui forme un chemin de charrettes dans la forêt qui va de Briquenai à Vouziers. Le troisième est *Grandprey* dont on trouvera la description ci-après; à une lieue et demie de la *Croix-aux-bois* par *Grandprey* passe le grand chemin de Stenai à Rheims. Le quatrième, à deux lieues et demie de *Grandprey*, conduit de Varennes à Ste. Menehould, et se nomme la *Chalade*. Le cinquième, à un peu plus d'une lieue ouest, est le grand chemin de Verdun, à Paris par Ste. Menehould; il se nomme les *Islettes*.

Telle étoit la forêt qu'il falloit occuper, et les cinq passages qu'il falloit garder et disputer aux ennemis. Il falloit pour cela porter le général Dillon avec son avant-garde à Ste. Menehould, pour qu'il fermât par un camp placé aux *Islettes* et une position à la *Chalade*, les deux grands chemins de Clermont et de Varennes; et se placer avec l'armée à *Grandprey*, pour fermer le chemin de Rheims et celui de la *Croix-aux-bois*; il ne lui restoit pas assez de troupes pour fermer le passage du *Chêne-populeux*.

Mais il espéroit que Verdun où il cro-
yoit Galbaud entré, tiendrait au moins une
semaine. Il envoya le 29 au matin un
courrier au lieutenant-général Lanoue,
pour lui ordonner de faire partir sur le
champ pour Avesnes quatre bataillons et
trois escadrons. Le même courrier alla
trouver le général Duval à Pont-sur-Sam-
bre; il lui portoit l'ordre de lever sur le
champ son camp, de se rendre à Avesnes,
d'y prendre le détachement du camp de
Manbeuge, et par des marches forcées, d'ar-
river le 7 au *Chêne-populeux*. Cette di-
vision formoit à-peu-près six mille hom-
mes de très-bonnes troupes. Duval exé-
cuta cet ordre pressant avec une préci-
sion d'autant plus merveilleuse que la sai-
son fut très-pluvieuse et les chemins im-
praticables.

Les Prussiens, au nombre de plus de
quarante à cinquante mille hommes, fai-
soient le siège de Verdun. De Verdun
aux *Islettes* il n'y a qu'à-peu-près six
lieues par Clermont ou par Varennes.
Dillon étoit à Mouzon. De Mouzon aux
Islettes par Varennes il y a à-peu-près
dix lieues en passant devant Stenay, par
consé-

conséquent devant l'armée du général Clerfait. Pour y arriver par derrière la forêt il y a le double du chemin. Le général Clerfait avec vingt mille hommes étoit à Stenai. De Stenai à *Grandprey* il y a six lieues. Le général Dumouriez étoit à Sedan. De Sedan à *Grandprey*, par Yon et Buzancy, il y a douze lieues; en passant par derrière la forêt, il y en a plus de vingt.

Il y avoit deux routes pour gagner les défilés de l'Argonne. L'une plus longue, mais plus sûre en apparence, étoit de prendre le grand chemin de Rhétel par le *Chêne-populeux*, et de là s'étendre par sa gauche par Vouziers et Ste. Meneshould. L'autre, plus courte, de longer la plaine entre la forêt et la Meuse.

Si le général prenoit la première il indiquoit son projet. Le général Clerfait, en ce cas, auroit marché sur *Grandprey*; des détachemens prussiens se seroient portés aux *Islettes*; il auroit été prévenu dans les défilés, coupé peut-être de Châlons, et forcé de se retirer par Rhétel sur Rheims. Il falloit donc prendre le chemin de la plaine, mais il y avoit encore du

choix. Si partant de Sedan et Mouzon, il prenoit sa route par Tannai, les Armoises et Stone, en longeant la forêt, il faisoit encore connoître son projet. Le général Clerfait pouvoit, ou aller l'attendre à Grandprey et le prévenir à Vouziers, ou l'attaquer dans sa marche, et lui prendre au moins ses équipages et son artillerie.

Il prit un troisième parti plus audacieux, et qui lui réussit. Il calcula d'abord que puisque le général Clerfait ne s'étoit pas avancé sur lui, et restoit sur le bord de la Meuse avec une médiocre avant-garde, sur la rive gauche de cette rivière, en avant de Stenai, il n'étoit là que comme corps d'observation pour couvrir le siège; qu'ainsi il ne chercheroit point à donner bataille sur la rive gauche de la Meuse, qu'il la mettroit au contraire entre son corps et l'armée française, si on faisoit mine de marcher contre lui.

Il existe au de-là de la Meuse et derrière Stenai une position excellente, nommée le camp de Brouenne. Il ne douta pas que Clerfait dès qu'il le verroit venir à lui, ne prit ce camp. Il partagea son armée en trois corps. Son avant-garde

eut ordre d'aller attaquer Stenai, et de le masquer. Il conduisit lui-même le corps de bataille composé de douze mille hommes, sans équipages, soutenant son avant-garde, et le général Chazot avec cinq mille hommes escorta les équipages et l'artillerie par Tannay et les Armoises.

Avant de continuer le récit des évènements, il faut indiquer le reste des mesures qu'il prit pendant les trois jours qu'il eut pour se préparer: Il envoya ordre à Beurnonville de lui amener douze bataillons et trois escadrons du camp de Maulde, avec l'infanterie légère françoise, belge et liégeoise, ce qui formoit de huit à neuf mille hommes, et il lui recommanda expressément d'être à Rhétel le 13 septembre. Il demanda au ministre de la guerre le grade de lieutenant-général pour Daugest, Dietmann et Ligneville, qui résistant à l'exemple pernicieux qui leur avoit été donné, étoient restés fidèlement à leur poste. Il donna le même grade à Chazot, ancien officier fort brave et fort exact. Il fit trois nouveaux maréchaux-de-camp, et Miaczinski, qui arrivant de Paris faisoit le quatrième; il eut quatre

lieutenans-généraux et huit maréchaux-de-camp. Il augmenta aussi son état-major.

Il envoya des courriers et des officiers par plusieurs routes pour se rendre à Metz, et lui en rapporter des nouvelles. Il donna ordre de faire venir de la Fère et de Douai des munitions de guerre, car il n'en avoit tout juste que pour donner un combat vif de quatre heures, et il ne pouvoit dégarnir ni Mezières ni Sedan, qui pouvoient être assiégés.

Il indiqua d'abord à Châlons, ensuite à Ste. Menehould, les dépôts de tous les renforts d'infanterie et de cavalerie qu'on pourroit lui envoyer de l'intérieur. Il envoya ordre au général d'Harville d'aller prendre le commandement à Rheims, pour y faire des rassemblemens. Il ordonna qu'on construisit des fours à Vouziers, Châlons, Ste. Menehould, Rhétel et Rheims; il fit diriger sur ces villes tous les vivres et fourrages qui jusqu'alors venoient à Sedan dont Lafayette avoit fait, avec Verdun, sa place d'armes, quoique Sedan fût sur l'extrême frontière.

Il vit ses soldats tous les jours, et leur promit que sous peu il leur feroit voir

l'ennemi. Il fit un nouvel ordre de bataille de son armée, et comme Dillon avec son avant-garde devoit en être détaché tout-à-fait, il se fit une nouvelle avant-garde dont il donna le commandement à Stengel, colonel du régiment de Berchiny, pour lequel il demanda le brevet de maréchal-de-camp. Il passa deux jours avec Thouvenot, Vouillers, chef de l'état-major, le commissaire-ordonnateur Petiet, et les régisseurs des vivres et fourrages, à arranger toutes les parties du service, et il trouva en eux tous beaucoup de zèle et de talens.

Le 30 il reçut une lettre de Galband, datée de Ste. Menehould; il lui mandoit qu'il n'avoit pas pu entrer dans Verdun, qu'il avoit été en danger d'être pris à Dun, qu'il avoit fait sa retraite sur Ste. Menehould où se trouvoient deux bataillons de volontaires de la garnison de Longwy sans armes. Il lui ordonna d'aller sur le champ se poster aux *Islettes* avec ses quatre bataillons, ses quatre pièces de canon de quatre, tous les cavaliers de maréchaussée des environs, tous les volontaires du pays, d'y faire des abatis, d'y élever les retranchemens et des batteries, et de

ne pas abandonner ce poste, quoiqu'il arrivât, lui promettant de le secourir sous peu. Cette nouvelle lui fit le plus grand plaisir. Il trouvoit le poste des *Islettes* bien plus important que Verdun; deux jours après il pensa les perdre. Un détachement d'émigrés et de Prussiens entra dans Varennes, la terreur s'empara des troupes qui gardoient le poste des *Islettes*, elles entraînèrent Galbaud jusqu'à Ste. Menehould, et si cinquante hussards prussiens se fussent avancés sur la grande route, Ste. Menehould eût été abandonné, et les troupes auroient fui jusqu'à Châlons. Heureusement le détachement ennemi se retira de Varennes, et Galbaud reprit sa position.

Le 31 août, après avoir arrangé la garnison de quatre bataillons qu'il laissoit à Sedan, il fit faire un mouvement à son armée et à son artillerie, pour être prêts à la marche du lendemain. Il ordonna au général Dillon d'envoyer le général Miaczinski avec quinze cents hommes attaquer Stenay, lui recommandant de le soutenir, et de prendre poste vis-à-vis cette place à la rive gauche et dans le

bois de la Neuville. Le général Miaczinski exécuta cet ordre avec la plus grande vigueur; il y eut un grand feu, et un combat de cavalerie très-vif; les Impériaux plièrent, et Clerfait, comme cela étoit prévu, retira ses postes, et occupa le bon camp de Brouenne. Dillon non seulement ne soutint pas Miaczinski, mais il le fit replier sur Mouzon où il se tint tranquille.

Le premier septembre le général marcha sur Mouzon; il fut étonné de trouver Dillon avec son camp tendu, le croyant dès la veille à Stenay; il comptoit camper lui-même à Mouzon; il continua sa route, et campa sur le bord du grand chemin de Stenay, son quartier-général à Yon. Il jeta de l'infanterie dans les bois de la Neuville et sur le bord de la Meuse; personne n'occupoit Stenay dont quelques habitans vinrent le joindre. Le 2 il campa à la Berlière, et Dillon à St. Pierre-mont. Le 3 Dillon arriva à Varennes, passa par le défilé de la *Chalade*, et se plaça aux *Islettes*. L'armée resta ce jour-là à la Berlière pour laisser passer la colonne de Chazot, et le 4 on occupa le camp de Grandprey.

Ce camp est situé entre l'Aisne et l'Aire, et Grandprey appuie sa gauche, et Marque appuie sa droite. C'est un grand amphithéâtre très-élevé au dessus d'une prairie, terminée par la rivière d'Aire qui sépare Grandprey du terrain du camp, courant au bas du village de Marque et tout le long du front du camp. Cet amphithéâtre est bordé par la forêt sur la droite, et par la rivière sur la gauche. Derrière ce camp est le village de Senucq où fut placé le parc d'artillerie. On y passe la rivière sur un pont de pierre, et ensuite l'Aisne sur un second pont, au village de Grandcamp. L'Aisne coule derrière le camp, et est bordée de hauteurs plus élevées que le plateau du camp.

Une forte avant-garde fut placée en avant de l'Aire, formant un demi-cercle, passant de la droite à la gauche par St. Jouvin, Verpelle, Bessieu et Mortaume. St. Jouvin est un plateau arrondi, aisé à défendre. Le colonel Stengel s'y établit; sa retraite étoit par deux ponts sur la hauteur de Marque. Verpelle et Champigneul n'étoient que des points de communica-

tion; leur retraite est sur Bessieu. Bessieu est un village couvert d'une montagne boisée, tenant dans sa longueur tout le front du camp. Sa retraite est sur le village de Chevières par deux ponts, sous le feu du château de Grandprey et de toutes les batteries du camp. Mortaume qui fermoit la gauche, est sur une hauteur qui domine la plaine, et touche presque la forêt.

Pour forcer ce camp il falloit d'abord attaquer et forcer tous les postes de l'avant-garde, ensuite passer l'Aire. Alors on se seroit trouvé dans un bassin entouré de feu, tant des hauteurs de Marque et du château de Grandprey, que du front du camp. On n'auroit pas pu y forcer les François sans perdre quinze à vingt mille hommes. Alors ils auroient pu reprendre derrière l'Aire, sur les hauteurs d'Autry, une seconde position formidable. Ce camp peut passer pour inexpugnable, surtout défendu par la nombreuse et excellente artillerie françoise.

CHAPITRE VII.

*Kellermann commande l'armée de la Moselle.
Luckner à Châlons. Consternation de Paris.
Les Prussiens devant Grandprey.*

Le 2 septembre Verdun se rendit sans s'être défendu. La première nouvelle s'en répandit le 3 au matin; personne heureusement ne voulut le croire. Le 4, à peine arrivé dans le camp de Grandprey, le général en reçut la confirmation. Il apprit la capitulation et le désespoir héroïque du brave Beauregard qui forcé par les magistrats et le peuple, ne trouvant pas dans l'inexpérience et la foiblesse d'une garnison peu nombreuse, un appui assez fort pour résister à la terreur ou à la trahison, s'étoit tué, pour ne pas survivre à une lâcheté qu'il n'avoit pas pu empêcher. Cet événement, quand il fut su avec tous ses détails, bien loin de décourager l'armée, redoubla sa confiance dans son chef; elle s'attendoit à voir arriver les Prussiens; elle se voyoit dans un camp très-fort où elle avoit été conduite fort à propos; elle

se regardoit comme l'unique ressource de la France, et elle se pénétra de l'importance du poste qu'elle avoit à soutenir.

Le général écrivit aussitôt au ministre Servan une lettre très-laconique: *Verdun est pris; j'attends les Prussiens. Le camp de Grandprey et celui des Islettes sont les Thermopyles, mais je serai plus heureux que Léonidas.*

Dans une autre lettre il lui détailloit les avantages de sa position, et tous ses besoins. Il lui communiquoit les ordres qu'il avoit envoyés à Beurnonville et à Duval de venir le joindre; il y joignoit le double de l'instruction qu'il avoit envoyée à Labourdonnaye pour la défense du département du nord, et à Moreton et Malus pour la préparation la plus vive de la guerre offensive dans les Pays-bas; assurant toujours qu'il ne doutoit pas de faire encore cette expédition dans la même année si on le secondoit.

Il l'assuroit qu'il tiendrait assez de temps dans le camp de Grandprey, pour recevoir les secours de la Flandre et tous les renforts qu'il voudroit lui envoyer. Il le prioit de détacher de l'armée du Rhin

qui n'avoit aucune agression à craindre, un corps de cinq à six mille hommes pour renforcer celle de Metz, et d'ordonner à Luckner de se mettre en mouvement pour prendre en queue et en flanc l'armée prussienne, dès que ses projets seroient bien connus, en la côtoyant par Ligny et Bar-le-duc, pour être à portée de couvrir le Barrois, Vitry et St. Dizier, par où jadis Charles-quin^{te} avoit pénétré en Champagne.

Il désiroit que Luckner se rapprochât de lui, et se mît à portée, ou de joindre les deux armées, ou au moins de lui envoyer un renfort équivalent à celui qu'il recevroit lui-même de l'armée d'Alsace. Il lui détailloit toutes ses combinaisons, surtout ce que les Prussiens pouvoient entreprendre après la prise de Verdun. La saison étoit très-avancée et pluviense. Il prévoyoit qu'ils voudroient marcher sur Paris, plutôt que d'employer le reste de la campagne à faire des sièges. Il en donnoit pour preuve, qu'ils avoient négligé de prendre Montmedy qui se trouvoit derrière eux, et qui ne pouvoit que gêner infiniment leur communication avec

le Luxembourg d'où ils devoient tirer leurs convois. Effectivement, par l'activité du général Ligneville, la garnison de Montmedy leur a fait beaucoup de mal.

Il concluoit, et d'après la préférence donnée à Verdun sur Montmedy, et d'après les fausses espérances dont les émigrés repaïssoient le roi de Prusse, et d'après les instances des frères du roi qui l'accompagnoient, que certainement ce monarque ne voyant plus aucune place forte entre lui et Paris par la route de Châlons, choisiroit cette route comme la plus courte et la plus aisée, croiroit très-facile de déposer les François de la forêt d'Argonne, les attaqueroit pour ne pas laisser derrière lui un corps de troupes qui pourroit ensuite l'inquiéter, et ne douteroit pas, après avoir vaincu cette petite difficulté, d'arriver en sept ou huit marches à Paris sans trouver d'autres obstacles. Il lui envoyoit des lettres interceptées qui toutes prouvoient le projet de la marche sur Paris, et l'espoir très-fondé des émigrés d'une prompte réussite.

Il mandoit les mêmes combinaisons au maréchal Luckner à Metz: il avoit établi

des stations d'officiers et d'autres hommes très-sûrs, pour former une correspondance de courriers non-interrompue. Les réponses qu'il reçut très-promptement de Metz, étoient de Kellermann qui avec cinq mille hommes de l'armée du Rhin étoit venu prendre le commandement de celle du maréchal qu'on avoit fait venir à Paris, moins pour lui marquer de la confiance que pour s'en débarrasser, parce qu'on ne lui trouvoit pas assez d'activité. Cependant, comme on ne vouloit pas choquer le reste des préjugés du peuple qui conservoit encore quelque confiance dans la réputation de ce vieux général, on l'envoya à Châlons pour y veiller sur les rassemblemens, et pour donner ses conseils aux deux généraux agissans, mais sans aucune autorité sur eux.

Non seulement il fut inutile à Châlons, mais il y fut nuisible, parce que cette tourbe de François de nouvelle levée qui s'y assembloient, se moquoit de ses ordres et de sa personne qui fut plus d'une fois exposée; parce que parlant mal françois, et manquant de tête, il ne sut jamais se faire obéir; mais encore plus, parce qu'il empê-

cha par ses conseils et par ses ordres le général Kellermann d'effectuer sa jonction. Alors le pouvoir exécutif se vit contraint de lui donner d'abord pour conseil le colonel Laclos, sans le contreseing duquel il lui fut défendu d'écrire aucune lettre, et ensuite de le retirer tout-à-fait.

Ce sont-là tous les services que la France a retirés d'un général que le duc de Choiseul avoit acheté en 1763, à qui on a payé trente-six mille francs pendant trente ans, et qui auroit été fort utile si on ne l'avoit pas fait maréchal de France, et s'il n'avoit jamais commandé en chef. Les cannibales viennent de faire périr ce vieux guerrier sous leur infame et injuste guillotine.

Kellermann mandoit à Dumouriez qu'une armée commandée par le prince de Hohenlohe et le prince de Condé, assiégeoit Thionville; qu'il comptoit sur les talens du général Wimpfen qui commandoit dans la place, et sur la force de sa garnison; qu'il alloit augmenter celle de Toul et de Metz, et qu'il marcheroit sur le champ avec le reste de son armée qui seroit encore de dix-huit à vingt mille

hommes, par Ligny et Bar, pour se rapprocher du point de *Revigny-aux-vaches* qu'il lui avoit indiqué. D'après le calcul de ses marches, la jonction devoit se faire le 14 ou le 15, et alors les deux armées réunies avec les deux divisions de l'armée du nord, auroient produit une masse de près de soixante mille hommes, avec lesquels il étoit possible d'arrêter l'ennemi.

Dumouriez attendoit de jour en jour l'apparition et l'attaque des Prussiens; il ne perdoit pas un instant à se préparer à leur résister, et il étoit parfaitement secondé par l'ardeur de ses troupes. Il avoit indiqué à chacun toutes les défenses de sa position. Il avoit ordonné aux habitans de faire des abatis sur toute la lisière de la forêt, il les avoit excités par des proclamations à prendre les armes, dès qu'il feroit sonner le tocsin; mais il trouvoit en eux peu de bonnes dispositions. Ce canton est rempli de gentils-hommes *verriers* qui fiers de leur *fragile* noblesse, détournoient le patriotisme des paysans. Une partie de ce pays appartenoit au prince de Condé qui y avoit beaucoup de partisans.

Il avoit établi une chaîne de postes pour communiquer avec le général Dillon par Marque, Châtel, Apremont, jusqu'à la *Chalade* et aux *Islettes*. Il avoit ordonné à ce général de porter à Passavant un corps d'infanterie légère et plusieurs escadrons de chasseurs et hussards, pour consumer les fourrages des bords de l'Aire, couvrir ceux du Barrois, et empêcher l'ennemi d'y faire des excursions en inquiétant son flanc gauche.

Il avoit placé à la *Croix-aux-bois* un colonel de dragons avec deux bataillons et deux escadrons. Il lui avoit envoyé une instruction précise sur la manière de fortifier son poste en formant des abatis et des retranchemens, sa droite appuyée au ruisseau de Longouvé, et sa gauche à celui de Noirval. Il lui avoit recommandé surtout de rompre le chemin depuis Briquenay et *Bout-au-bois* jusqu'à la tête de ses retranchemens. On verra par la suite combien ce point étoit important. Le général Dumouriez ne dissimulera pas les torts qu'il a eus à cet égard. Des mémoires militaires exacts doivent présenter une leçon pour les généraux dans les détails

des fautes , comme dans celui des opérations les mieux combinées.

Il avoit trop peu de troupes pour garnir la trouée du *Chêne-populeux* qui étoit la destination de la division du général Duval. Il y avoit détaché cent hommes d'infanterie et quelques dragons de la garnison de Sedan pour figurer une défensive, en attendant l'arrivée de cette division venant du Pont-sur-Sambre. Il fut très-inquiet de ce côté, depuis le 4 jusqu'au 7. Mais l'arrivée exacte du général Duval le même jour le tira de toutes ses inquiétudes, et à cette époque toute sa défensive étoit bien établie, et il étoit en état de résister par tout.

Il avoit tiré des garnisons de Givet, Philippeville, Marienbourg, Rocroy, pour renforcer la garnison de Sedan, environ deux mille hommes, dont deux cents de cavalerie, et il envoya le général Miaczinski avec ordre de faire de fréquentes excursions avec de gros détachemens, tant pour conserver la communication de Montmedy, que pour aider Ligneville à intercepter les convois de Longwy et de Luxembourg. Il lui avoit donné pour ad-

joint le colonel Nolzer, officier d'un très-grand mérite, très en état de défendre la place en cas qu'elle fût assiégée. Miaczinski étoit très-bon pour ce genre de guerre, et y a rendu les plus grands services. Il étoit chargé en même temps de lever une légion.

Il n'y avoit qu'environ cinq lieues du camp de Grandprey à Ste. Menehould, et dix de Ste. Menehould à Châlons, par un chemin très-beau. Si les Prussiens venoient attaquer le camp de Grandprey, ou tentoient de forcer le passage des *Islettes*, le général avoit espoir de les repousser; s'ils vouloient longer la forêt par leur gauche, et pénétrer par le Barrois, se dirigeant sur Vitry, il étoit sûr de les prévenir à la trouée de Revigny, et d'y être joint par Kellermann, ainsi de couvrir le Barrois et la Marne; s'ils vouloient pénétrer par le *Chêne-populeux*, après leur avoir disputé ce passage, il étoit sûr de les arrêter sur le bord de l'Aisne, et d'être renforcé par la division de Beurnonville et par l'armée de Kellermann, pour les empêcher de passer cette rivière, et les faire mourir de faim dans les fondrières.

de la Tierrache, d'où ils n'auroient pas pu retirer leur artillerie et leurs équipages. Ainsi il pouvoit prévoir dès lors que cette formidable armée étoit mal *enfournée*, et que plus elle étoit nombreuse, plus elle se tireroit mal de cette fin de campagne.

Elle perdit beaucoup de temps après la prise de Verdun, et ce ne fut que le 8 qu'on la vit s'étendre et parader dans la grande plaine depuis Briquenay et Buzancy jusqu'à Clermont. Son quartier-général étoit à Raucourt. L'armée françoise montra une joie qui étoit d'un très-bon augure. Dès le lendemain les Prussiens commencèrent des attaques sur tout le front des avant-postes, et furent repoussés par tout. Le 10 le général Miranda, *péruvien*, que Pétion venoit de faire entrer à notre service comme maréchal-de-camp, arrivé de la veille au soir, repoussa une attaque assez vive au village de Mortaume. Le général Stengel fut aussi attaqué en même temps à St. Jouvin, mais l'ennemi fut repoussé de par tout, et aucun des postes ne put être forcé.

Dans ces attaques, ou quand les mouvemens de l'ennemi les faisoit présumer,

le général faisoit descendre du camp du canon de douze et des bataillons qui pouvoient se porter où ils vouloient sans être aperçus de l'ennemi, étant cachés par la montagne de Bessieu; l'ennemi se trouvoit toujours en tête un front de cinq à six mille hommes, et ne pouvoit pas en déployer davantage. Il voyoit cependant sur la hauteur le camp françois toujours dans le même état, et ne pouvoit pas croire le rapport de ses espions qui l'assuroient qu'il n'y avoit pas plus de vingt mille hommes.

Dans ce camp les soldats et les généraux eux-mêmes furent attaqués d'une diarrhée qu'on attribua à la mauvaise qualité des eaux et à l'abondance des pluies froides, ainsi qu'à la nécessité des fréquens bivouacs. Heureusement cette maladie fut légère, et n'eut pas de suite; mais elle laissa dans Grandprey un germe de dyssentérie qui a été bien funeste aux Prussiens. Dans les premiers jours l'armée manquoit souvent de subsistances, parce que le service ne pouvoit pas encore être bien assuré, mais elle supportoit tout avec la plus grande gayeté; et ayant

tous les jours de légers combats, elle ne s'ennuyoit ni ne se rebutoit pas.

Il n'en étoit pas de même des officiers généraux et particuliers. Ils étoient ennuyés et fatigués, ils mouroient de faim, car sur la table du général qui nourrissoit quiconque y avoit recours, à peine y avoit-on du pain blanc; d'ailleurs on n'y mangeoit que du mauvais mouton et des légumes, on y buvoit de la mauvaise bière, et rarement de très-mauvais vin, quoiqu'en Champagne.

Un matin cinq officiers généraux entrèrent chez lui, et lui demandèrent un entretien particulier; il vit à leur air embarrassé qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. Celui qui étoit chargé de lui porter la parole, lui dit qu'on ne pouvoit qu'applaudir au talent qu'il avoit déployé pour rendre à l'armée le bon esprit qu'elle montrait, et pour les tirer de la position de Sedan où ils auroient été facilement enlevés, ou battus, ou coupés avec Paris, et pour les placer dans un camp qui paroissoit inexpugnable; mais que ce camp étoit mal-sain, que le dégoût et les maladies commençoient à

gagner l'armée, que les secours n'arrivoient pas; que nous avions devant nous cent mille hommes maîtres de la campagne, qu'ils pouvoient nous laisser nous morfondre, et marcher par Bar-le-duc pour gagner Vitry et même Châlons; qu'il étoit important de les prévenir, et d'aller choisir un bon camp derrière la Marne où l'armée se fortifieroit de tous les secours qui lui arriveroient, et auroit tout en abondance.

Le général laissa achever le discours de l'orateur qui fut long, après quoi, sans entrer dans aucune explication, il leur dit: *mes camarades, ceci a l'air d'un conseil de guerre; on ne doit point en assembler sans que j'en donne l'ordre; quand je vous demanderai vos avis à chacun en particulier, votre devoir est de me dire ce que vous croirez le plus utile. Je suis seul responsable, et je sais ce que j'ai à faire; allez chacun à votre poste, et ne vous occupez qu'à me bien seconder.*

Ils se turent, et depuis on ne tenta jamais la fermeté du général; mais les critiques allèrent leur train, et chacun envoya à ses amis de Paris ses réflexions et son

plan de campagne, exagérant comme de raison nos souffrances, nos dangers, ainsi que la force et l'activité de l'ennemi. Cela ne diminua pas la consternation de Paris et de l'assemblée nationale. Bientôt le général reçut par tous les courriers des sollicitations, des conseils et même des ordres de Luckner et des ministres, pour se retirer derrière la Marne. Cette persécution a été encore plus forte au camp de Ste. Menehould. On taxoit même sa résistance d'obstination criminelle. Il auroit pu dire aux François comme Phocion aux Athéniens: *Vous êtes bien heureux d'avoir un capitaine qui vous connoît, sans cela vous seriez perdus.*

Le 10 il fit un petit changement dans sa disposition. Ayant tous les jours des nouvelles de Beurnonville, il savoit qu'il arriveroit précisément le 14 à Rhétel. Toutes les divisions de l'armée ennemie s'étoient réunies. Le général Clerfait étoit devant la trouée de la *Croix-aux-bois*. Le roi de Prusse menaçoit *Grandprey*, et le prince Hohenlohe étoit devant les *Islettes*, occupant Varennes et Clermont. Ainsi l'attaque ne regardoit plus que ce

front, et ne devoit pas s'étendre jusqu'au *Chêne-populeux*.

Le général ne voulut pas entièrement dégarnir ce poste, mais croyant pouvoir se servir utilement des troupes aguerries du camp de Pont-sur-Sambre, et surtout du général Duval en qui il avoit à juste titre une confiance particulière, il le remplaça par le général Dubouquet avec quatre bataillons et deux escadrons de dragons, et il le fit venir avec sa division au camp de Grandprey, où il le fit camper sur la hauteur de Marque qu'il n'avoit pu occuper jusqu'alors que par des détachemens, n'ayant pas assez de troupes pour se prolonger jusques là. Par ce renfort il avoit à-peu-près vingt mille hommes pour défendre l'excellente position de Grandprey.

Ses plus grandes contradictions venoient alors des manoeuvres de Keller-mann qui fatiguoit ses troupes par des marches et des contre-marches, qui arrivé jusqu'à Bar, rétrograda jusqu'à Ligny, qui désapprouvoit comme tout le monde le plan de campagne du général Dumouriez, qui assuroit que les Prussiens avoient le

le projet de tomber sur la Lorraine, pendant que le roi de Prusse étoit devant Grandprey, qui lui annonçoit que s'il vouloit faire une jonction, il falloit qu'il fit la moitié du chemin, et que réunis ensemble, ils iroient livrer bataille au roi de Prusse. Dumouriez qui vouloit temporiser et ruiner les Prussiens sans se battre, se seroit bien gardé de hasarder une bataille. Il dénonça au ministre de la guerre la mauvaise volonté, ou au moins les indécisions de son collègue, et il exigea sévèrement qu'il lui fût donné un ordre absolu de le joindre, et de ne plus contrarier son plan de campagne.

CHAPITRE VIII.

*Les ennemis forcent la Croix-aux-bols. Retraite
du camp de Grandprey.*

Cet ordre fut effectivement donné avec promptitude par le ministre Servan à Kellermann qui se vit forcé de l'exécuter.

Ce fut dans le même temps que le général Custine, pour faire une diversion, fut détaché de l'armée d'Alsace par Biron, et se porta à Spire, Worms et Mayence. Il auroit pu alors s'emparer de Coblenz, et s'il l'eût fait, la retraite des Prussiens auroit été ensuite fort hasardée, à moins qu'ils ne l'eussent exécutée sur le champ, ce à quoi ils n'auroient jamais pu se résoudre, tant leurs espérances étoient grandes, et les apparences favorables.

Dumouriez écrivit lettres sur lettres pour conjurer le général Biron d'ordonner à Custine de marcher sur Coblantz et Trêves, pour pouvoir attaquer l'ennemi en flanc et par derrière en se rendant maître de la Moselle, ce qui d'ailleurs dégageroit Thionville, et couvroit le pays Messin dont Kellermann a'loit nécessairement être éloigné pour quelque temps. Biron donna les ordres, mais Custine enorgueilli par des succès trop faciles et trop brillans, secoua le joug de son général, lui enleva presque toutes ses forces pour se faire une armée de vingt-deux mille hommes, négligea Coblantz, et passa le Rhin pour aller se jeter sur Francfort dont la con-

quête rompit toute la communication du plan général de campagne, rompit la neutralité de l'empire, et attira des disgrâces bien méritées.

L'assemblée nationale et le ministère ne calculèrent pas mieux que Custine; ils ne virent que l'éclat des conquêtes, leur avarice fut séduite par l'appas des contributions, on regarda les représentations sages du général Dumouriez comme l'effet de sa jalousie, et comme le projet de se faire une dictature militaire en soumettant toutes les opinions à la sienne, on éleva Custine jusqu'aux nues, on lui donna carte blanche. Mais cet infortuné général a payé bien chèrement ce moment de lueur, par l'injustice et l'ingratitude de ses compatriotes.

En Flandres on eut des mauvais succès et des alarmes qu'on rejeta encore sur les plans de Dumouriez; mais il ne partagea point les inquiétudes populaires, il engagea seulement le ministre à renvoyer à cette armée le général Labourdonnaye qu'on avoit fait venir à Châlons pour commander une armée, pour couvrir Paris, et il lui fit donner le titre de général

d'armée pour lui donner plus de considération et de pouvoir.

Ce projet de former une armée à Châlons étoit encore une suite de la méfiance inspirée par la terreur. On ne doutoit pas plus à Paris que dans le camp prussien, que le général Dumouriez seroit battu et pris, que le roi de Prusse passeroit la Marne, et que rien ne s'opposeroit à sa marche sur Paris. On avoit fait le projet stupide d'enceindre la capitale et de la défendre; au lieu d'envoyer des secours aux armées qui étoient en présence de l'ennemi, on dépouilloit le département du nord de l'artillerie et des munitions, pour rassembler à Paris d'immenses moyens de défense, et on y construisoit un camp retranché pour y rassembler une armée centrale qu'on formoit à Soissons et à Châlons. Heureusement que les mouvemens du duc de Saxe-Teschen vinrent rompre ce projet qui auroit achevé de tout perdre, et que les lettres et les succès de Dumouriez et de Custine relevèrent un peu le courage. C'est ainsi que les plus grands obstacles et les plus grands dangers naissoient des François eux-mêmes.

mes, et que le général étoit plus embarrassé des contradictions de ses compatriotes que des quatre-vingt mille Allemands qu'il avoit devant lui.

On étoit déjà au 13 septembre. La saison pluvieuse rendoit les chemins détestables. Les Prussiens, après avoir consommé les vivres qu'ils avoient trouvés dans Longwy et Verdun, achevoient de manger ce pays, déjà épuisé par l'armée françoise, et étoient obligés de tirer du pays de Trêves et de Luxembourg leur subsistance. Les garnisons de Sedan, Montmedy, Thionville, Metz même alloient leur faire une guerre terrible en coupant leurs convois. Beurnonville alloit arriver le 14 à Rhétel, à dix lieues de Grandprey. Kellermann alloit être le 18 au plus tard à Bar, d'où rien ne pouvoit empêcher sa jonction. Toutes les attaques de l'ennemi ne faisoient qu'augmenter le courage de l'armée dont la position paroissoit inforçable. La campagne sembloit décidée, et le roi de Prusse alloit être obligé de faire sa retraite, ne pouvant plus risquer d'entreprendre des sièges avec une armée faiguée, mourant de

faim, et dans laquelle la dyssentérie commençoit à faire des ravages, lorsqu'une faute du général Dumouriez mit la France à deux doigts de sa perte, et changea la belle situation dans laquelle il se trouvoit, en une position très-critique et très-dangereuse.

Il avoit placé à la *Croix-aux-bois* un colonel de dragons avec son régiment, deux bataillons et quatre pièces de campagne. Cette force lui avoit paru suffisante, pour défendre ce passage très-difficile, d'autant plus que ce colonel lui avoit mandé qu'il avoit ponctuellement exécuté ses ordres, que ses retranchemens et abatis étoient inattaquables, qu'il les avoit prolongés jusqu'à la tête du bois, qu'il avoit rendu la route impraticable par des tranchées et par des puits. Ce colonel mandoit qu'outre ses deux bataillons il y avoit à Vouziers un excellent bataillon de volontaires des Ardennes, un de ceux de la garnison de Longwy; qu'en lui donnant des armes, il suffiroit à la défense de cette trouée où la cavalerie étoit inutile; qu'ainsi il le prioit de lui permettre de revenir au camp avec ses deux bataillons et ses deux escadrons.

Le général, sans autre examen, et avec une légèreté impardonnable, ajouta foi au rapport de ce colonel qui avoit fait la guerre d'Amérique, et qui étoit d'un âge mûr, et ne paroissoit pas devoir le tromper. La lettre de ce colonel est du 11, et le même jour le général lui donna ordre de laisser cent hommes dans les retranchemens, et de rentrer au camp avec le reste de sa division. Il donna en même temps l'ordre le plus positif au commandant de l'artillerie, d'envoyer sur le champ six cents fusils au bataillon des Ardennés avec cent cartouches par arme; il ordonna au commandant de ce bataillon d'aller occuper les retranchemens de la *Croix-aux-bois* avec sa troupe et soixante cavaliers de la gendarmerie nationale qui étoient en quartier à Vouziers.

Quoique la *Croix-aux-bois* fût très-près de Grandprey, le général n'avoit jamais trouvé le temps d'aller visiter ce poste important; il s'en étoit rapporté à la fidélité des cartes; et c'est une première faute. Il n'y avoit pas même envoyé Thouvenot qui l'auroit parfaitement suppléé, il n'y avoit point établi de batterie
de

canons de huit ou de douze, quoiqu'il en eût en quantité, il s'en étoit rapporté aux talens et à l'expérience d'un subalterne qu'il ne connoissoit pas assez, et enfin il n'avoit pas attendu que le bataillon des Ardennes fût armé, et eût relevé son poste, pour lui donner l'ordre de rentrer au camp, ne laissant dans des retranchemens aussi importans et aussi étendus que cent hommes commandés par un capitaine.

Le poste fut donc abandonné le 12 au matin. Pour surcroît de malheur, l'officier commandant le parc d'artillerie négligea l'exécution de l'ordre, quoiqu'il fût très-précis, et les fusils et munitions ne furent point envoyés au bataillon des Ardennes qui resta à Vouziers en les attendant. Le général Clerfait fut averti sur le champ par les espions du pays. Il envoya le 13 à la pointe du jour le prince Charles de Ligne attaquer les abatis. Ils étoient si mal faits que ce n'étoient que des arbres coupés et jetés en travers du chemin sans aucune liaison, et sans que les branches fussent à demi enterrées, et présentassent des pointes à l'ennemi.

Les Impériaux les dérangèrent très-
 III. Vol. H

vîte pour se faire un passage. Quant aux chemins, ils avoient été si peu gâtés que les Impériaux y passèrent facilement avec de la cavalerie et de l'artillerie; les cent hommes, après une légère résistance, s'enfuirent au travers des bois, et arrivèrent au camp où le général se trouvoit en ce moment; il étoit environ midi, il n'y avoit pas un instant à perdre. Il donna sur le champ deux brigades et six escadrons au général Chazot, avec quatre pièces de huit, outre les canons de bataillons; il lui ordonna de marcher avec la plus grande célérité, et d'attaquer sur le champ, la bayonette au bout du fusil, pour ne pas donner aux ennemis le temps de se retrancher. Il lui donna le chariot de fusils pour le bataillon des Ardennes, et deux chariots d'outils pour perfectionner le retranchement, et y établir des batteries régulières. Il ne pouvoit pas y aller lui-même, ni abandonner son camp, s'attendant à une attaque générale, qui eut lieu le même jour et le 14, et qui fut repoussée avec le succès ordinaire.

Tout le 14 se passa, sans que le général Chazot attaquât; le général lui envoyoit

d'heure en heure des aides-de-camp, avec les ordres les plus précis de tout tenter, et lui renvoya deux bataillons de renfort. Ce retard lui causoit une inquiétude mortelle, il ne pouvoit pas s'y porter lui-même sans risquer de voir son propre camp enlevé. Enfin le 15 au matin il entendit de ce côté un feu très-violent. A onze heures il reçut un billet de Chazot qui lui mandoit qu'après un long combat et très-meurtrier, dans lequel le prince de Ligne avoit été tué, il avoit repris le retranchement. La joie du général fut très-vive.

Mais Chazot avoit oublié de faire avancer le chariot d'outils, et les troupes fatiguées du combat, et pleines de sécurité après leur victoire, n'avoient pas même travaillé à reboucher le passage. Deux heures après une colonne plus forte les attaqua avec fureur, gagna les hauteurs sur eux; ils firent très-peu de résistance, perdirent du canon, et Chazot se retira à Vouziers, sans même avertir le général dont il se trouvoit alors séparé par l'ennemi.

Il étoit cinq heures du soir lorsque le

général apprit cette nouvelle par quelques fuyards. Pendant le combat de la *Croix-aux-bois*, le corps des émigrés s'étoit présenté devant la trouée du *Chêne-populeux*; le général Dubouquet avoit repoussé vigoureusement son attaque, mais apprenant que la trouée de la *Croix-aux-bois* étoit forcée, il profita de la nuit pour se retirer par Attigny et Somme-puis sur Châlons. Ainsi les Princes entrèrent sans difficulté par le débouché du *Chêne-populeux* pour se porter sur Vouziers.

Jamais armée ne s'est trouvée dans une position plus désespérée, et jamais général ne s'en est tiré plus promptement, plus vigoureusement, et avec plus de bonheur. L'armée se trouvoit réduite à quinze mille hommes, par la séparation du corps de Chazot et de celui de Dubouquet. Il ignoroit où ils pouvoient s'être retirés; mais il jugeoit qu'étant coupés, leur retraite seroit sur Rhétel. Il avoit devant lui un corps d'au moins quarante mille Prussiens, derrière lui le général Clerfait avec vingt-cinq mille hommes.

La position de ce général à la *Croix-aux-bois* dominoit la sienne, il pouvoit

en se rabattant sur sa gauche, descendre sur Olizy, Termes et Beauregard, et lui couper le passage de l'Aire et de l'Aisne à Senucque. Alors enfermé par les rivières et par la forêt, sans vivres, avec peu de munitions, dominé par sa gauche, il falloit mettre bas les armes, ou se faire tuer jusqu'au dernier homme, sans ressource et sans utilité. Il étoit coupé d'avec Beurnonville qui étoit à Rhétel avec neuf mille hommes sans souliers, harassés, sans munitions, ayant fait inutilement des marches forcées pour le joindre.

Kellermann, en aprenant que les défilés étoient forcés, alloit surement rétrograder sur Metz, ou passer la Marne. Il falloit décamper devant l'ennemi qui pour peu qu'il eût de vigilance, suivroit l'épée dans les reins. Ainsi non seulement, en exécutant ce mouvement indispensable, il perdoit l'avantage des hauteurs, mais en traversant l'Aire et l'Aisne, il se trouvoit soumis au feu de l'ennemi qui devoit naturellement occuper les hauteurs qu'il abandonnoit, et il pouvoit trouver sur l'autre bord le corps, ou même un détachement du corps du général Clerfait, et en ce cas,

obligé de passer toute son armée sur un seul pont, le village de Senuque fut devenu pour lui les *Fourches-caudines*.

Quelque grand que fut le danger, il ne perdit ni la présence d'esprit ni l'apparence du calme et de la sécurité si nécessaire dans un général pour inspirer la confiance, et mettre les officiers dans le cas d'exécuter sans confusion des ordres donnés de sang-froid. Il envoya ses ordres et ses instructions à toutes les troupes détachées par des aides-de-camp et des officiers sûrs. Il ordonna à Beurnonville de partir à l'instant de Rhétel, de côtoyer l'Aisne jusqu'à Attigny, et de se diriger sur Ste. Menehould pour opérer sa jonction, lui mandant qu'il alloit se porter sur cette ville, et que Kellermann devoit y arriver aussi. Il manda à Kellermann de presser sa marche par Bar et Revigny pour le joindre vers Ste. Menehould.

Il manda au général Dillon de tenir avec plus de vigueur que jamais les débouchés des *Islettes* et de la *Chalade*, et de pousser ses troupes légères au de-là de Passavant pour inquiéter les ennemis par leur gauche, et pour être averti à

temps de l'arrivée de Kellermann qu'il lui annonçoit très-prochainement. Il lui manda que lui-même alloit se replier sur Ste-Menehould, qu'ainsi il ne s'occupât que de l'ennemi qu'il avoit devant lui, sans s'inquiéter de ses derrières et de son flanc gauche.

Il manda au lieutenant-général Sparre qui commandoit à Châlons, de rassembler tout ce qu'il pourroit de bataillons déjà formés et de cavalerie, et d'en faire un camp à Notre-dame de l'Epine, petite hantout à une lieue en avant de cette ville. Il manda au lieutenant-général d'Harville de rassembler tout ce qu'il pourroit de troupes à Rheims, Epernai et Soissons, d'en former un petit corps, et de se porter à Poin-Favergues sur la Suippe. Ces deux rassemblemens grossirent petit à petit, et monterent chacun de dix à douze mille hommes. Il avoit reçu deux jours avant un corps superbe de huit cents grenadiers que la ville de Rheims lui avoit envoyés, mais cette troupe ne savoit pas manier les armes; jugeant qu'elle ne feroit que l'embarasser, il les fit partir pour Rhétel avec deux compagnies de volon-

taires de Stenay et de Mouzon, et de Rhétel il les envoya renforcer la garnison de Sedan où ils se disciplinèrent, et servirent bien.

Il plaça sur les hauteurs d'Olizy, de Termes et de Beauregard six bataillons et autant d'escadrons avec quelques pièces de position, faisant face à la *Croix-aux-bois*, pour arrêter l'ennemi, et l'empêcher de descendre sur Senucq; il envoya trois cents chasseurs pour fouiller la forêt jusqu'à Longnève. Il fit sur le champ défilier son parc d'artillerie par les deux ponts, pour se porter sur les hauteurs d'Autry, de l'autre côté de l'Aisne.

Sur les sept heures du soir ayant enfin reçu des nouvelles du général Chazot, il apprit avec grand plaisir qu'il s'étoit retiré à Vouziers, que l'ennemi ne l'avoit pas suivi, et n'avoit point entrepris de passer la rivière après lui; il lui ordonna de partir à minuit avec sa division, de longer l'Aisne jusqu'à Vaux, pour faire sa jonction avec l'armée qui seroit le 16 sur les hauteurs d'Autry. Il lui envoya une instruction qu'il lui mandoit de tâcher de faire passer au général Dubouquet, à qui

il mendoit de se retirer ou sur Sedan ou sur Rhétel, s'il ne pouvoit pas joindre le général Chazot, et il eut la précaution de prescrire à Chazot de ne pas attendre Dubouquet, quelque chose qui arrivât, et d'exécuter ponctuellement son ordre de jonction à Vaux.

Il vit alors que les ennemis s'étoient contentés de s'emparer du passage de la *Croix-aux-bois*, s'attendant peut-être à une seconde attaque le lendemain, et n'avoient poussé leur avantage ni sur leur gauche, ni devant eux. Il étoit encore maître de tout le cours de l'Aisne, et s'il réunissoit à tirer son armée de son camp, il pourroit tout au plus être entamé dans son arrière-garde, mais il pourroit encore arrêter assez long-temps l'ennemi sur les bords de l'Aisne pour lui en disputer le passage, et prendre un parti et une position formidable pour opérer sa jonction.

Il faisoit un temps détestable qui aida à le sauver. Il se garda bien de faire aucun préparatif apparent de départ, aucun mouvement, aucun déplacement, surtout dans l'avant-garde, tant qu'il fit jour. Le prince de Hohenlohe, au milieu de tous

ses embarras, lui fit demander un rendez-vous; il jugea que c'étoit pour savoir ce qui se passoit dans le camp. Il ne pouvoit pas y aller lui-même, il ordonna au général Duval de s'y présenter, parce qu'un refus auroit donné des soupçons. Le général prussien s'y rendit; tout se passa en politesses réciproques, et le prince ne cacha pas sa surprise à Duval de voir tant d'ordre dans ses postes, et autant d'officiers polis et décorés; les émigrés avoient dit aux Prussiens que l'armée n'étoit commandée que par des bijoutiers, des tailleurs, des cordonniers etc.

Duval, officier vénérable par sa chevelure blanche et sa taille majestueuse, acheva de le désabuser en lui disant que la plupart des généraux avoient fait une ou deux guerres, et que le général Dumouriez étoit maréchal-de-camp avant la révolution. Le prince de Hohenlohe ne put rien apercevoir qui lui indiquât une retraite; au contraire Duval lui annonça que le général Beurnonville devoit entrer le lendemain dans le camp avec dix-huit mille hommes, et que Kellermann avec trente mille n'étoit qu'à deux marches.

Dès que la nuit fut venue, l'avant-garde se replia en trois colonnes sans bruit, n'ayant ni augmenté ni diminué ses feux, la droite par Marque, le centre par Chevières, et la gauche par Grandprey. Elle rompit les ponts après elle. Duval et Stengel la commandoient. Ils firent halte pour donner le temps à l'armée de se mettre en marche, étant chargés de faire son arrière-garde.

A minuit le général partit du château de Grandprey, et monta à son camp qu'il trouva encore tendu. Les chemins étoient si mauvais, entre Grandprey et le camp, la nuit étoit si noire que les ordonnances s'étoient perdues. Il fit passer l'ordre de bouche en bouche; l'armée detendit, mais elle ne fut en marche que plus de trois heures après. Ce retard qui pouvoit être funeste, produisit un avantage, c'est que l'armée ignora la cause de sa retraite, qu'il n'y eut aucune alarme, et qu'elle se fit avec d'autant plus d'ordre, et sans que l'ennemi en pût être prévenu. Il gagna d'abord les hauteurs d'Aulry, et donna ses ordres pour qu'on s'y formât en bataille. Les dernières troupes passèrent les ponts

de Sennecq et de Grandchamp à huit heures du matin, et se rangèrent en bataille sur la hauteur. Alors l'armée étoit sauvée; on n'avoit perdu que quelque tentes des bataillons qui avoient été détachés avec Chazot, dont le camp étoit resté tendu.

Le général qui ne se voyoit pas suivi, et qui regardoit alors sa retraite comme assurée, fit continuer la marche à son parc d'artillerie, et se rendit avec son état-major à Dammartin sur Hans, pour y établir le camp de sa première marche à quatre lieues de celui de Grandprey. Pendant qu'il traçoit ce camp, il vit arriver des fuyards qui crioient que tout étoit perdu, que l'armée étoit en déroute, et que l'ennemi étoit à sa poursuite. Il ne pouvoit pas comprendre ce changement subit. Il savoit que l'ennemi ne l'avoit pas suivi, et lui avoit laissé passer les défilés sans l'inquiéter. Il avoit laissé l'armée bien disposée, il ne pouvoit pas présuner que l'armée ennemie eût passé l'Aisne pour le tourner par sa droite; il voyoit une déroute, il ne savoit à quoi l'attribuer.

Il prit cependant le parti de changer de cheval, et de courir à toute bride avec

Thouvenot pour rallier son armée. Ils remarquèrent avec plaisir que tous les fuyards étoient du corps d'armée, mais qu'ils n'en reconnoissoient aucun du corps de Duval ni de l'avant-garde. Enfin ils arrivèrent près d'Autry, ils trouvèrent le général Miranda qui avec un grand sang-froid avoit arrêté l'infanterie dans sa fuite, et avoit contenu l'ennemi qui venoit de se retirer, parce que l'avant-garde qui n'avoit pas partagé la terreur, marchoit en bon ordre pour le charger. Il reçut en même temps un message de Duval et de Stengel qui le rassurèrent entièrement. Il leur donna ordre de s'arrêter aux bords des marais de Cernay avec leur arrière-garde, jusqu'à ce que toute l'armée eût passé la Tourbe, ensuite de venir se porter le long de la Tourbe, la mettant entre l'ennemi et eux, et d'y passer la nuit. Il retourna à Dammartin, et y fit bivouaquer l'armée.

Il y avoit vingt heures qu'il étoit à cheval, il venoit d'en descendre, il se mettoit à table à six heures du soir, lorsqu'une nouvelle allarme recommença dans son camp. Tout le monde se mit à crier et à fuir, l'artillerie attela, et voulut gagner une

hauteur de l'autre côté de la petite rivière de Bionne qui étoit derrière son camp. Toutes les troupes se mêlèrent, le désordre augmenta. Alors il jugea que ce mouvement n'étoit pas occasioné par l'ennemi, puisque son arrière-garde étoit tranquille à une lieue de lui; il monta à cheval avec son état-major, ses aides-de-camp et son escorte de dragons, il tomba à coups de sabre sur les fuyards, et par cette sévérité il les rallia. Mais tout étoit mêlé; il fit allumer de grands feux, et il ordonna qu'on passât la nuit comme on se trouvoit. Certainement cette seconde alarme avoit été jetée par des mal-intentionnés, mais comme elle n'eut pas de suite, il ne fut pas dans le cas de faire des recherches.

Quant à la première, voici comment elle étoit arrivée: l'armée, après avoir passé les défilés et les ponts sans être inquiétée, s'étoit mise en bataille sur les hauteurs d'Autry pour protéger la retraite de l'arrière-garde. Celle-ci étoit harcelée par environ quinze cents hussards prussiens qui avoient avec eux trois ou quatre pièces d'artillerie volante. Ayant passé les

défilés, elle se formoit en bataille sur la hauteur, et l'armée se prolongeoit en colonne de marche, pour gagner Cernay. Le général Chazot qui au lieu de partir da Vouziers à minuit, comme il en avoit eu l'ordre, ne s'étoit mis en marche qu'à la pointe du jour, déboucha en ce moment par Vaux. Sa division, en voyant les hussards prussiens, se précipita au travers de la colonne de l'armée; les Prussiens qui virent ce désordre, se jetèrent dessus, tout se débanda, tout fuit, dix mille hommes furent poursuivis par quinze cents hussards. Cependant Duval qui avoit conservé l'arrière-garde en bon ordre, fit reculer les Prussiens qui n'étant pas soutenus, se retirèrent emmenant deux pièces de canon et quelques bagages. Le général Miranda rallia l'armée.

Mais nulle troupe ne fuit plus vite et plus loin que les François. Plus de deux mille hommes de toute arme s'écartèrent avec une vitesse incroyable, jusqu'à trente ou quarante lieues, par Rhétel, Rheims, Châlons, Vitry. Ils publioient par tout que l'armée avoit été trahie, qu'elle étoit anéantie, que Dumouriez et tous les généraux

étoient passés à l'ennemi. C'étoit surtout là le cri des fuyards; ils soutenoient au général lui-même qu'il étoit déserté, pendant qu'il les accabloit de coups de plat de sabre. Certainement sans la bonne conduite de Duval, Stengel et Miranda, cette retraite si bien combinée et si heureusement exécutée, auroit dégénéré en une déroute irrémédiable, et quinze cents hussards prussiens auroient anéanti l'armée françoise.

Le 17 à la pointe du jour le général n'eut pas peu de peine à démêler la confusion du camp; il passa la Bionne, et par une marche sur trois colonnes il entra dans son camp de Ste. Menchould. L'ennemi n'avançoit qu'en tâtonnant, et son avant-garde ne parut que le 18 devant le camp françois. On lui ramena vingt-huit fuyards que le général Dillon avoit fait arrêter, il leur fit raser les sourcils et les cheveux, leur ôta leurs uniformes, et les renvoya comme des lâches. Cet exemple fit un bon effet.

CHAPITRE IX.

Camp de Ste. Menchould. Jonction de Beurnouville et Kellermann. Combat de Valmy.

L'armée étoit sauvée, et au bout de vingt-quatre heures elle avoit repris toute son énergie; mais il étoit persuadé que sa déroute momentanée, exagérée par tous les hommes timides et les mal-intentionnés qui étoient en grand nombre, feroit un effet terrible à Paris; il crut que ce qu'il avoit à faire de mieux étoit d'en rendre compte lui-même à l'assemblée nationale. Il écrivit au président: *J'ai été obligé d'abandonner le camp de Grandprey; la retraite étoit faite, lorsqu'une terreur panique s'est mise dans l'armée. Dix mille hommes ont fui devant quinze cents hus-sards prussiens. La perte ne monte pas à plus de cinquante hommes et quelques bagages. Tout est réparé, et je répons de tout.* Il sortoit du ministère, il y avoit déployé un caractère trop énergique pour ne pas inspirer la confiance en affirmant

sa responsabilité. Aussi la lettre fit une très-bonne sensation.

Cette aventure lui prouva le peu de confiance qu'il devoit avoir dans son armée, renommée pour son habileté dans les manœuvres, et le confirma dans son plan de temporisation et de circonspection. Il se décida à bien choisir ses camps, à travailler sur l'esprit de ses troupes, pour qu'à la confiance en lui, elles parvinssent à joindre la confiance en elles-mêmes. Il ne rechercha point les auteurs de cette déroute, il ne s'exhala point en reproches severes ni réitérés. Il prit avec ses soldats le ton d'un père qui pardonne une faute, et par là il acheva de gagner leur attachement.

La bonté du camp de Ste. Menchould, les jonctions qui le renforcèrent peu après, achevèrent de donner à cette armée le courage et la constance nécessaires pour résister à un ennemi aussi puissant, à la faim et à l'inclemence de la saison. Les mois de septembre et octobre furent affreux, et achevèrent de détruire les Prussiens. Les François souffrirent aussi considérablement, mais leur camp étoit beau-

coup meilleur; ils avoient du bois et de l'eau, ils ne manquèrent jamais de lard, de viande, de riz et d'eau de vie.

Le camp de Ste. Menehould a en avant de lui des hauteurs d'une glaise aride qui s'étendent entre trois petites rivières, la Tourbe, la Bionne et l'Auve. Les deux plus considérables de ces hauteurs se nomment l'une l'*Yron*, derrière laquelle sont les villages de Courtemont et Dammartin sur Hans, l'autre la *Lune* qui a donné son nom au camp du roi de Prusse, derrière laquelle est Hans où il établit son quartier-général. Entre ces hauteurs et le camp est une vallée très-étroite où il y a cependant quelques petites élévations.

Le terrain du camp domine les élévations et cette vallée; c'est une hauteur d'environ trois quarts de lieue d'étendue, formant un S, dont le flanc droit va se terminer à la rivière d'Aisne, un peu au dessus de la Neuville-au-pont, et le flanc gauche se termine au grand chemin de Châlons. En avant du centre du camp, dans un fond, est le petit village et le château de Braux-Stc. Cohère, d'où par-

tent des étangs et des marais qui séparent la gauche du camp de la hauteur du moulin de Valmy. Devant la gauche du grand chemin est la hauteur de Gizancourt, en arrière sont des branches de la rivière d'Auve et des marais, derrière lesquels se trouve la position d'un camp peu étendu qui a en avant de soi un village, nommé Dampierre, et en arrière celui d'Elise.

Derrière le centre du camp est le village de Chaude-fontaine. Le quartier-général qui fut placé à Ste. Menehould, à une lieue en arrière, se trouvoit au centre de la grande armée qui faisoit face à la Champagne, et du corps de Dillon qui faisoit face à Verdun, étant barraqué dans les bois pour défendre les défilés des *Islettes* et de la *Chalade*.

Le général plaça à la rive droite de l'Aisne un bataillon de troupes de ligne dans le château de St. Thomas, très-escarpé, qui terminoit sa droite. Il plaça trois autres bataillons et de la cavalerie à Vienne-le-château, à Moremont et à la Neuville. Cette droite communiquoit avec les troupes qui défendoient le défilé de la *Chalade*, qui furent renforcées.

Il établit des batteries sur tout le front de son camp, qui battoient le vallon, et l'enfiloient en tous sens. Il plaça des postes jusqu'à Aube pour communiquer avec Châlons. Il posta son avant-garde le long de la Tourbe pour retarder l'ennemi, avec ordre de se retirer lentement, de couper les ponts en se retirant, de se placer ensuite derrière la Bionne, de faire la même manoeuvre avant de s'établir à Braux-Ste. Colère, Merzicourt et Berzieux, en avant du front du camp; elle avoit ordre de faire le dégât à mesure qu'elle reculeroit, et tant qu'elle ne seroit pas pressée, de fourrager tous les villages de sa gauche depuis Perte jusqu'à la Croix-en-Champagne. La gauche du camp se terminant au grand chemin, il destina à l'armée de Kellermann le camp de Dampierre, à la gauche du grand chemin.

Sa déroute avoit été grossie, les nouvelles en étoient arrivées à Kellermann qui aussitôt s'étoit retiré sur Vitry, ce qui retarda encore sa jonction de deux jours, et fatigua son armée. Cependant recevant courriers sur courriers, il reprit sa marche, et en donna avis.

Beurnonville avoit eu la même nouvelle par les fuyards qui avoient gagné Rhétel, mais ayant reçu en même temps les ordres du général que lui portoit un aide-de-camp de confiance, il se mit en devoir d'exécuter sa jonction. Cependant, comme la déroute étoit postérieure au départ de l'aide-de-camp, il avança avec une grande circonspection, se dirigeant plutôt sur Aube que sur Ste. Menehould, pour pouvoir gagner Châlons, où il imaginoit que les *débris* de l'armée pouvoient s'être retirés. Dumouriez qui avoit calculé sa perplexité, n'avoit pas négligé de lui envoyer des officiers, mais ils ne le rencontrèrent pas.

Le 17 Beurnonville qui marchoit avec beaucoup de précaution, arriva près d'Aube, et s'étant avancé sur les hauteurs de Gizaucourt pour reconnoître, il vit une armée qui marchoit en bataille et en fort bon ordre vers Ste. Menehould. Plein de l'idée de la défaite du général, il s'imagina pas que ce fût son armée, et persuadé au contraire que c'étoit celle du roi de Prusse, il força sa marche, et se retira à Châlons. En y arrivant il trouva des officiers dépê-

chés par le général, qui lui prouvérent qu'il s'étoit trompé.

Sa division étoit très-fatiguée, il fut obligé de la laisser reposer le 18, pour lui distribuer des souliers. Ces braves du camp de Maulde étoient désolés de ce retard. Enfin il céda à son impatience et à la leur, il partit dans la nuit du 18 au 19, et cette troupe qui dans cette occasion donna des preuves d'un zèle et d'un attachement extrêmes, joignit son ancien général dans la journée du 19, dans le moment que les Prussiens commençoient à se développer sur les hauteurs de l'autre côté de la Bionne. Un jour plus tard Beurnonville auroit peut-être été coupé, et forcé de se retirer encore à Châlons, ce qui auroit affoibli l'armée de dix mille hommes d'excellentes troupes.

Le général Dubouquet qui s'étoit retiré tout d'une traite du *Cléve-populeux* à Châlons, y étoit arrivé aussi le 17, et ayant rendu compte au général, lui avoit demandé ses ordres. Il lui avoit ordonné de s'établir sous le commandement du lieutenant-général Sparre, au camp de Notre-dame de l'Épine, d'y rassembler de

nouveaux bataillons et de la cavalerie, et d'y attendre ses ordres ultérieurs. C'étoit une nouvelle fort agréable pour lui de savoir que Dubouquet eût sauvé sa division, et qu'il pouvoit aider le général Sparre à former un corps d'armée qui deviendrait très-utile par la suite, et qui alors se trouvoit fort bien placé à Châlons où la nouvelle de sa déroute avoit causé la plus grande désolation et les plus grands désordres.

Il s'y trouvoit huit ou dix bataillons de volontaires ou de fédérés, qui à l'arrivée des fuyards, au lieu de les arrêter, avoient pillé les magasins, et avoient repris le chemin de Paris en commettant les plus grands excès, et publiant que Dumonnié étoit un traître qui avoit vendu l'armée. Ils avoient coupé la tête à quelques officiers qui avoient voulu leur faire entendre raison. Ils arrachotent aux officiers des troupes de ligne leurs épaulettes et leurs croix de St. Louis, et ils assassinèrent le lieutenant-colonel du régiment de Vexin, qui avoit voulu résister à une pareille insulte.

Ces bataillons étoient formés sous le

nom de *fedérés*, et il sembloit que ce nom imprimoit en eux un caractère de crime et de barbarie. On les composoit de compagnies détachées de différentes villes et même de différens départemens. Ils ne se connoissoient pas entr'eux, n'obéissoient ni à leurs chefs ni aux généraux, et ne sembloient connoître d'union que lorsqu'il s'agissoit de commettre des atrocités. A Rheims, à Soissons, à Châlons, ils avoient le même esprit, et se livroient aux mêmes désordres. L'armée les avoit pris en horreur; ils menaçoient, à leur arrivée, de massacrer tous les traitres, c'est-à-dire tous les généraux. Ils avoient inspiré le même esprit à la gendarmerie nationale, qui bien loin d'arrêter leurs excès, cherchoit à les égaler. Tels étoient les renforts qui devoient venir aider le général à repousser les Prussiens.

L'armée prussienne étoit entrée le 16 à Grandprey, avoit débouché le 17 par Vouziers et Antry, jusqu'à Cernay. Le général Stengel avoit parfaitement rempli son instruction; il avoit étendu au loin le ravage à sa gauche, et s'étoit retiré le 18 dans les villages en avant du camp, après

avoir chicané le passage de la Tourbe. Le 19 lès Prussiens arrivoient en bon ordre, et se déployoient sur les montagnes de la *Lune*; notre avant-garde occupoit celle de l'*Yron*.

Le même jour le général reçut enfin la nouvelle que Kellermann arrivoit à deux lieues de lui derrière sa gauche; il avoit laissé le général Labazouillière avec un corps d'environ cinq mille hommes, pour couvrir Bar et Ligny, et il amenoit quinze mille hommes dont un tiers d'excellente cavalerie, et presque toutes troupes de ligne.

Le général lui envoya sur le champ une instruction pour venir occuper le lendemain matin le camp entre Dampierre et Elise derrière l'Auve, qu'il lui désigna parfaitement; et comme le déploiement des Prussiens lui faisoit présumer qu'ils tenteroient peut-être le sort d'une bataille, il lui manda que dès qu'il auroit pris son camp, il pourroit, si l'ennemi cherchoit à s'étendre, prendre son champ de bataille sur les hauteurs du moulin de Valny et de Gizaucourt. Dumouriez fit encore en cette occasion une faute qui heureusement

n'eut pas de suites funestes. Kellermann ne pouvoit pas connoître le pays où il arrivoit. Il falloit lui envoyer des officiers d'état-major, pour lui désigner son camp de manière à ce qu'il ne le confondît pas avec son champ de bataille; mais il n'avoit que trois ou quatre adjudans-généraux en état de remplir cette mission, et ils étoient occupés à placer la division que Beurnonville venoit d'amener. D'ailleurs, Kellermann n'étoit pas à ses ordres; c'étoit un collègue, et un collègue très-poinilleux, qui auroit trouvé peut-être très-mauvais qu'il lui tracât son camp.

Quoiqu'il en soit, il confondit si bien son instruction, que prenant son champ de bataille pour son camp, il y conduisit son armée, l'embarrassa de ses équipages, et se mit à tendre. Les Prussiens voyant cette confusion sur la hauteur de Valmy, cherchèrent à déborder sa gauche, et marchèrent sur plusieurs colonnes, canonnant toutes les troupes réunies sur la hauteur de Valmy. Kellermann établit sur le plateau du moulin presque toute son artillerie, arrêta la marche des ennemis, et il s'établit entre eux une terrible canonnade.

Dumouriez qui s'aperçut de la méprise de son confrère qui avoit trop de troupes sur ce plateau, et qui ne pouvoit pas se développer sur la hauteur de Gizaucourt parce qu'il étoit déjà débordé par sa gauche, fit sur le champ la disposition suivante, grâce à l'immobilité de l'ennemi. Il envoya aussitôt le général Chazot avec neuf bataillons et huit escadrons par le grand chemin de Châlons, pour se porter derrière la hauteur de Gizaucourt, et prendre les ordres de Kellermann. Il ordonna au général Stengel de se porter jusqu'à l'extrémité de l'*Yron* pour flanquer la position de Valmy par sa droite, comme Chazot la flanquoit par sa gauche. Il mit Beurnonville avec seize bataillons à la suite de Stengel, en colonne, pour se développer sur l'*Yron* si l'ennemi cherchoit à déborder ou à attaquer Stengel, et il fit appuyer la droite de Beurnonville par le lieutenant-général Leveneur avec douze bataillons et huit escadrons, se dirigeant de Berzieux sur Virginy, pour tourner lui-même la gauche de l'ennemi.

Malheureusement Kellermann le fit prier d'aller le trouver, sans quoi il auroit

dirigé lui-même le mouvement de sa droite, et le succès de cette journée eût pu être complet. Il se rendit donc très-vîte auprès de Kellermann; il trouva une canonnade très-vive établie, mais qui ne servoit à rien. Le général Valence avec le corps de carabiniers se trouvoit placé en bataille, intermédiairement entre le moulin de Valmy et le général Chazot qui étoit le long du grand chemin de Châlons. On avoit négligé de lui faire occuper la hauteur de Gizaucourt, d'où il auroit battu en flanc les colonnes prussiennes. Le roi de Prusse avoit profité de cette négligence, y avoit porté des troupes et une batterie qui elle-même flanquoit la position de Valmy.

La journée se passoit, le général vit qu'elle se réduiroit à une canonnade inutile dans cette partie, il retourna à son armée. Ce qui contint les Prussiens, et les empêcha d'attaquer la position de Valmy, ce fut la position de Stengel qui les flanquoit, et qui avoit ouvert un feu très-vif sur la gauche de leur attaque. Sans lui Kellermann eût été enveloppé et battu. Ses équipages auroient embar-

rassé la grande route de Ste. Menehould qui étoit sa seule retraite; car pour se remettre dans le camp de Dampierre, il falloit que toute son armée passât l'Auve sur un seul pont; il ne pouvoit pas se replier sur la gauche du camp de Dumouriez qui étoit couverte par un marais, ni sur la colonne du général Stengel, entre lequel et lui étoit une vallée marécageuse et profonde.

La position étoit superbe en s'étendant par sa gauche sur la hauteur de Gizaucourt; mais l'ayant laissé occuper par l'ennemi, elle étoit trop resserrée. Au reste, les Prussiens auroient perdu beaucoup de monde s'ils eussent voulu attaquer de vive force le plateau du moulin de Valmy dans l'après-midi, et toute l'armée de Dumouriez débouchant sur leur gauche, pouvoit les battre pendant cette attaque.

Dans l'instruction qu'il avoit donnée au lieutenant-général Leveneur, il lui avoit malheureusement prescrit de ne pas s'aventurer, pour pouvoir toujours reprendre la position du camp, en cas que l'attaque devînt générale. L'ignorance rend timides

les hommes les plus braves, car certainement Leveneur est un homme d'un grand courage. Ayant marché devant lui, il donna dans la colonne des équipages des Prussiens qui étoient très-mal escortés; au lieu de pousser au travers, ce qu'il pouvoit faire sans danger, il ne fit que quelque butin, et il se hâta de se replier, non pas à la hauteur de Beurnonville, mais jusqu'au camp; le général n'eut rien à lui dire, il objecta son instruction.

Si le général n'avoit pas été forcé d'aller perdre son temps à l'attaque du moulin de Valmy, il auroit vu et suivi le mouvement de sa droite, il auroit poussé son avantage, et auroit au moins pris les équipages des Prussiens, parce qu'alors il auroit mis en mouvement les troupes du général Duval qui étoient rassemblées à Vienne-le-château, il lui auroit fait passer la rivière, et l'auroit posté entièrement sur les derrières de l'ennemi.

Le jour tomba, la canonnade cessa, l'armée de Dumouriez se retira dans son camp, celle de Kellermann bivouaqua sur les hauteurs de Valmy, et les Prussiens sur celles de la Lune et de Gizaucourt.

barrant la grande route de Châlons. Kellermann envoya encore prier son collègue d'aller le trouver; c'étoit pour lui demander à se replier dans la position de son camp. Pendant la canonnade les équipages avoient filé sur Ste. Menehould; la retraite se fit la nuit sans trouble, et le lendemain matin Kellermann étoit campé.

Tel est le combat de Valmy où chacune des deux armées a tiré plus de vingt mille coups de canon, et a perdu trois ou quatre cents hommes tués très-inutilement. Il a produit un très-bon effet pour les François, en leur prouvant que leur bonne contenance et leur feu pouvoient arrêter cet ennemi formidable.

Si en débouchant dans cette plaine les Prussiens, au lieu de s'amuser à canonner, avoient poussé une colonne sur la hauteur de Gizaucourt pour couper la retraite du grand chemin, qu'en même temps ils eussent monté, la baïonnette au bout du fusil, pour attaquer l'armée de Kellermann, entassée sur la hauteur de Valmy, il auroit été battu sans que Dumouriez pût le secourir, et ce dernier auroit été forcé de rompre son système de
tem-

temporisation, et de risquer avec désavantage une bataille générale.

Si Chazot, au lieu de s'arrêter sur le grand chemin, et d'envoyer demander des ordres à Kellermann, se fût porté sur le champ sur la hauteur de Gizaucourt, la canonnade eût été moins longue, et la colonne de droite des Prussiens eût été écrasée.

Si Leveneur eût eu le bon sens de comprendre que ce n'étoit pas aller contre son instruction que de profiter d'un grand avantage qui ne le compromettoit pas, tant qu'il n'avoit pas de troupes devant lui, il eût pris la plus grande partie des équipages des Prussiens, quand il n'auroit fait que détacher sa cavalerie et ses flanqueurs.

On a blâmé le duc de Brunswick de n'avoir pas continué l'attaque; il a agi en sage général. A midi il n'étoit plus temps d'attaquer, il s'il l'avoit fait, il couroit risque de tout perdre; car outre l'armée de Kellermann et le corps de Chazot, Dumouriez avoit encore une réserve de douze bataillons et six escadrons placés en colonne à sa gauche, prêts à déboucher sur

bloit des troupes à Rheims, le général Sparre en rassembloit à Châlons. Il se faisoit d'autres rassemblemens à Paris, à Soissons, à Epernai, à Troyes, à Vitry.

Les Prussiens se trouvoient engagés au centre de tous ces rassemblemens, dans un pays entièrement stérile, manquant d'eau, de fourrages et de vivres. Sedan et Montmedy gênoient par leurs garnisons les convois qui leur arrivoient lentement, et qui étoient obligés de faire un long détour pour venir de Luxembourg et du pays de Trêves par Longwy, Verdun et la trouée de Grandprey. La saison étoit trop pluvieuse et trop avancée pour qu'ils pussent se flatter de réussir à passer la Marne, et à arriver à Paris. Ils n'avoient que trois partis à prendre :

1°. De réunir toutes leurs troupes, et marcher par Châlons ou par Rheims; car s'ils vouloient garder leurs communications en laissant dans le pays de Verdun le prince Hohenlohe qui masquoit et attaquoit tous les jours la communication des *Islettes* et de la *Chalade*, alors privés de vingt à vingt-cinq mille hommes, ils auroient été trop foibles contre le général

Dumouriez qui les auroit suivis, et contre les rassemblemens de l'intérieur. Ils pouvoient avoir leur arrière-garde battue au passage de la Marne, et le moindre échec entraînoit leur perte totale, parce qu'ils n'auroient pu ni regagner les Evêchés, ni traverser la Meuse et les Ardennes dont toutes les places étoient tenues par les François, et les chemins impraticables pour leur grosse artillerie.

S'ils réunissoient toutes leurs forces, Dumouriez les auroit suivis avec circonspection, auroit passé la Marne après eux, se seroit grossi dans sa marche, et auroit fini par les envelopper avant qu'ils arrivassent devant Paris. S'ils prenoient le parti d'envoyer des détachemens sur Châlons et sur Rheims, ils les auroit attaqués dans leur camp, dès qu'il les auroit vus affoiblis. Il ne lui falloit que sept ou huit mille hommes pour arrêter l'armée d'Hohenlolie devant les *Islettes*; ainsi il lui restoit plus de cinquante mille hommes pour les attaquer avec supériorité.

2°. Le second parti que tous les généraux, mais surtout les émigrés conseilloient au roi de Prusse, et que le duc de Brun-

swick a eu la sagesse , lui tout seul, d'empêcher, sans s'embarrasser du blâme des ignorans et des présomptueux, étoit de risquer une bataille en hazardant une attaque générale. Mais Dumouriez occupoit une position inexpugnable, dont chaque jour lui donnoit les moyens d'augmenter les avantages naturels. Il y a tout à présumer qu'il n'auroit pas été forcé dans son camp. Mais dans le cas même d'une victoire, quelqu'éclatante qu'elle fût, le duc de Brunswick ne pouvoit pas empêcher la retraite sur Vitry où il avoit déjà envoyé les gros équipages.

Il y auroit passé la Marne, auroit formé une nouvelle armée par les rassemblemens de Vitry, de Troyes et de Châlons; les Prussiens affoiblis, et par leurs maladies, et par la nécessité de laisser beaucoup de troupes en communication, et par leur victoire même qui ne pouvoit qu'être très-sanglante, n'auroient pu rien tenter, et se seroient consumés dans ce pays stérile. S'ils perdoient la bataille, ce qui pouvoit arriver, il n'y avoit pas de retraite pour eux, et toute cette armée, obligée de repasser par les défilés par

lesquels elle étoit entrée, eût été ou massacrée ou prisonnière, les paysans seuls eussent suffi pour la détruire, et la guerre eût été finie.

3°. Le troisième parti étoit de se retirer sur le champ par les mêmes défilés, avant que la saison fût plus avancée, les chemins plus mauvais, et les maladies plus nombreuses. Ce parti étoit le seul raisonnable. L'armée prussienne, rentrée dans les Evéchés, tenant les défilés dont elle s'étoit emparée, rapprochée de ses subsistances, masquant toujours le défilé des *Islettes*, auroit fait tranquillement le siège de Montmedy qu'elle avoit eu tort de ne pas attaquer d'abord; alors Dumouriez auroit été forcé de se séparer de Kellermann, de laisser un autre corps pour couvrir la Champagne, et de retourner vers Sedan avec une très-petite armée, pour tâcher de sauver Montmedy. Ses troupes n'étoient pas assez bien organisées pour avoir l'espoir de se tirer d'une campagne de manoeuvres; il pouvoit être battu en cherchant à secourir Montmedy.

Enfin, la campagne des Prussiens eût toujours été fort belle, leurs quartiers d'hiver

ver bien assurés dans la Lorraine, et la campagne suivante, faite avec de plus grandes forces par le duc de Brunswick, eût pu faire réussir la contre-révolution, parce que le duc de Teschen eût pu avoir des succès contre le département du nord que Dumouriez avoit été forcé de dégarnir de troupes pour s'opposer à l'invasion du roi de Prusse.

Mais pour prendre ce parti qui étoit le seul militaire, il eût fallu que le roi de Prusse et les princes du sang françois ne fussent point à l'armée, que le duc de Brunswick fût seul maître de ses mouvemens, et qu'il eût le courage de se tirer du mauvais pas où il étoit enfoncé, en ne craignant pas la honte de rétrograder à propos. Les généraux prussiens, trompés par les rapports exagérés des émigrés, continuoient à mépriser les troupes françoises, et croyoient que la résistance de l'armée ne tenoit qu'à un petit nombre de troupes de ligne et à leur général.

Dumouriez connoissoit si bien sa supériorité actuelle, et la position critique et même désespérée des Prussiens, qu'il disoit continuellement à son armée que le duc

de Brunswick, en forçant le défilé de la *Croix-aux-bois*, n'avoit fait que le prévenir de quelques jours, et qu'après sa réunion il comptoit lui ouvrir volontairement ce passage, pour l'engager avec son armée dans un mauvais pays.

Il écrivoit au ministre et à l'assemblée nationale, qu'on n'eût aucune inquiétude, qu'il répondoit des événemens, que non seulement les Prussiens ne feroient pas plus de progrès, mais que sous dix jours au plus tard cette armée formidable, consumée par la faim et les maladies, seroit obligée de faire retraite par les mêmes défilés, et qu'elle s'en tireroit fort mal. Il assuroit qu'il auroit le temps d'aller secourir Lille, et il demandoit pour sa récompense la permission de prendre ses quartiers d'hiver à Bruxelles, où il annonçoit qu'il seroit le quinze novembre, si on avoit assez de confiance en lui pour le laisser faire.

Sa sécurité et ses assertions passaient pour de vaines rodomontades, quoiqu'elles fussent appuyées sur les calculs de probabilité les plus certains. Toute l'Europe, et surtout la France, voyoit la position

de ce général avec les yeux matériels de l'ignorance. Il étoit enfermé par derrière par le prince d'Hohenlohe; par devant il avoit le roi de Prusse entre Paris et lui. Sa communication avec les places de la Meuse, avec Rhétel, Rheims et Châlons étoit entièrement coupée. Les Prussiens n'étoient par Aube, qu'à six lieues de Châlons. Les émigrés à Snippe en étoient encore plus près. Les uhlands se répandoient jusqu'à deux lieues de Rheims.

Paris s'attendoit tous les jours à voir arriver le roi de Prusse; on ne voyoit entre la capitale et lui que de foibles rassemblemens de fédérés, plus propres à partager le découragement qu'à rassurer. On accusoit tout haut le général Dumonriez de lâcheté, d'ignorance ou de perfidie. On ramassoit avec inquiétude les nouvelles des gazettes étrangères, qui tantôt le faisoient battu, tantôt passé au fil de l'épée, tantôt pris avec son armée. Les députés des Princes à Berne, pour engager les Suisses à rompre la neutralité, y avoient annoncé cette nouvelle par des courriers, et il s'y ouvrit de gros paris qu'il perdirent exprès.

En conséquence de toutes ces craintes le général recevoit courriers sur courriers avec ordre de se retirer comme il pouvoit. Il résistoit à tout, mais les généraux revenoient à la charge. Kellermann ébranlé par ses correspondances de Paris, le menaçoit de le quitter. Ils avoient des querelles continuelles. Dumouriez, tantôt le conjuroit de rester, tantôt lui promettoit de lever son camp sous deux ou trois jours.

Le général Valence seul le secondoit auprès de Kellermann; mais il avoit surtout un de ses aides-de-camp, homme d'un esprit très-délié, le malheureux Philippe Devaux. Kellermann s'attendrissoit, promettoit tout; mais c'étoit toujours à recommencer. Jamais général n'a autant souffert, et n'a couru plus de risques pour sauver sa patrie. Thouvenot seul partageoit toutes ses peines, et le consolait en pensant comme lui.

L'armée étoit très-docile, souffroit de grandes privations, ne montrait d'impatience que pour en venir aux mains avec les Prussiens. Si elle avoit partagé les inquiétudes des généraux et de Paris, tout

eût été perdu, la retraite se seroit faite, le désordre se seroit mis, les Prussiens auroient suivi vivement les François, et se seroient établis dans un pays abondant où ils se seroient refaits, Dumouriez eût été sacrifié à l'injustice de ses concitoyens, et eût porté sa tête sur un échaffaud comme le malheureux Custine. Son caractère ferme le tira de tout, et il ne changea rien à son plan.

La position des Prussiens lui avoit fermé toute communication avec Châlons qui étoit le principal dépôt de ses subsistances. Il fit remonter ses convois de Châlons à Vitry, par la rive gauche de la Marne, il fit travailler à des chemins entre Vitry et son camp, il posta des troupes en communication, et il reçut ses vivres et ses fourrages par Vitry; mais ce prolongement de chemin, dans des routes difficiles, récemment ouvertes dans des terrains coupés de bois, de ruisseaux, de marais, crevoit les chevaux, et occasionnoit de grands retards dans les convois.

Quelquefois l'armée étoit deux ou trois jours sans pain. Alors le général alloit se mêler avec ses soldats, les excitoit à la pa-

tience, et finissoit toujours par les appaiser. *Le fameux maréchal de Saxe*, leur disoit-il, *a fait un livre sur la guerre, dans lequel il dit qu'il faut au moins une fois par semaine, faire manquer la livraison du pain aux troupes, pour les rendre moins sensibles à cette privation dans les cas de nécessité; nous y voici, et vous n'êtes pas tant à plaindre que ces Prussiens que vous voyez devant vous, qui sont quelquefois quatre jours sans pain, et qui mangent leurs chevaux morts. Vous avez du lard, du ris, de la farine; faites des galettes; la liberté les assaisonnera.*

Un jour que le pain manquoit depuis deux jours, on vint l'avertir qu'il y avoit de grands murmures; il attendoit le convoi, il apprit dans l'instant qu'il étoit embourbé à deux lieues du camp, et qu'il ne pouvoit arriver que le lendemain; il arriva au camp, fut entouré, et il entendit de mauvais propos. Il prit un air sévère, et s'écria: *quels sont les mauvais citoyens assez lâches pour ne pouvoir pas supporter la faim? qu'on prenne leurs armes et leurs habits, et qu'on les chasse. Ils ne sont pas dignes de partager avec nous l'hon-*

neur de sauver notre patrie; vous n'aurez pas encore de pain aujourd'hui, montrez vous des soldats capables de tout surmonter. Plus de murmures. Vive la liberté! Tout le camp se mit à crier: *vive la liberté! vive notre père!* On se passa de pain fort gayement.

Il avoit dans son armée sept bataillons de ces fédérés qui avoient commis tant de crimes à Châlons; ils étoient entrés dans le camp le même jour que Beurnonville. Ils avoient annoncé qu'ils ne souffriroient ni épanlettes, ni croix de St. Louis, ni habits brodés, et qu'ils mettroient les généraux à la raison. Il arriva à la tête de leur ligne avec tout son état-major et une escorte de cent hussards. Il les avoit fait camper séparément avec quelques escadrons derrière eux, et l'artillerie en avant. Il leur dit:

» Vous autres, car je ne peux vous ap-
» peler ni citoyens ni soldats ni mes en-
» fans, vous voyez devant vous cette ar-
» tillerie, derrière vous cette cavalerie.
» Vous vous êtes déshonorés par des cri-
» mes. Je ne souffre ici ni assassins ni
» bourreaux. Je vous ferai hacher en piè-

» ces à la moindre mutinerie. Si vous vous
» corrigez, si vous vous conduisez comme
» cette brave armée dans laquelle vous
» avez l'honneur d'être admis, vous trou-
» verez en moi un bon père. Je sais qu'il
» y a parmi vous des scélérats chargés de
» vous pousser aux crimes; chassez-les vous-
» mêmes, ou dénoncez-les moi; je vous en
rends responsables.

Ces bataillons qu'il visitoit ensuite tous les jours, se conduisirent très-bien, montrèrent encore plus de patience que les autres, et devinrent de fort bonnes troupes. C'est ainsi qu'il tiroit son espoir et sa consolation de la constance, de la bonne volonté et de la confiance de ses soldats. Il passoit les nuits à leurs feux, mangeoit et buvoit avec eux, leur expliquoit sa position et celle des Prussiens, et soutenoit leur persévérance, en leur annonçant que sous peu ils verroient fuir cette armée dont on s'effrayoit tant de loin.

Un jour il reçut une lettre du ministre Servan qui lui annonçoit qu'on regardoit comme une opiniâtreté coupable sa constance à tenir dans son camp de Ste. Menehould, que les uhlands couroient jus-

qu'aux portes de Rheims, et dévastoient tout, qu'il falloit absolument qu'il prît un parti différent. Il manda au ministre: *je ne changerai point mon plan pour des houzardailles. Il y a plus de dix mille hommes à Rheims, les uhlands qui courent jusqu'aux portes de cette ville sont peu nombreux; qu'on courre après eux, et qu'on les égorge.*

L'assemblée nationale prit le parti de se changer en convention, d'abolir la royauté, et de constituer la France en république. Le général fut affligé de la précipitation d'une démarche aussi extrême, mais il avoit les ennemis devant lui, et quelle que fût son opinion, ce n'étoit pas à lui, dans une position aussi critique, à disputer à sa nation le droit d'anéantir une constitution qu'elle s'étoit donnée, et de changer la force de son gouvernement.

Il pensoit, comme il pense à présent, que la constitution monarchique, telle que la première assemblée l'avoit établie, valoit mieux pour une grande contrée comme la France que l'état républicain. Mais ce n'étoit pas le moment de soutenir son opinion qui auroit entraîné une

scission effroyable dans son armée, et qui auroit livré sa patrie à un roi étranger et à des princes du sang françois, qui bien loin de se contenter de la constitution, auroient sur le champ rétabli le despotisme sur les débris et de la constitution et de la république. Il étoit alors le seul soutien de sa patrie, il auroit eu à se reprocher de l'avoir livrée aux étrangers, mais surtout à ses concitoyens qu'il regardoit comme coupables de s'être armés contr'elle, et il eût commis ce crime dans le temps où il étoit sûr de les chasser bientôt du territoire françois où ils venoient porter le ravage et des lois despotiques.

Il ne doutoit pas que s'il avoit réussi à entraîner son armée dans son opinion, il eût fallu, ou se joindre aux Prussiens et aux émigrés, ou se battre seul, et contre eux et contre la convention nationale. Il ne doutoit pas que la famille royale n'eût été la victime de sa déclaration. Tous les partis auroient eu un droit pareil à lui reprocher cette catastrophe que lui-même ne se seroit jamais pardonnée; au lieu qu'en ayant des succès assez décisifs pour terminer promptement la guerre, il pou-

pouvoit espérer que le triomphe de la France adouciroit les esprits, ou que l'armée victorieuse pourroit lui donner assez d'influence pour assurer les jours du roi et le rétablissement de la constitution.

Au reste, quel que fût le parti qui eût fixé les irrésolutions qu'une circonstance aussi délicate et aussi imprévue pouvoit jeter dans son esprit, il n'auroit eu le temps de rien préparer, car le décret de la convention arriva le 23 au soir, et le 24 il avoit déjà dans son camp trois commissaires de cette convention, Sillery, Carra et Priour, qui dès le lendemain firent prêter le serment aux troupes. Ces commissaires lui prouvèrent évidemment que cette nouvelle révolution avoit été désirée par tous les départemens.

Ils étoient d'ailleurs très-bien choisis pour déterminer l'armée, dans laquelle se répandirent tout de suite d'autres émissaires qu'ils avoient amenés avec eux. Sillery étoit éloquent, fin et séduisant. Carra, connu par ses feuilles, avoit l'éloquence de la populace; il avoit été depuis 1789 le désorganisateur des armées et le protecteur de tous les soldats en insurrection.

Depuis, il avoit connu tous les camps, et s'étoit fait aimer des troupes. Prieur étoit un Jacobin violent et extrême; il étoit de la Champagne, qui avoit fourni beaucoup de soldats dans cette armée.

Ces trois hommes, doués d'une grande activité, arrivant à l'improviste, auvrent et rompu toutes les mesures qu'il auroient pu prendre dans un temps aussi court. Les François, par la suite de leur caractère, si bien peint par César, mais surtout depuis la révolution, adoptoient sans hésiter et avec facilité tous les partis violents et extrêmes; ainsi l'effet de l'arrivée des commissaires fut très-prompt, et l'armée passa de l'état constitutionnel à l'état publicain, à l'unanimité, avec la rapidité d'un torrent.

Les commissaires étoient aussi chargés d'engager le général à quitter le camp de Ste. Menehould, et à passer la Meuse. Il leur représenta sa position et celle des Prussiens; il leur prouva combien les drapeaux de Paris étoient mal fondés; il leur assura que si, sous huit jours, les ennemis ne s'en alloient pas, il feroit ce qu'on diroit de lui. Ces commissaires voyoient

tous les jours arriver des prisonniers et des déserteurs, ils consentirent à attendre, et six jours après ils reconnurent la vérité de ce que le général avoit annoncé et promis.

Il tira un autre avantage de leur présence; ce fut de contenir Kellermann, et de le rendre plus souple. Ce général a peu d'esprit, quoiqu'il ait de la finesse. Il étoit mal entouré. Son état-major et ses aides-de-camp le portoient à se séparer, pour n'être plus aux ordres de son ancien. Plus Dumouriez le ménageoit, moins il pouvoit lui faire suivre les mesures qu'ils concertoient ensemble. L'esprit délié de Sillery vint au secours de Dumouriez, sans cependant opérer une entière conversion dans Kellermann qui fit encore bien du mal.

CHAPITRE XI.

Suspension d'armes. Négociation. Manifeste du duc de Brunswick. Cessation de la suspension.

La retraite de Grandprey, la jonction de Kellermann, le combat de Valmy, les attaques manquées contre le poste des *Islettes*, la position du camp de Ste. Menehould, avoient fait juger aux Prussiens qu'il leur seroit difficile de finir la campagne de vive force. Le 22 Kellermann fit dire au général, que le général Heymann lui avoit fait demander une conférence pour le colonel Manstein, adjudant-général du roi de Prusse. Il se rendit sur le champ à Dampierre au quartier-général de Kellermann, où il trouva ce colonel avec Heymann que le roi de Prusse avoit fait général-major à son service depuis sa fuite avec Bouillé. Le prétexte de cette conférence étoit la nécessité de faire un cartel d'échange pour les prisonniers entre les François et les Prussiens.

Après les premiers complimens, le colonel Manstein dit à Dumouriez qu'on lui

rendoit justice dans l'armée prussienne, qu'on connoissoit le grand pouvoir qu'il avoit sur son armée, qu'il dépendoit de lui de faire finir cette guerre, et que bien loin d'être gêné dans ses démarches, il auroit tous les secours qu'il désireroit, s'il vouloit faire cesser les désordres de la France, qu'il seroit le maître de la paix, et qu'il rendroit service à sa patrie et à toute l'Europe.

Il répondit que la France n'avoit point déclaré la guerre au roi de Prusse, que rien n'étoit plus aisé que d'avoir la paix, que l'armée prussienne n'avoit qu'à se retirer aux frontières et rester neutre comme les autres souverains de l'empire, que bientôt les Impériaux, livrés à eux-mêmes, et le roi de Sardaigne sans secours, chercheroient à s'accommoder; qu'ainsi la paix dépendoit entièrement du roi de Prusse; que quant à ce qui se passoit en France, quoiqu'il en désapprouvât une partie, ce n'étoit pas à lui à y remédier, qu'il ne pouvoit pas même y travailler pendant qu'il étoit obligé de donner tous ses soins à repousser une armée aussi formidable. Il conclut par dire que pour le moment,

il falloit se borner à dresser le cartel d'échange.

On se mit à table; après-dîner la conversation devint très-amicale. Alors le colonel Manstein s'étant expliqué encore plus clairement, le général lui dit: *colonel, vous m'avez dit qu'on m'estimoit dans l'armée prussienne; je croirois qu'il n'en est rien si vous continuiez à me proposer des choses qui me dés honoreroient. Je désire témoigner au roi de Prusse mon respect, je désire vous revoir, je désire cultiver votre amitié; ainsi ne parlons plus de pareilles propositions.*

Dans cette conférence on convint que le colonel Manstein viendrait le surlendemain dîner à Ste. Menehould chez le général. Messieurs de Manstein et Heymann proposèrent de faire cesser les tiraileries sur le front du camp, en spécifiant bien eux-mêmes que ce ne seroit que sur le front du camp. Dumouriez convint que ces tiraileries étoient inutiles, et dès le soir la suspension d'armes fût établie sur le front des deux armées.

Dès qu'il fut rentré dans son camp, il envoya ordre au général Dubouquet qui

se trouvoit en avant de Châlons, au camp de Notre-dame de l'Épine, de marcher avec seize bataillons qu'il avoit rassemblés, et deux escadrons de dragons, et de se rendre à Fresne près de Sommièvre. Il ordonna à Kellermann de faire avancer le général Després-Crassier avec deux mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie sur Espense et Noirliu. Il fit passer, sous les ordres de Frecheville, colonel d'un régiment de chasseurs, dix-huit escadrons de cavalerie légère vers Sommièvre, Herpont et Moyon pour inquiéter le flanc droit de l'armée prussienne. Il réitéra l'ordre au lieutenant-général d'Harville de s'avancer à Pont-Favergues, et même jusqu'à St. Hilaire.

Ces mouvemens firent reculer le corps des émigrés qui se replia de Suippe sur la Croix-en-Champagne. Alors le colonel Frecheville, sûr d'être soutenu et de pouvoir toujours se replier sur le camp de Fresnes, se porta très-hardiment sur les derrières de l'ennemi, avec cette cavalerie qui fit beaucoup de prises. En même temps il fit partir de Passavant le général Neuilly avec de la cavalerie et de l'infan-

terie légère, pour tourner la forêt d'Argonne, se porter à Faucaucourt et Autrecourt, et inquiéter la gauche et les derrières de l'ennemi.

Par une autre disposition il forma au général Beurnonville une avant-garde de quinze escadrons et vingt-quatre bataillons, outre les troupes légères, lui joignant le général Duval; il les posta sur la rive droite de l'Aisne avec ordre de s'avancer jusqu'à Sernon et Condé pour inquiéter les convois qui passaient par Autry et Grandchamp. Il lui ordonna de faire pénétrer des hussards et de l'infanterie légère par Marque jusqu'à l'ancien camp de Grandprey, au travers de la forêt. Comme aucun de ces pointes n'étoit sur le front du camp, il étoit en règle quant à l'armistice, et les Prussiens commencèrent à se ressentir de cette guerre faite à leurs convois. Un escadron de Lauzun hussards traversa la forêt par un endroit où certainement jamais cheval n'avoit passé, entra dans Buzancy, y hacha un convoi qu'il ne put pas emmener, et fit prisonniers quarante-sept cavaliers de son escorte. Ce genre de guerre plaisoit fort aux troupes légères, qui devinrent très-riches.

Le colonel Manstein vint le 24 dîner chez le général. On traita du cartel d'échange. Il voulut parler des émigrés, il lui fut représenté que c'étoient des François armés contre leur patrie, faisant la guerre en leur propre nom, avec des dénominations de troupes entièrement françoises, comme mousquetaires, gendarmes, régiment du roi etc; que ce qui les regardoit ne concernoit pas les Prussiens. Le colonel Manstein abandonna cette cause, et on convint d'un cartel pour les troupes prussiennes, hessoises et autrichiennes.

Dumouriez entama alors une discussion politique pour prouver que le roi de Prusse se trouvoit engagé dans une guerre contre son propre intérêt, que les François combattoient avec beaucoup de répugnance contre ce monarque, que l'alliance entre les deux peuples leur seroit mutuellement avantageuse, et qu'elle étoit très-facile à faire. De son côté, le colonel Manstein lui dit que le roi de Prusse ne désiroit pas la continuation de la guerre avec la France, qu'il ne désiroit pas s'immiscer dans sa constitution ni dans son gouvernement, que ses desirs étoient très-modérés; et en même temps

il lui remit des propositions très-sages en six articles, dont le premier portoit que le roi seroit délivré de prison, et qu'on lui rendroit son autorité, comme il l'avoit avant le 10 août.

Pour réponse Dumouriez lui remit le bulletin qu'il venoit de recevoir officiellement, qui contenoit le décret qui changeoit l'assemblée nationale en convention nationale, et la monarchie en république. Le colonel Manstein en parut très-affligé, et le général lui-même ne lui cacha pas qu'il étoit très-fâché que les choses fussent poussées à cette extrémité, d'autant plus qu'il n'y voyoit pas de remède. Le colonel Manstein partit pour son camp, et on convint que le lendemain le colonel Thouvenot iroit au quartier-général de Hans pour signer le cartel.

Le général ayant appris que le roi de Prusse manquoit de café et de sucre, prit la liberté de lui en envoyer douze livres, n'en ayant pas trouvé davantage, et quelques fruits avec du pain blanc. Le présent fut reçu, mais on lui fit dire de ne pas en envoyer davantage. La plus grande cordialité s'établit entre les avant-postes

des deux armées, et les François partageoient leur pain avec les Prussiens qui mouroient de faim. La dysenterie faisoit les plus grands ravages parmi eux, et la mauvaise qualité des eaux et des fourrages faisoit périr leurs chevaux, qu'ils écorchoient et qu'ils dévoroient.

Le colonel Thouvenot alla le lendemain au quartier-général du roi de Prusse, où il fut très-bien reçu. Le duc de Brunswick voulut le voir, dit des choses obligeantes pour Dumouriez, se rappela qu'il l'avoit fait prisonnier trente-deux ans avant, et qu'il l'avoit vu alors fort blessé. Le marquis Lucchesini causa aussi avec Thouvenot, qui s'en tira avec beaucoup d'esprit, et qui a fait imprimer sa conférence. Le colonel Manstein et le général Heymann avoient voulu engager Dumouriez à se rendre au camp prussien; il n'avoit répondu ni oui ni non. Mais il se seroit bien gardé de faire une pareille démarche, non pas qu'il craignît qu'on pût violer en sa personne le droit des gens, mais parce qu'un peuple libre étant toujours soupçonneux, le général doit être très-circonspect.

Pendant que Thouvenot étoit au camp prussien, Dumouriez fit un mémoire dans lequel il rejetoit tous les torts de la guerre sur la maison d'Autriche, et cherchoit à persuader au roi de Prusse que son intérêt étoit de se détacher de son alliance qui n'étoit ni naturelle ni avantageuse. Il envoya ce mémoire au colonel Manstein, en le priant pour l'intérêt des deux nations, de le faire lire au roi; Manstein le promit, mais il manda en même temps que ce mémoire ne feroit aucun effet, et qu'il le désapprouvoit.

Dumouriez étoit alors de très-bonne foi l'ennemi, non pas personnel, mais politique, de la maison d'Autriche; on étoit en guerre, et il faisoit son devoir en tâchant de lui enlever un allié. Peut-être que s'il eût réussi, les sanglantes catastrophes de la France n'auroient pas eu lieu; peut-être que la paix eût été faite la même année; peut-être que les calamités que toute l'Europe éprouve, et celles, plus grandes encore, dont elle est menacée, eussent été effacées du livre des destins.

Le 28 au matin, un aide-de-camp prussien vint s'annoncer de la part du duc de

Brunswick, et remit par son ordre au général un manifeste. Cette pièce étoit si impérative, si dure, si déplacée, que le général, après l'avoir lue deux fois, dit à l'aide-de-camp : *Monsieur, j'ai pris la liberté de faire passer un mémoire au roi de Prusse; je ne me suis point adressé à monsieur le duc de Brunswick; il me prend sans doute pour un bourgmestre d'Amsterdam: dites-lui que de ce moment la trêve cesse, et que j'en donne l'ordre devant vous.*

Effectivement il en donna l'ordre sur le champ, et cet ordre fit grand plaisir à toute l'armée. Il en écrivit de même au colonel Manstein, et toute négociation fut rompue. Le manifeste qui avoit été composé par quelque ministre émigré, étoit fait et imprimé depuis deux mois; le duc de Brunswick le donnoit d'autant plus mal-à-propos à cette époque, que deux jours après il leva son camp pour exécuter sa retraite.

Tous ces pourparlers, toutes ces allées et venues d'officiers prussiens au camp françois, d'officiers françois au camp prussien n'altérèrent pas un moment la con-

fiance de l'armée. Dumouriez, pour la sonder, demanda un jour à ses soldats qui faisoient toujours foule autour de lui quand il alloit au camp : — *Mes enfans, que pensez-vous de toutes ces négociations avec les Prussiens? ne vous donnent-elles pas quelques soupçons contre moi?* — Général, lui répondit un officier pour tous les autres, *si c'étoit un autre que vous, nous serions inquiets, et nous éplucheriez sa conduite; mais avec vous nous fermons les yeux; vous êtes notre père.* Hélas! si cette confiance avoit duré, cette nation, alors si noble, si généreuse, de si bonne foi, ne seroit pas à présent gouvernée par des monstres et par la guillotine; elle ne seroit pas tombée dans l'abyme de la barbarie et de l'anarchie.

Le général leur avoit toujours dit que dès que sa négociation seroit finie, quel qu'en fût le résultat, il les en instruiroit. Il en rendoit compte exactement au pouvoir exécutif et aux trois commissaires qui résidoient auprès de lui. Dès qu'il eut rompu la trêve, il fit imprimer toutes les pièces, c'est-à-dire sa correspondance avec Manstein, son mémoire pour le roi

de Prusse, et le manifeste du duc de Brunswick. La convention, l'armée et tous les bons citoyens l'approuvèrent; mais les journaux infames des Jacobins, les Prudhomme et les Marat cherchèrent à lui en faire des crimes.

Telle est exactement toute la négociation qui a existé entre le général Dumouriez et les Prussiens. Leur retraite qui a suivi de près, a fait bâtir mille fables absurdes. On l'a cru si bien hors d'espoir de résister à une armée aussi formidable, qu'on a cherché à trouver dans les ressources d'une politique profonde les causes de son salut. On a ensuite passé d'une extrémité à l'autre. Après avoir imaginé qu'il s'étoit tiré d'embarras en trompant les Prussiens, quand on a su le délabrement de cette armée, et qu'on l'a vue sauvée, on a attribué le bonheur de cette retraite à une connivence entre lui et le roi de Prusse; et quantité de *gros penseurs* sont encore persuadés que le salut de l'armée françoise d'abord, et de l'armée prussienne ensuite, sont les effets d'une politique très-raffinée et très-profonde.

CHAPITRE XII.

Retraite des Prussiens.

Deux jours après avoir lâché son manifeste, la nuit du 30 septembre au 1 octobre, le duc de Brunswick leva son camp de la *Lune*, et envoyant devant lui sa grosse artillerie et ses bagages, il ne fit qu'environ une lieue. Ce mouvement fut exécuté avec le plus grand ordre. Dumouriez envoya sur le champ le général Dampierre avec une brigade d'infanterie, pour occuper le camp de la *Lune* qu'on trouva plein de cadavres d'hommes et de chevaux. Les fosses d'aisance étoient pleines de sang; de malheureux soldats y étoient tombés, et y avoient péri. Dampierre fut obligé d'abandonner aussitôt ce camp, pour ne pas infecter ses soldats de cette terrible épidémie.

Le général envoya ordre au lieutenant-général d'Harville de s'avancer très-promptement de Pont-Favergues à Auligny, d'où il se dirigeroit sur le *Chêne-populeux* avec
pru-

prudence, mais cependant avec assez d'activité pour tomber sur l'arrière-garde des émigrés qui naturellement devoient faire leur retraite par ce défilé. Il envoya un officier en courrier par Rhétel à Sedan, pour ordonner au général Miaczinski de se porter avec un fort détachement du côté de Tannay, pour les inquiéter dans leur marche sur Stenay ou Mouzon, au sortir du défilé du *Chêne-populeux*. Il fit partir sur le champ le général Chazot avec quatre bataillons et trois escadrons pour aller par Rhétel, en forçant ses marches; prendre le commandement de Sedan, et se mettre aussitôt en campagne avec quatre à cinq mille hommes, par la trouée de Carignan, et se concerter avec le général Ligneville pour faire le plus de mal qu'on pourroit aux Prussiens sur la route de Longwy. Il ordonna au général Dubouquet de venir de Fresnes à Virginy.

Il renforça encore de douze bataillons l'avant-garde de Beurnonville, à la droite de l'Aisne, avec ordre de harceler continuellement l'ennemi par Condé. Il ordonna au général Stengel de suivre l'arrière-garde de très-près, sans la perdre

de vue; il le renforça de toute la cavalerie légère commandée par Frecheville, qui se porta rapidement par Rapsecourt et Hans sur Massige.

Il convint avec Kellermann qu'il pousseroit la division du lieutenant-général Després-Crassier, par la Croix-en-Champagne et Pêtes, sur Manze et Morvaux, qu'il enverroit le général Valence avec les carabiniers, de la cavalerie et ses bataillons de grenadiers et chasseurs prendre la gauche du général Stengel, se dirigeant par Ville-sur-Tourbe, sur Challerange et Bressy.

Il ordonna au général Dillon de tâcher de s'avancer jusqu'à Clermont par les Islettes, et jusqu'à Varennes par la Châlade, de renforcer Neuilly par Passavant, pour qu'il pût inquiéter la retraite sur Verdun, et dès qu'il auroit passé les défilés, de faire tout ce que l'occasion lui inspireroit, pour faire le plus de mal qu'il pourroit au prince de Hohenlohe.

Les trois corps commandés par Beurnonville, Stengel et Valence formoient plus de vingt-cinq mille hommes, l'élite de l'armée, conduits par les trois généraux

les plus actifs; il semble qu'avec un peu d'audace, et en s'entendant bien, ils auroient pu au moins écraser l'arrière-garde des Prussiens.

Dumouriez fut obligé de rester ce jour-là au camp pour faire les dispositions nécessaires pour un aussi grand mouvement; car quoiqu'il s'y attendit depuis plusieurs jours, la position de l'ennemi l'avoit empêché de rien préparer. Il ordonna qu'on fit refluer à Rhétel et à Sedan tous les moyens de subsistance de son armée, et à Bar ceux de l'armée de Kellermann. Il envoya un courrier à Metz pour tenir à la disposition de Kellermann la grosse artillerie de l'armée de Lafayette qu'il avoit laissée dans cette place.

Le 2, n'apprenant rien de son avant-garde, voyant qu'on laissoit retirer les Prussiens sans les inquiéter, il se porta au corps de Beurnonville qui n'avoit poussé en avant de lui que quelques détachemens foibles, et qui étoit resté à Vienne-le-château; il n'avoit aucune nouvelle de Stengel, quoique d'après leur instruction ils dussent se communiquer. Stengel de son côté, avoit pris des cantonnemens le

long de la Tourbe, et se contentoit de ramasser quelques traîneurs.

Il reçut une lettre de plaintes du lieutenant-général Valence qui mettant plus d'ardeur et de précision dans ses mouvements, avoit dégagé Massige, s'étoit battu avec l'ennemi, et n'ayant nouvelle ni de Stengel ni de Beurnonville, s'étoit replié. Le général perdit toute cette journée et celle du 3 à remettre l'ordre et la bonne intelligence dans cette avant-garde; il disposa tout pour attaquer Autry le lendemain, pendant qu'une colonne d'infanterie légère et de hussards, débouchant de Condé, pénétreroit par les bois dans son ancien camp. Grandprey étoit engorgé de malades et d'équipages. Il renforça de quatre bataillons le défilé de la Chalade, avec ordre au commandant de percer jusqu'à Varennes, dès qu'il entendroit la canonnade du côté de Grandprey.

La nuit du 3 au 4 il reçut un billet du général Valence avec copie de l'ordre qu'il venoit de recevoir de son général Kellermann de le rejoindre. Valence mandoit qu'il voyoit bien qu'il y avoit du mal-entendu, mais qu'il étoit forcé d'obéir,

et qu'il marchoit sur le champ. Cet ordre de Kellermann étoit daté de Suippe, et portoit de venir l'y trouver sans délai, se dirigeant sur Châlons, parce que Dammouriez n'ayant plus besoin de lui, il crovoit devoir se séparer, et prendre sa marche par Châlons.

Le général fut indigné en recevant cet avis qui achevoit de sauver les Prussiens. Il n'avoit rien caché à son collègue, il lui avoit communiqué son mouvement, et dans l'instant de compléter leur succès, il en étoit abandonné sans avoir été prévenu. D'ailleurs la marche de Kellermann par Suippe et Châlons étoit absurde, ses équipages étoient à Vitry, la destination qu'il indiquoit étoit la Lorraine, son chemin étoit ou par Vitry, ou par *Reigny-aux-vaches*, ou par Clermont. Après une pareille défection il n'y avoit plus de ménagemens à garder avec Kellermann.

Le général manda à Valence que Kellermann, ainsi que lui, étoient à ses ordres tant que les armées étoient ensemble, qu'il lui défendoit de rétrograder sur Suippe, qu'il lui ordonnoit au contraire de reprendre sa position d'avant-garde à

la gauche de Stengel, et de suivre les opérations indiquées. Il fit passer à Kellermann copie de l'ordre qu'il envoyoit à Valence, et il chargea Devaux, son aide-de-camp, de lui porter cette dépêche. Il envoya copie de tout aux commissaires de la convention qui étoient à Ste. Menehould, les priant de joindre leurs ordres aux siens, et faisant des plaintes très-vives de cette conduite inconcevable du général Kellermann.

Valence manda au général qu'il étoit très-embarrassé de se décider entre deux ordres aussi contraires, entre deux autorités qu'il reconnoissoit également; que la plus directe pour lui étoit celle de Kellermann; qu'il jugeoit bien que son ordre étoit déplacé, mais qu'il ne pouvoit pas désobéir tout-à-fait; qu'il alloit faire halte où il se trouvoit, et qu'ayant envoyé à son général l'ordre qu'il venoit de recevoir, avec ses propres représentations, il espéroit qu'il ne tarderoit pas à recevoir des ordres différens. Dumouriez ne put qu'approuver Valence; lui-même n'avoit sauvé sa patrie qu'en désobéissant pendant toute la campagne: mais c'est une

science très-délicate que celle de désobéir à propos.

Kellermann fut consterné des reproches du général Dumouriez et des sérieuses remontrances du colonel Devaux; il pleura, fit des protestations, et écrivit une lettre d'excuse. Les commissaires qui arrivèrent à son camp, achevèrent de troubler sa pauvre tête; il retourna à son ancien camp, et il ordonna à Valence de reprendre sa position, et d'exécuter tout ce que lui prescriroit Dumouriez. Valence chercha par sa vivacité à réparer le mal qu'avoit fait sa marche rétrograde, il se porta très-rapidement à Vouziers où il défit une petite arrière-garde, et prit quelques équipages et quelques traîneurs. Le général Miaczinski qui s'étoit embusqué près de Tannay avec huit à neuf cents hommes, surprit les émigrés, les canonna, les mit en fuite, et prit quelques bagages; s'il avoit mis moins de précipitation, il leur auroit fait plus de mal.

Les troupes légères de Beurnonville entrèrent dans Grandprey, et se répandirent jusqu'à Buzancy; elles firent encore quelques prisonniers, et pillèrent quelques

bagages; mais elles eurent la sagesse de laisser passer plusieurs chariots chargés de malades. Ces malheureux étoient mourans; plusieurs périrent de faim dans les bois; ceux qui venoient se rendre étoient affaiblés et sans force; ils avoient le corps enflé, et leurs visages étoient verts ou noirs à force de lividité. Les soldats françois montrèrent beaucoup d'humanité. L'épidémie étoit dans Grandprey où les Prussiens avoient tenu leur hôpital; ils y avoient enterré plus de trois mille hommes. On suivoit les traces de cette malheureuse armée par les cadavres d'hommes et de chevaux qui jalonnoient leur route. Les paysans tuoient tout ce qui s'écartoit de l'armée, et se vengeoient des excès des Prussiens et des émigrés en pillant leurs bagages.

Le général ayant vu échapper l'armée prussienne par le faux mouvement de Kellermann, s'occupa des moyens de la poursuivre. Dillon avoit passé les défilés, et harceloit l'armée du prince de Hohenlohe, qui ayant moins souffert que celle du roi de Prusse, quoiqu'atteinte de la même maladie, étoit plus en état de résister. Il

falloit soutenir Dillon qui pouvoit, en poussant l'ennemi trop audacieusement, se faire battre.

Il ordonna à Kellermann de passer par Clermont, et par l'instruction qu'il envoya à Dillon, il le mit à ses ordres tant qu'ils seroient ensemble à la poursuite des Prussiens. Il donna ordre à Valence de passer par la *Croix-aux-bois*, et de rejoindre son général-en-chef.

Il envoya ordre au général d'Harville d'être le 7 au *Chêne-populeux*, et de s'y retrancher, car ses troupes étoient de nouvelles levées très-mauvaises et sujetes à la terreur panique et aux mutineries, ainsi que celles du général Dubouquet. Il envoya ce général avec quatre nouveaux bataillons, joindre à Sedan le lieutenant-général Chazot, à qui tous ces renforts composoient une petite armée.

Il quitta le 6 son camp de Ste. Menenhold, et se porta sur Vouziers où il arriva le 8; le château où il logea avoit servi de quartier-général aux deux frères de Louis XVI. Les logemens y étoient encore marqués à la craie; les Princes y avoient tenu leur grand couvert. Les ha-

bitans lui racontèrent que peu de jours avant, le roi de Prusse qui avoit son quartier général à Termes, avoit mandé ces Princes, et leur avoit fait des reproches très-vifs sur les fausses espérances qu'ils lui avoient données; qu'ils étoient revenus le soir avec toutes les marques du plus violent chagrin. Il n'en garantit pas cette anecdote.

Deux motifs obligèrent le général à porter son armée sur Vouziers. Le premier, c'est qu'il étoit forcé d'éviter Grandprey, devenu un cimetière plein d'exhalaisons pestilentiellles. Le second, c'est qu'il étoit obligé d'abandonner à Kellermann et à Dillon la poursuite des Prussiens, pour courir au secours de Lille.

Les différens renforts qu'il avoit reçus, faisoient monter son armée à quatre-vingt mille hommes. Il laissa à Kellermann, outre son armée de plus de vingt-cinq mille hommes, le corps de Dillon d'environ vingt-cinq mille hommes, le corps de Chazot de sept à huit mille, et les dépôts de Châlons, Troyes et Vitry qui pouvoient encore lui fournir dix mille hommes, à la vérité de mauvaise qualité et

de nouvelle levée, mais qu'il pouvoit jeter dans les places, pour remplacer les troupes de ligne qu'il auroit tirées de ses garnisons. Ainsi Kellermann avoit actuellement près de cinquante mille hommes rassemblés, et il en avoit au moins septante mille qu'en huit jours il pouvoit rassembler. Il avoit un train d'artillerie de siège pour reprendre Verdun et Longwy, des vivres derrière lui, et tous les moyens pour achever la ruine totale des Prussiens. Il avoit aussi les commissaires de la convention qui mettoient à sa disposition toutes les autorités civiles.

Le général, dans une longue instruction qu'il lui envoya, lui conseilla, (car après leur séparation il n'avoit plus d'ordres à lui donner), de laisser le général Dillon agir seul contre l'arrière-garde de cette armée, et de se porter rapidement par derrière Etain et Gondrecourt sur Longuyon, passant la Curne, et la mettant entre l'ennemi et lui. S'il eût pris ce parti, la retraite des Prussiens eût été entièrement coupée.

Il lui annonça que l'armée prussienne étant dans un état déplorable, ne tiendrait

Verdun et Longwy que le temps nécessaire pour évacuer leur grosse artillerie, leurs équipages et leurs malades; que n'ayant plus du tout de vivres, et leur restant peu de munitions, ils ne compromettoient point des garnisons dans ces deux places, et qu'ils les évacueroient certainement; qu'ainsi il étoit inutile de s'y attacher, et qu'il falloit se hâter de les prévenir sur la frontière.

Après lui avoir donné ces avis qui ne furent pas suivis, il fit partir le 12 Beurnonville avec les troupes de Flandre, qui au moyen des renforts, formoient un corps de vingt-deux mille hommes. Il envoya le général d'Harville prendre le commandement du camp de Maubeuge, et le renforça d'environ dix mille hommes. Le lieutenant-général Lanoue avoit été accusé faussement par les Jacobins; et les commissaires de la convention, sans autre examen, avoient envoyé dans un cachot à Douai ce vieillard respectable, aimant mieux se priver de son expérience, que de ne pas le préjuger coupable. Beurnonville fit cette marche avec la même rapidité qu'il avoit faite la première. Parti le 12 octo-

bre de Vouziers dans une saison affreuse, il arriva le 21 à Valenciennes. Dumouriez partit en même temps pour Paris, où il arriva le 16.

La retraite des Prussiens de la Champagne s'est faite avec le plus grand ordre et beaucoup de bonheur. Le roi de Prusse s'y est personnellement distingué en se tenant toujours à son arrière-garde, et montrant autant de constance qu'il avoit montré de courage au combat de Valmy, où il étoit à la tête de ses colonnes. Cette armée auroit beaucoup souffert au passage du défilé de Grandprey, si l'avant-garde du général Dumouriez avoit exécuté ses ordres avec vigueur et précision, et si Kellermann n'avoit pas suspendu pendant trente-six heures la poursuite par son mouvement très-coupable sur Suippe.

Kellermann eût achevé de ruiner cette armée dans sa retraite de Verdun sur le Luxembourg et le pays de Trèves, si au lieu de rester joint à Dillon pour suivre mollement et froidement son arrière-garde, se conformant à l'instruction du général Dumouriez, il s'étoit porté rapidement sur

son flanc droit. Au lieu de ce mouvement audacieux et décisif, il se laissa amuser par des conférences, et il se crut trop heureux de voir les Prussiens hors du territoire françois, et de recevoir d'eux les places qu'ils ne pouvoient pas garder. Il se trouvoit trop foible avec plus de cinquante mille hommes, pleins de courage et de santé, et il perdit si bien la tête que les commissaires dépêchèrent un courrier au général à Paris, en lui ordonnant de rétrograder avec son armée, et de venir défendre le pays que les Prussiens menaçoient de reconquérir. Ils le rendoient responsable des événemens.

Il leur manda qu'il se chargeoit volontiers de cette responsabilité, et qu'avant qu'il pût venir les joindre, ils seroient débarrassés de l'armée prussienne; que quant à lui, il alloit sauver la Flandre, et prendre les Pays-bas.

Cette heureuse retraite des Prussiens, le départ de Dumouriez, la mollesse de Kellermann dans la poursuite, l'évacuation sans siège de Verdun et Longwy que tout le monde croyoit qu'ils pourroient conserver, ont accrédité les fables qui se

sont répandues sur les négociations de Ste. Menchould, fables qu'on va relater comme aussi injurieuses au monarque prussien et à ses généraux, qu'aux généraux françois.

CHAPITRE XIII.

Evénemens dans le département du Nord.

On a vu que toutes les forces de la France, destinées à défendre sa frontière la plus rapprochée de Paris, consistoient dans le département du Nord, outre les foibles garnisons, en quarante-cinq bataillons et vingt escadrons, divisés en trois camps. Le duc Albert de Saxe-Teschen, après avoir détaché le général Clerfait, n'avoit guères plus de troupes sur la frontière, et ne pouvoit pas faire de grandes entreprises. Ainsi dans cette partie la foiblesse étoit égale, les deux partis se tenoient également sur la défensive. Cepen-

dant le duc de Teschen avoit tenté d'envahir le territoire françois, et s'étoit tenu quelque temps campé à St. Vast près de Bavi. Mais ensuite il étoit retiré à Mons, et s'y tenoit tranquille. Il avoit renforcé le camp de la Trinité près de Tournai, et celui de Bury, qui étoient opposés au camp de Maulde.

Le lieutenant-général Labourdonnais commandoit dans le département du Nord en l'absence du général Dumouriez. Il avoit à ses ordres le lieutenant-général Lanoue commandant le camp de Maubeuge, le général Duval commandant celui de Pont-sur-Sambre, et le lieutenant-général Beurnonville commandant le camp de Maulde. Le lieutenant-général Moreton, chef de l'état-major de l'armée du Nord, étoit chargé avec le commissaire ordonnateur Malus de continuer sans interruption les préparatifs pour le rassemblement de cette armée que le général vouloit avoir prête pour entrer dans les Pays-bas encore cette année, en cas qu'il réussit à renvoyer les Prussiens de la Champagne, ou pour marcher, comme une dernière ressource, au secours de Paris, en

cas que les Prussiens fissent trop de progrès.

La rapidité de la prise de Longwy, la consternation qu'il avoit trouvée en Champagne, la désorganisation de l'armée de Lafayette, sa foiblesse, son mauvais état, le défaut de toute autre ressource pour résister à une armée formidable, l'avoient forcé à changer tous ses plans, et à appeler près de lui le général Duval avec toutes les troupes du camp de Pont-sur-Sambre, à affaiblir en même temps le camp de Maubeuge, et à ne laisser à Lanoue que les troupes absolument nécessaires pour une défensive stricte.

Deux jours après, connoissant encore mieux l'énorme supériorité de l'ennemi, s'attendant à une très-foible défense de la ville de Verdun, comptant peu sur le secours du maréchal Luckner, dont il redoutoit la mauvaise volonté et la vieillesse, jugeant que le salut de la France dépendoit de la tenue des défilés de l'Argonne, il s'étoit vu obligé d'appeler à lui le général Beurnonville avec douze bataillons et trois escadrons, et toutes les troupes légères du camp de Maulde.

Le général Labourdonnaye, à qui on croyoit de grands talens, et qui depuis a démenti cette fausse réputation, avoit été appelé à Paris par le ministre Servan pour commander une armée centrale, et on l'avoit envoyé à Châlons où elle devoit s'assembler. Ainsi le département du nord, dégarni de troupes, se trouvoit sans commandant d'armée, et Moreton qui se tenoit au quartier-général de Valenciennes, étoit chargé de faire passer aux commandans des camps les ordres du général-en-chef.

Dans les derniers jours du mois d'août les Impériaux avoient fait plusieurs attaques vigoureuses contre le camp de Maulde, mais ils avoient été toujours victorieusement repoussés par le brave Beurnonville. Dumouriez ignoroit cette circonstance, mais il avoit prévu, en lui envoyant ordre de venir le joindre, que ce camp assez médiocre par lui-même, affoibli de douze bataillons et surtout du général qui l'avoit si bien gardé jusqu'alors, et qui seul en connoissoit le fort et le foible, ne pourroit pas se soutenir avec une douzaine de bataillons sous un autre commandant.

Ce camp n'est séparé que par la Scarpe d'une autre position beaucoup meilleure, c'est celle du camp de Bruille. La Scarpe se joint à l'Escaut au pont de Mortagne. L'Escaut descend de Conde à Mortagne; la Scarpe descend de St. Amand à Mortagne. A ce confluent est une tête-de-pont facile à défendre; en arrière est Château-l'Abbaye qui est un très-bon poste. En arrière de Château-l'Abbaye est une hauteur, au centre de laquelle est le moulin *Gourdin*, dont un versant formant la droite du camp, se termine au village de Bruille, la gauche à celui de Nivelles. Aucune des deux rivières n'est guéable, les bords en sont marécageux des deux côtés, et comme le terrain s'élève vers le centre, elles sont soumises aux batteries fixes ou mobiles de l'armée campée à Bruille, ou plutôt à moulin *Gourdin*. Derrière la droite du camp est la ville de Conde; derrière son centre est la forêt de St. Amand; derrière sa gauche est la ville de St. Amand.

C'était un grand sacrifice que l'abandon du camp de Maulde qui couvrait la superbe plaine entre Lille, Douai, St.

Amand et Orchies. Cette dernière ville tomboit nécessairement au pouvoir de l'ennemi. St. Amand, poste très-foible, quoique soutenu par le camp de Bruille, devoit nécessairement succomber aussi après quelques jours de résistance; mais les troupes avoient leur retraite sur Valenciennes, et les dangers de la France étoient alors trop grands pour s'arrêter à la petite considération de la dévastation des plaines de la Flandre, dont il ne falloit penser qu'à sauver les places; et à cet égard il n'y avoit pas de crainte à avoir, puisque le duc de Teschen n'avoit pas assez de troupes pour entreprendre des sièges.

Dumouriez avoit prévu tous les inconvéniens de l'affoiblissement du camp de Maulde; mais forcé par les circonstances impérieuses, il avoit ajouté à l'ordre du départ de Beurnonville une autorisation à Moreton pour lever sur le champ le camp de Maulde, le transférer à Bruille, et se borner à défendre les rives de l'Escaut et de la Scarpe entre Condé et St. Amand, ayant soin de bien fortifier la tête de St. Amand, pour conserver une communica-

tion entre Valenciennes et Douai, au moins par l'autre bord du canal de Marchiennes si on étoit privé de celle d'Orchies. Il avoit ordre enfin, en cas que ses garnisons fussent trop foibles, et une des places trop menacée, de lever même le camp de Bruille, et de renforcer les garnisons avec les troupes de ce camp. Cependant, comme il se formoit un rassemblement de bataillons de nouvelle levée à Soissons, et comme il étoit possible que dans l'intervalle l'armée de Flandre fût renforcée, il laissoit Moreton libre de conserver le camp de Bruille, et même de ne pas lever celui de Maulde, s'il croyoit avoir suffisamment de troupes pour le défendre.

Ces ordres arrivèrent à Valenciennes le premier septembre, et précisément la veille Beurnonville avoit essuyé et repoussé une attaque très-vive de l'ennemi. Moreton étoit très-brave, et connoissoit assez bien les détails militaires; mais il n'y voyoit pas, n'avoit jamais fait la guerre, et n'y entendoit rien. Il rassembla sur le champ un conseil de guerre de tous les officiers généraux. Il fut d'a-

bord proposé si, dans la circonstance où l'on se trouvoit, on pouvoit laisser partir Beurnonville. Plusieurs officiers généraux furent d'avis de le retenir; on avoit l'exemple du général Dumouriez lui-même, mais les circonstances n'étoient pas pareilles. Beurnonville trancha la question en montrant son ordre, et jurant qu'il l'exécuteroit. La seconde proposition fut, si on conserveroit le camp de Maulde, ou si, suivant l'instruction du général, on se transféreroit à Bruille. La translation fut décidée unanimement. Beurnonville retourna à son camp, où par ordre du général-en-chef il laissa Berneron, chef de son état-major, et il partit le lendemain pour Rhétel.

Moreton donna ses ordres pour la levée du camp. Cette opération étoit fort aisée; il n'y avoit pas un quart de lieue à faire pour transférer les troupes d'une position à l'autre. Les Autrichiens furent avertis. Il y avoit sur l'Escant, entre Condé et Mortagne, de grands bateaux chargés de fourrages. Il avoit été défendu de laisser ces bateaux se doubler, parce que deux de ces bateaux, l'un à côté de l'autre,

tre, tenoient toute la largeur de la rivière, et faisoient l'effet d'un pont. Les Autrichiens profitèrent de la négligence des François, passèrent sur ces bateaux, les doublerent, et une colonne attaqua Château-l'Abbaye, pendant qu'une autre attaquoit le camp de Maulde. Les François, surpris au milieu de leur décampement, n'ayant pas un homme de tête pour les rallier, abandonnèrent tentes, équipages, canons, et se jetèrent en déroute dans St. Amand, dans Condé, dans Valenciennes et jusques dans Bouchain.

Les Impériaux poussèrent leur pointe, attaquèrent St. Amand le même jour de tout côté, et s'en emparèrent. La garnison d'Orchies se sauva à Donai, et l'ennemi fut le maître de tout le plat pays. Moreton rappela Beurnonville, qui lui manda qu'il ne pouvoit pas remédier au mal qui étoit fait, qu'il n'y avoit rien à joindre pour les places de guerre, qu'ainsi il continuoit sa route. Il fit bien. Le peuple de Valenciennes voulut pendre Moreron. Les commissaires de la convention voulurent le destituer. Il montra l'ordre du général-en-chef, et s'en tira.

La déroute du camp de Maulde fit une grande sensation à Paris : mais la peur des Prussiens occupoit encore bien plus les esprits. Dumouriez écrivit au ministre qu'il falloit renvoyer à l'armée du nord Labourdonnaye avec la patente de général-en-chef, et envoyer dans ce département tous les bataillons du rassemblement de Soissons, qu'on distribueroit dans les places; que Labourdonnaye observeroit les projets de l'ennemi, qu'il tireroit des places les moins menacées quelques troupes pour former un petit camp volant, avec lequel il voltigeroit et inquiéteroit le duc de Teschen s'il entroit en corps d'armée; que quant au pillage, c'étoit un malheur dont la nation dédommageroit les habitans.

Quinze jours après, le duc Albert, pour faire une diversion utile, et peut-être sur de faux renseignemens, se présenta devant Lille avec vingt-cinq mille hommes et une nombreuse artillerie. Il ne prétendit pas l'assiéger, il avoit trop peu de troupes; mais un coup-de-main pouvoit réussir. La garnison étoit foible, l'anarchie y étoit à son comble. Ruault

commandant de la place, Champmorin directeur du génie, Guiscard colonel d'artillerie, étoient bien en état de la défendre; mais ils n'étoient pas obéis. Le duc Albert prit le parti de lui faire supporter un violent bombardement.

Cette espèce de siège de Lille étoit dans sa plus grande force à l'époque de la retraite des Prussiens; ainsi le général étoit très-pressé d'aller délivrer cette place importante. Plus la ville étoit considérable, plus il craignoit l'exemple de Longwy et Verdun. Si cette capitale de la Flandre eût été prise, il eût fallu plus de cent mille hommes et six mois pour la reprendre. Le peuple ingrat eût oublié sa délivrance des Prussiens, et l'eût rendu responsable des événemens qui se passoient à quatre-vingt lieues de lui. Enfin il étoit bien plus important pour la France de sauver Lille, que de poursuivre les Prussiens; et c'est ce qui détermina Dumouriez à abandonner cette poursuite à Kellermann, et à marcher lui-même en Flandre.

CHAPITRE XIV.

Réflexions.

Cette campagne est digne de l'attention de tous les militaires. Tous ses détails sont instructifs, et méritent d'être étudiés. Sa singularité en a fait long-temps un problème historique, même pour ceux qui y ont coopéré; le tableau quelle présente est extraordinaire.

Un général françois, chef d'un grand parti, ayant été l'idole de sa nation, ayant eu toute la confiance de ses soldats, se révolte contre le pouvoir législatif, devenu seul représentatif par la captivité du roi; s'enfuit; son armée qui n'est que de vingt-trois mille hommes, reste sans généraux, sans officiers supérieurs, désorganisée, consternée. Dans le même temps un roi puissant, à la tête de quatre-vingt mille hommes, entre en France; deux villes se rendent sans avoir tenté de se défendre. Un général peu connu, n'ayant jamais commandé en chef, arrive,

prend une position très-forte; il y est forcé et entouré; il s'échappe, sauve son armée d'une déroute, prend un second camp, y est enveloppé par l'ennemi qui est entre Paris et lui. Cette formidable armée qui n'est qu'à six lieues de Châlons, à dix de Rheims, ne pénètre pas même à Châlons et à Rheims, perd près de trente mille hommes dont tout au plus deux mille par les armes, évacue les deux places qu'elle a prises, et se retire en Allemagne. Tous ces événemens qui tiennent du merveilleux, se passent en moins de six semaines, et la France est sauvée d'un des plus grands dangers que présentent ses fastes.

Les détails qu'on vient de lire expliquent comment c'est une chaîne de fautes qui a amené une suite de malheurs. L'armée prussienne est entrée en France, persuadée qu'elle ne rencontreroit aucunes difficultés. Ses premiers succès ont achevé de lui confirmer cette erreur qui lui avoit été inspirée par les émigrés. Ceux-ci se croyoient sûrs de leurs intelligences, et ont trop annoncé cette sécurité, et trop promis, ce qui par la suite leur a procuré de grands désagréemens dans cette armée.

Les principales fautes des Prussiens sont 1°. après la prise de Longwy, de n'avoir pas attaqué Montmedy en même temps que Verdun, si on vouloit conquérir la France pied-à-pied, faire une guerre régulière, et assurer ses quartiers d'hiver et sa retraite. Ils avoient plus de troupes qu'il ne falloit pour cela.

2°. Ils savoient la rebellion de Lafayette, sa désertion avec ses officiers-généraux et son état-major. Cet événement étoit bien important. Il étoit arrivé le 21. Longwy a été pris le 22. Comment n'a-t-on pas pris la résolution de faire marcher sur le champ un corps de trente mille hommes sur Stenai et Mouzon pour attaquer cette armée sans chefs, dans le temps où elle étoit consternée, et pour attirer au moins les troupes de ligne, puisque les émigrés avoient annoncé qu'elles étoient faciles à gagner? Il est certain que si du 22 au 28 un corps de troupes ennemies se fût présenté devant Mouzon, l'armée françoise se seroit débandée: peut-être même que si des officiers-généraux de l'ancien régime, bien connus et estimés des soldats, comme il y en avoit

quelques-uns dans l'armée des Princes, se fussent présentés avec un simple détachement, ils auroient entraîné une partie des troupes de ligne, surtout de la cavalerie.

Quand on veut envahir un pays déchiré par une révolution, quand on se croit sûr d'y avoir un grand parti, quand on veut sauver un roi dans les fers, quand on a commencé une campagne trop tard, on doit, surtout avec une grande armée, multiplier sa force par sa vitesse, et arriver comme la foudre sur la capitale, pour ne pas donner le temps au peuple qu'on veut soumettre, de se reconnoître. Il a été nécessaire de commencer par prendre Longwy et attaquer Thionville, pour tromper sur le point d'invasion, et rendre la défensive incertaine et divisée. Mais une fois Longwy pris, il falloit, à la nouvelle de la fuite de Lafayette, arriver sur le champ à Mouzon et Sedan, pour dissiper ou entraîner l'armée françoise. C'étoit un coup d'état, et il étoit cependant conforme aux règles de l'art militaire; car cette armée détruite, il ne restoit plus d'obstacle, soit pour faire la guerre méthodique, soit pour faire l'expédition de Paris.

3°. Les Prussiens vont attaquer Verdun avec cinquante mille hommes, et le général Clerfait avec une armée d'observation se tient sur la rive droite de la Meuse. Il n'étoit pas besoin d'une aussi grosse armée pour prendre Verdun qui ne pouvoit être secouru d'aucun côté, car Luckner étoit contenu par le corps de troupes du prince de Hohenlohe, et Dumouriez par celui du général Clerfait. Le duc de Brunswick, après la prise de Verdun, avoit pour but de mener son armée à Paris. Il falloit que pendant le siège il détachât le général Kalkreuth avec vingt mille hommes pour s'emparer des défilés de l'Argonne.

Par cette position le duc de Brunswick s'assuroit tous les fourrages le long des rivières de l'Aire et de l'Aisne, forçoit les François à s'éloigner bien vite de Sedan pour gagner Rheims par Rhétel: comme le siège de Verdun n'a duré que deux jours, il auroit pu le 3 ou le 4 remplacer avec son armée le général Kalkreuth dans la position de Ste. Menehould, et ce général se seroit porté sur Châlons où il auroit trouvé de très-grands magasins. L'ar-

mée prussienne, maîtresse de la Marne, auroit été dans l'abondance.

4°. L'armée d'observation du général Clerfait, dès qu'elle a vu le mouvement du général Dumouriez se déterminer sur Stenai, auroit dû soutenir ce poste, pour rester maîtresse de passer la Meuse et de suivre le général français. Il étoit même assez fort pour passer la Meuse et marcher contre lui, ou au moins prendre une position en travers de cette petite plaine, en se couvrant des bois de la Neuville. Dans cette position il auroit eu derrière lui le défilé de Grandprey que Dumouriez n'auroit pas pu gagner sans lui passer sur le corps, et ce n'étoit pas le cas de hasarder une bataille avec une armée foible et désorganisée et cependant l'unique ressource de la France, surtout n'ayant de munitions que pour un combat de quatre heures.

Alors le général Clerfait auroit vu que Dumouriez vouloit gagner le défilé de Grandprey; il lui en auroit intercepté le passage, et l'auroit forcé à rebrousser chemin pour aller passer au *Chêne-populeux*. Le général Clerfait auroit pu se porter sur

Grandprey, et en se postant à Vouziers, il auroit mis l'Aisne entre lui et le général françois, et lui auroit ainsi coupé la communication sur Châlons.

5°. Toutes ces fautes sont faites, Verdun est pris le 2, Dumouriez n'arrive que le 4 dans le camp de Grandprey. Pourquoi le duc de Brunswick perd-il six jours précieux à Verdun, et ne marche-t-il pas sur le champ à Grandprey pour forcer les François avant qu'ils aient le temps de se fortifier? Pourquoi ignore-t-il que faute de troupes, le général Dumouriez a été obligé de laisser ouvert le passage du Chêne - populeux? Pourquoi n'y porte-t-il pas rapidement le général Clerfait, et de là sur Attigny, pour forcer Dumouriez à abandonner sa position?

6°. Il attaque mollement et inutilement les débouchés de *Grandprey*, de la *Chalade* et des *Islettes*: une négligence du général françois lui ouvre le passage de la *Croix-aux-bois*; le général Clerfait surprend ce défilé, et s'en rend maître après deux combats. C'étoit l'instant de pousser cette victoire qui enfermoit le général Dumouriez, et de chasser de Vouziers le corps

corps du général Chazot qui venoit d'être battu. Le général Clerfait auroit ensuite couronné les hauteurs de Vaux et d'Autry sans aucun risque, puisque la rivière eût été entre lui et les François, qui eussent été perdus sans ressource.

7°. Non seulement on laisse le général françois s'échapper, et faire une retraite incroyable qu'on devoit prévoir, puisqu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre, mais on ne les fait suivre que par quelques bussards, et on ne se met pas à portée de profiter d'une terreur panique qui se répand dans son armée, et de la déroute qui s'en suit, et on lui laisse prendre tranquillement le bon camp de Ste. Menehould, où on lui donne le temps d'opérer ses deux jonctions.

8°. On perd, en le suivant, encore un jour qui lui donne le temps de recevoir Beurnonville; car si le roi de Prusse eût paru le 19 au matin sur Valmy et Gizaucourt, au lieu d'y parader le 20, Beurnonville eût rétrogradé sur Châlons, et Kellermann sur Bar. Alors Dumouriez eût été réellement enfermé une seconde fois, ne pouvant pas abandonner la position de

Ste. Menehould, de peur d'ouvrir au prince Hohenlohe le passage des *Islettes*.

9°. Pourquoi, après les premières tentatives inutiles de forcer le passage des *Islettes*, le duc de Brunswick s'est-il obstiné à laisser le prince de Hohenlohe se morfondre, et ne l'a-t-il pas envoyé à Bar, pour s'opposer à la marche de Kellermann, pour s'ouvrir un pays riche et abondant pour sa subsistance, et pour menacer Vitry et Troyes que Dumouriez n'auroit pu couvrir qu'en découvrant Rheims et Châlons?

10°. Le 20 au matin une erreur de Kellermann met le duc de Brunswick dans le cas de pouvoir battre ce général à la vue de son collègue, comme Annibal battit Minutius à la vue de Fabius. Il ouvre flegmatiquement une canonnade inutile qui lui coûte du monde, et perd quatre heures précieuses, au lieu de décider tout de suite l'affaire par une attaque brusque dont le succès étoit infailible, et dont la tentative n'étoit pas dangereuse, car il avoit sa retraite assurée.

11°. Mais cette faute dérive d'une autre qui étoit bien plus importante. Le duc de Brunswick ayant réussi à déposter

le général Dumouriez de Grandprey, devoit calculer qu'en prenant cette position, il devoit avoir établi à Châlons ses fours et ses magasins, que cette ville étoit la place d'armes et le dépôt de tous ses secours en tout genre. Châlons est une grande *villasse* dont toutes les maisons sont bâties en bois, et qui est hors d'état de résistance. Le corps d'armée de Eurnonville qui venoit d'y arriver après quinze jours de marche forcée et sans séjours, étoit harassé, et par conséquent incapable d'aucune défense. Les troupes de nouvelle levée qui étoient à Châlons et au camp de Notre-dame de l'Épine, n'auroient fait qu'accroître la consternation et le désordre. Au lieu de venir *parader* devant le camp de Ste. Menehould, le duc de Brunswick auroit fait un coup de génie décisif, s'il se fut porté rapidement avec toute son armée en droiture sur Châlons, et eût attaqué brusquement tout ce qu'il y auroit trouvé. Il auroit certainement dissipé les troupes, et pris tous les magasins.

Alors Dumouriez n'auroit eu d'autre ressource que d'abandonner bien vite le

camp de Ste. Menehould et le défilé des *Islettes*, de se sauver par Passavant et Re-vigny, de se joindre à Kellermann, de passer la Marne à Vitry, pour tâcher à grandes journées de gagner la Seine, abandonnant toute la Champagne.

Alors le prince Hohenlohe auroit passé par Ste. Menehould, auroit fait sa jonction, et l'armée prussienne, abondamment pourvue de vivres, auroit porté la guerre dans le centre de la France. Alors le parti contre-révolutionnaire qui existoit réellement, se seroit montré, et la guerre civile se joignant aux efforts d'une armée formidable, il est à présumer que la contre-révolution eût réussi.

Dumouriez avoit prévu ce danger; il avoit pris le camp de Ste. Menehould, pour attirer à lui le duc de Brunswick, et le détourner de l'attaque brusque de Châlons, parce qu'il avoit calculé que ce général ne voulant pas laisser une armée derrière lui, chercheroit à le déposer avant de marcher sur la Marne. Mais son parti étoit pris dans le cas où le duc de Brunswick se seroit porté directement sur Châlons, de sacrifier Dillon qu'il auroit laissé aux *Islettes*, et de gagner Châlons

par une marche forcée, pour prévenir les Prussiens au camp de l'Épine, où il auroit trouvé le corps de Beurnonville, et se seroit fait joindre par Kellermann. Il avoit une grande marche sur les Prussiens, mais son armée étoit bien peu manoeuvrière, et d'Aube à Châlons il y avoit six lieues de plaine à traverser. Cette faute, la plus grande de celles que le duc de Brunswick a faites, a été décisive. Il a été trop méthodique, et trop lent.

12°. Enfin, ayant manqué d'empêcher les jonctions, voyant le général françois à la tête de soixante mille hommes dans un camp inforçable, voyant des rassemblemens considérables se faire à Châlons et à Rheims, n'ayant pas imaginé de s'emparer de la première de ces deux villes dans l'instant où cela étoit possible et décisif, ne pouvant plus en faire l'attaque, soit avec toute son armée, soit par détachemens, sans s'exposer à être suivi, attaqué et peut-être battu, voyant son armée affoiblie par une cruelle dyssenterie, ses chevaux sans fourrages et sans eau, ses convois longs et difficiles, la famine ravageant son camp, le duc de Brunswick ne

pouvoit plus prévoir que la nécessité de se retirer; et c'est une très-grande faute d'avoir retardé de prendre ce parti. Chaque jour que son irrésolution lui faisoit perdre, augmentoit les souffrances, les pertes et les dangers de sa malheureuse armée; car enfin il falloit toujours en venir là.

Si le duc de Brunswick eût repassé les défilés le 20 ou 21, laissant le général Clerfait pour défendre le cours de l'Aisne, le général Hohenlohe pour garder le cours de l'Aire, il pouvoit encore prendre Sedan et peut-être Montmedy, avant d'entrer en quartiers d'hiver. Sa campagne eût été utile, parce que Sedan prolongeant les deux flancs de la forêt d'Argonne, ses défilés perdoient toute leur importance. Il auroit préparé de grands moyens pour la campagne suivante, et ce qui étoit très-intéressant, il auroit mis Dumouriez dans le cas de négliger encore la défensive du département du Nord, et de le laisser dégarni, pour défendre la Champagne.

Voilà les fautes les plus essentielles qu'on peut reprocher aux Prussiens; il y en a eu quelques autres de moindre con-

séquence, dont le général françois auroit mieux profité s'il avoit eu une armée de troupes de ligne, comme elle étoit quatre ans avant, commandée par des officiers expérimentés et des généraux instruits.

Au moyen de fautes aussi graves, Dumouriez n'a pas eu besoin d'avoir recours aux négociations pour sauver sa patrie. Les premiers pourparlers ont eu lieu le 22, et alors il avoit réuni soixante mille hommes dans un bon camp. Il n'étoit qu'un peu gêné dans les convois, mais il ne manquoit de rien. Il connoissoit la disette des Prussiens, il avoit pris toutes ses mesures pour l'accroître, chaque jour augmentoit la supériorité de sa position sur la leur, et il étoit sûr de faire manquer leur campagne en temporisant; ainsi il ne pouvoit regarder leurs ouvertures que comme une preuve de leur embarras.

Les François ont à se reprocher trois fautes. La première appartient au général Dumouriez tout seul; c'est d'avoir cru trop légèrement le rapport d'un subalterne, d'avoir dégarni de troupes le défilé de la *Croix-aux-bois*, et de l'avoir laissé surprendre par le général Clerfait. Elle a

été réparée parce que l'ennemi n'a pas su en profiter; mais elle devoit tout perdre.

Le seconde est celle que Kellermann a faite le 20 septembre, en prenant son champ de bataille pour son camp, ce qui a occasionné la canonnade de Valmy, parce que le duc de Brunswick, en tardant trop de s'emparer de la hauteur de Gizancourt que Kellermann avoit fait la seconde faute de ne pas occuper, et d'attaquer vivement le moulin de Valmy, a perdu l'occasion de battre ce général.

La troisième, qui appartient aux généraux de l'avant-garde, et encore plus à Kellermann, est d'avoir suivi très-mollement la retraite des Prussiens, et de leur avoir laissé repasser impunément le défilé de Grandprey.

Quant au surplus de la sortie du roi de Prusse du territoire françois, et à l'évacuation de Verdun et Longwy, Dumouriez qui étoit parti pour Paris le 12 octobre, n'y a aucune part, et comme Kellermann et Dillon ne lui en ont rendu aucun compte officiel, il n'en sait que ce qu'il a lu dans les bulletins de ce temps-là, et il en ignore tous les détails. Mais il ne

croit pas que l'armée prussienne ait été sauvée par des négociations, parce que sa retraite n'a jamais été dans le cas d'être coupée, ce qui seroit arrivé si Kellermann, au lieu de rester accollé à Dillon, s'étoit porté derrière la Curne sur Longuyon, comme cela lui avoit été expressément recommandé.

Quant à l'évacuation des places, Dumouriez l'avoit calculée et prédite d'avance sur les maladies et la disette de vivres. Bien loin d'avoir pu penser à ravitailler ces deux villes, l'armée prussienne avoit consommé depuis long-temps douze mille sacs de grain qu'elle avoit trouvés dans Verdun. Cette place est foible, et la garnison qu'on y auroit laissée eût été perdue. Peut-être le duc de Brunswick auroit-il dû tâcher de conserver Longwy qui étant sur l'extrême frontière, pouvoit être ravitaillée et secourue en cas de siège, ou remettre cette place entre les mains des Impériaux ou des émigrés.

Mais il sait qu'à cette époque le duché de Luxembourg et le pays de Trèves étoient épuisés, que l'importante place de Luxembourg elle-même étoit sans vivres

et encombrée des malades de cette malheureuse armée; que le général Clerfait étoit obligé de courir à grandes journées pour aller défendre les Pays-bas, pendant que l'armée prussienne étoit obligée d'aller reprendre Francfort pour arrêter les progrès du général Custine, et sauver Coblenz et le pays de Trèves.

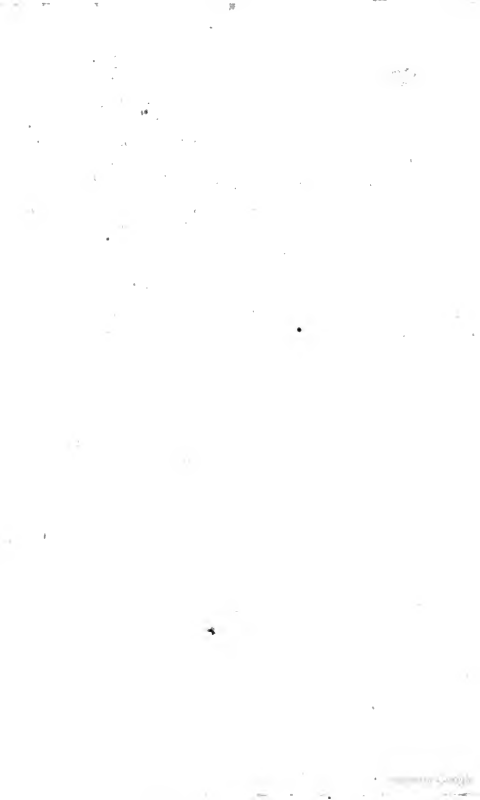
C'est à toutes ces circonstances réunies qu'il attribue l'évacuation de Longwy.

C'est une erreur de chercher des causes mystérieuses à des événemens qui s'expliquent tout naturellement par les règles les plus simples de l'art militaire et du bon sens; mais les hommes aiment le merveilleux. Un autre motif a donné naissance à toutes ces fables. Les Jacobins étoient passés de la plus grande consternation à la plus grande insolence. Ils ont cru d'abord voir arriver le roi de Prusse à Paris en conquérant. Quand la chance a tourné, ils n'ont pas douté de l'y voir amener chargé de fers. Ces scélérats croyoient qu'on prenoit une armée avec autant de facilité qu'ils assassinoient un aristocrate ou un modéré, dans les rues de Paris. Les Prudhomme, les Marat, ont

inventé les calomnies les plus atroces et les plus stupides, et contre le roi de Prusse et contre les généraux françois. Cela exemptoit de la reconnoissance envers ces derniers; et en inspirant à la nation des soupçons contr'eux, ils diminuoient leur crédit, qui pouvoit un jour s'opposer à leurs plans désorganiseurs et anarchiques.

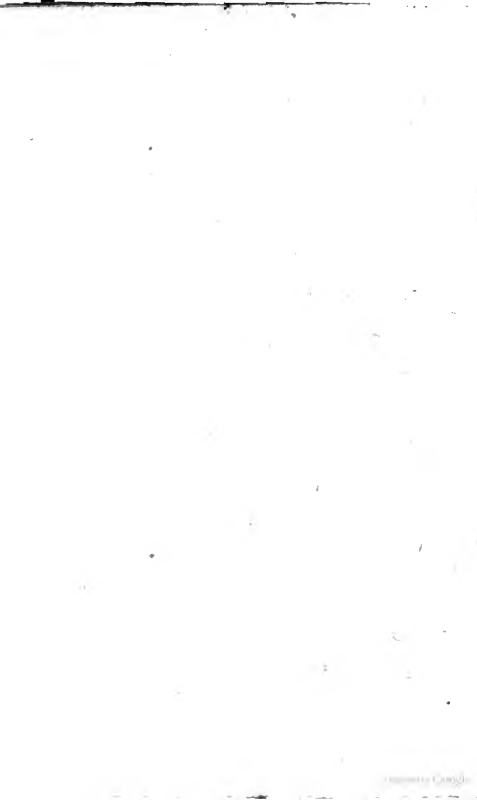
Dumouriez venoit bien certainement de sauver sa patrie. De ce moment on a cherché à le perdre. Quand les services sont trop grands, ils deviennent des crimes. La France naissante avoit les vices de Rome décrépite, et ne pardonnoit pas à ses généraux leurs victoires. Custine, Houchard, Biron, Brunet, ont été les victimes de cette pernicieuse ingratitude qui perdra cette république malgré ses succès momentanés.

FIN DU LIVRE V.



L A V I E
DU
GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

L I V R E VI.



CHAPITRE I.

D u m o u r i è z à P a r i s.

Le général Dumouriez arriva le 16 octobre à Paris. Il reçut sur sa route les marques les plus touchantes de la reconnaissance des peuples, surtout dans la Champagne, dont les habitans lui doivent leur salut. Ceux de Paris lui firent aussi un très-bon accueil, mais la convention craignit de trop élever sa considération en lui donnant des marques publiques de sa satisfaction nationale, et bien loin d'imiter les républiques anciennes par le triomphe, par des fêtes, par des mouvemens, à peine approuva-t-elle les promotions que la nécessité ou l'esprit de justice avoient fait faire au général.

Il se présenta à la convention le lendemain de son arrivée, il fit un discours très-laconique à la barre, dans lequel il

annonça qu'il n'étoit que pour quatre jours à Paris, qu'une partie de son armée étant en marche pour aller au secours de Lille, il avoit cru nécessaire de passer par la capitale pour venir traiter avec les ministres sur ses mesures ultérieures, qu'il seroit du 20 au 25 à Valenciennes, et qu'aussitôt il entreroit en campagne.

Il fut obligé de se prêter à cette espèce d'excuse sur son apparition, parce qu'il fut averti que pour lui trouver un tort quelconque, on avoit cherché à le blâmer sur ce qu'il avoit quitté son armée sans permission. Il ne quittoit point son armée puisqu'elle étoit en marche; il lui étoit très-essentiel de s'aboucher avec les ministres, pour convenir d'un plan général et des opérations particulières de son entrée dans les Pays-bas. Au lieu de suivre la route de son armée, il passoit par Paris; et il n'y avoit que la haine, la méchanceté et la jalousie qui pussent blâmer ce voyage indispensable dont il avoit prévenu le pouvoir exécutif. Cependant le président lui répondit honnêtement, et lui accorda les honneurs de la séance qui fut même levée presqu'aussitôt, parce que
les

les Impartiaux et les Girondistes l'accablèrent d'embrassades et de caresses, quoiqu'on fût convenu de maintenir la dignité par une gravité qui ne put pas se soutenir.

Les ministres qui étoient Servan, Roland, Clavières, Danton, Lebrun et Monge lui parurent y mettre beaucoup de cordialité. On le mena à deux spectacles où il fut fort applaudi, et une femme célèbre de Paris lui donna une jolie fête, dont tous les virtuoses de tous les spectacles de Paris lui firent les honneurs. Plusieurs membres de la convention et plusieurs ministres assistèrent à cette fête, qui fut un moment interrompue par une scène très-ridicule.

Lors de la retraite des Prussiens, il avoit envoyé le général Chazot avec quatre bataillons et trois escadrons pour renforcer la garnison de Sedan, et conjointement avec le lieutenant-général Ligneville inquiéter l'arrière-garde des Prussiens. Parmi ces bataillons il y en avoit deux de fédérés de Paris, l'un nommé le *Républicain*, l'autre de la section de *Mauconseil*. Chazot s'étoit rendu avec eux à Rhétel.

alla trouver seul les bataillons, leur lut l'ordre du général-en-chef, et leur ordonna de déposer leurs armes et leurs drapeaux. Ces malheureux tombèrent à ses genoux fondant en larmes, reconnoissant l'énormité de leur crime, et livrèrent quarante-deux coupables. Beurnonville leur pardonna, leur rendit leurs armes et leurs drapeaux, fit rentrer le bataillon de Mauconseil dans Sedan, et emmena avec lui le bataillon Républicain qui étoit superbe, et qui depuis lors est devenu le bataillon de confiance du général, celui sur lequel il a toujours le plus compté, et le modèle de l'armée. Il paroît qu'une aventure aussi atroce ne pouvoit pas se terminer d'une manière plus heureuse. Le repentir étoit sincère, le crime étoit puni exemplairement, au moins les coupables étoient livrés et arrêtés, et on regagnoit deux bons bataillons; aussi la convention et les sections de Paris furent-elles très-satisfaites.

Mais le principal coupable s'étoit échappé, et étoit sur le champ retourné à Paris. C'étoit un artiste nommé Palloy, un des vainqueurs de la Bastille, furieux jacobin, homme très-sanguinaire. Il étoit

lieutenant-colonel du bataillon Républicain. Il avoit été porter ses plaintes à son ami Marat dont vraisemblablement il étoit l'un des agens. Aussitôt la tribune des Jacobins avoit retenti des plaintes contre le despotisme cruel du général Dumouriez, qui sacrifioit d'excellens citoyens pour avoir fait un acte très-patriotique en massacrant d'infames émigrés. Chazot, le district et la municipalité de Rhétel étoient gravement inculpés dans ces violentes accusations. Les feuilles en furent remplies, mais on ne put déterminer ni les sections ni la convention à agir d'après ces déclamations.

Cependant les Jacobins n'abandonnèrent pas cette affaire; leur comité nomma trois commissaires pour venir interroger le général. Ces commissaires étoient le *monstre* Marat, Bentabole et Montault, tous les trois membres de la convention, tous les trois des scélérats furieux. Dans le moment où l'on ne pensoit qu'à jouir de la fête, ils entrèrent et demandèrent à parler au général; on l'avertit que l'orateur étoit Marat, qui le regardant avec des yeux de fureur, l'interpella pour lui demander

brutalement, comment il avoit eu l'audace de commettre un acte de violence tyrannique contre des citoyens estimables.

Le général le toisant avec mépris, lui répondit: *ah! c'est vous qu'on appelle Marat? Je n'ai rien à vous dire*; et il lui tourna le dos. Alors ne connoissant pas les deux autres commissaires, il s'adressa à eux, et leur fit, ou crut leur faire entendre raison. Ils se retirèrent, et la fête continua.

Pour achever l'histoire de cet assassinat, le général a appris depuis qu'il a quitté la France, que Marat, devenu tyran avant qu'Elisabeth Corday l'élevât au rang des dieux, a fait reprendre le procès des quarante-deux scélérats et de Palloy; qu'ils ont été déclarés innocens, et rétablis dans leurs bataillons, comme ayant bien mérité de la patrie; que le procès-verbal de la municipalité de Rhétel a été déclaré faux et calomnieux, et que le général Chazot a été arrêté et mis en état d'accusation. Il ignore si le brave bataillon Républicain a pu se soumettre à recevoir son indigne lieutenant-colonel et ses assassins.

Cette aventure n'empêcha pas le géné-

cal Dumouriez d'être soit bien reçu aux Jacobins où il fut obligé de se présenter une fois. A la vérité, le ministre Danton étoit président. Collot d'Herbois, ci-devant mauvais comédien, devenu depuis l'ange exterminateur de la malheureuse ville de Lyon, fit rire l'assemblée en disant au général : *tu vas conquérir Bruxelles; tu y trouveras ma femme, et tu la baiseras.* Trois semaines après Dumouriez a pris Bruxelles, mais il n'a point vu la femme de Collot, et il a oublié la commission de cet orateur.

Tout ce qu'il vit pendant les quatre jours qu'il passa à Paris, lui causa beaucoup de dégoût et de chagrin. L'assemblée qui existoit à son départ de Paris pour l'armée au mois de juin précédent, étoit remplie de factieux et d'intrigans, mais on y trouvoit encore de l'esprit, du talent et de la décence. Celle qui l'avoit remplacée, étoit composée de tous les scélérats les plus grossiers. Les Girondistes étoient encore les maîtres, mais leur pouvoir, continuellement attaqué par les violences de Marat et des Jacobins, commençoit à décliner, et ils ne se soutenoient

que par un machiavélisme foible qui les a perdus.

Un seul homme pouvoit les soutenir, sauver le roi et sa patrie; mais ils achevèrent de l'aliéner, quoique Dumouriez eût donné le conseil de le ménager et de se lier avec lui. Cet homme étoit Danton. Avec une figure hideuse, un coeur dur et violent, très-ignorant, très-grossier, il a beaucoup d'esprit naturel et un caractère très-énergique. Lui seul, dans le plus grand danger des Prussiens, n'avoit point perdu courage, n'avoit point partagé la consternation publique, s'étoit opposé à ce qu'on transférât la convention et le roi de l'autre côté de la Loire, et avoit forcé la convention et les ministres à déployer toutes les ressources nationales. Il avoit rendu des services aussi importans à Paris que Dumouriez en Champagne, et si les Girondistes avoient eu le bon esprit de se coaliser avec lui, il auroit abattu l'atroce faction de Marat, auroit, ou domté, ou anéanti les Jacobins, et peut-être Louis XVI lui auroit dû la vie; mais on l'a poussé à bout, et il a tout sacrifié à sa vengeance.

Le général voulut alors quitter le commandement de l'armée; il en parla à quelques amis; tout le monde l'en dissuada, et lui-même céda à d'autres considérations auxquelles se joignirent les illusions de l'amour-propre. Il avoit pris l'engagement de conquérir les Pays-bas. Il vouloit prouver la bonté du plan d'opération qu'avoient manqué les généraux qui l'avoient précédé. Voilà ce que son orgueil, mis en jeu par les contradictions, avoit gravé au fond de son coeur; mais son imagination voiloit à ses propres yeux ces motifs d'intérêt personnel, avec des raisons plus patriotiques.

Il avoit désiré la guerre dans l'espoir qu'elle éteindroit toutes les factions en les réunissant contre l'ennemi extérieur, qu'elle débarrasseroit la capitale de tous les esprits turbulens qui assiégeoient les législateurs et le pouvoir exécutif; il voyoit que bien loin de produire cet effet, elle avoit livré Paris à une plus grande agitation; il jugea alors qu'il falloit trouver d'autres moyens de la faire cesser.

Il avoit débarrassé sa patrie des Prussiens; il eut l'espoir, en portant un grand

coup à la maison d'Autriche, de porter ces deux puissances à désirer la paix. La France venoit de subir dans son intérieur le fléau de la guerre; il jugea qu'il étoit temps de la porter hors de ses frontières, et ne voulant pas rompre la neutralité de l'Empire, il ne pouvoit en établir le théâtre que dans les Pays-bas; il comptoit d'ailleurs sur les dispositions constantes des habitans.

En réussissant, il donnoit à la France un allié utile dans le peuple Belge, il se procuroit un moyen de faire faire la paix, de ramener en France les armées victorieuses, et d'employer leur influence à relever la constitution, par conséquent à rétablir le roi: car dans ce voyage il n'aperçut rien qui pût lui faire craindre pour les jours de ce prince infortuné, soit qu'on ne fût occupé que de la joie de la retraite des Prussiens, soit que les deux factions ne se fussent pas encore assez violemment combattues pour regarder le malheureux Louis comme leur première victime. Marat étoit alors universellement haï, et n'avoit pas encore acquis l'affreux ascendant qui a précipité la nation dans tous les crimes.

S'il avoit pu lire dans l'avenir, il n'auroit pas balancé à fuir de sa patrie, non pas pour se joindre aux autres émigrés, et y porter le fer et la flamme, mais pour gémir sur les excès d'un grand peuple, devenu en trois mois de temps si dissemblable à lui-même. Il regrette de n'avoir pas passé alors en Angleterre et de là en Amérique, comme il en fit le projet; mais l'amour de la patrie et cet espoir de la sauver au dedans, comme il venoit de la sauver au dehors, chimère dont il ne s'est que trop bercé, le retinrent; et malgré tous ses dégoûts il s'occupa tout entier de son objet.

CHAPITRE II.

Plan de campagne général.

La France venoit d'être délivrée d'un grand danger qui avoit éveillé le patriotisme. Les succès avoient donné de l'é-

nergie, les armées étoient formées, et à cette époque, outre plus de soixante mille hommes qui étoient à la poursuite des Prussiens sous les ordres de Kellermann, Dillon et Chazot, outre vingt-deux mille hommes qui marchaient avec Beurnonville au secours de Lille, outre environ dix-huit mille hommes qui se rassemblaient au camp de Maubeuge sous les ordres du lieutenant-général d'Harville, Labourdonnaie avoit à ses ordres à-peu-près trente mille hommes en comptant les garnisons de Valenciennes, Lille et Dunkerque. Custine avec vingt-deux mille hommes étoit à Francfort; il en restoit quinze à dix-huit mille à Biron, partagés en deux camps sous Strasbourg et Huningue, outre les garnisons et le petit corps qui étoit dans le Porentruy. Montesquiou rassembloit de vingt à vingt-cinq mille hommes du côté de Lyon et du Dauphiné. Il n'y avoit que des garnisons du côté des Pyrénées.

On pouvoit donc compter sur environ deux cent mille hommes avec lesquels on pouvoit agir sur les frontières, depuis Dunkerque jusqu'à Antibes. Il s'agissoit de

leur donner des directions précises, combinées d'après le premier plan tracé par le général Dumouriez pendant son ministère, et pour cela il falloit fixer un plan général pour porter la guerre à l'extérieur, afin d'éviter à l'avenir toute invasion sur le territoire françois.

Le pouvoir législatif ne se mêloit point de cette partie. La conduite de la guerre étoit confiée aux généraux sous la direction du pouvoir exécutif. Servan étoit ministre de la guerre; sa santé n'avoit pas pu résister au travail excessif, aux inquiétudes, à la crainte qui l'avoient tourmenté pendant le séjour des Prussiens en Champagne. Il avoit contrarié tant qu'il avoit pu le système défensif du général, non pas par haine ou par désir de vengeance, mais parce qu'il n'y avoit pas eu plus de confiance que les autres. Il n'avoit cependant pas osé lui donner des ordres absolus, mais il lui avoit jeté sur le corps toute la responsabilité des désastres qu'il craignoit et qu'il annonçoit.

Ce ministre avoit servi dans le régiment Dauphin infanterie jusqu'au grade de lieutenant-colonel avant la révolution;

il avoit même fait un assez bon livre intitulé le *Soldat citoyen*. Il étoit le seul militaire dans le conseil. Son opinion étoit fortifiée par celle d'un colonel d'artillerie, nommé Laclos, fameux par un affreux roman intitulé *Le danger des liaisons*, et pour avoir été dans la révolution le *mentor* du duc d'Orléans; de Meusnier, académicien, officier du génie; et de Vieusseux, officier d'état-major, gendre de Clavières: aucun de ces conseillers n'avoit fait la guerre, non plus que le ministre, et ils n'y entendoient rien.

Servan avoit naturellement le caractère sombre et dur, et cependant très-foible. Son moral, toujours soupçonneux, incertain, atrabilaire, avoit rendu son physique cacochyme. Il perdoit la tête au moindre inconvénient, il avoit des éblouissemens, il tomboit dans le désespoir et vouloit quitter sa place, il étoit très-avant dans la faction de la Gironde, et entièrement aux ordres de madame Roland dont il paroissoit fort amoureux.

Dumouriez en arrivant à Paris, fut fort étonné de trouver Servan triste et abattu; il croyoit l'avoir délivré de toutes ses

craintes, et il sembloit au contraire qu'elles fussent augmentées. Il avoit annoncé qu'incapable de continuer le travail de cabinet, il n'avoit attendu pour donner sa démission, que la retraite des Prussiens. Il se disoit très-malade, et par une contradiction singulière, il venoit de s'approprier le commandement des Pyrénées, comme général-en-chef. A la vérité, cette armée n'existoit pas. Dumouriez jugea que ce ne pouvoient pas être la jalousie ni la haine seules qui causassent ce profond chagrin de Servan et son projet de retraite, à l'époque où les épines de son ministère étoient arrachées, et où il ne lui restoit plus que des agrémens à recueillir.

Le général, en quatre jours, n'eut pas le temps de réfléchir beaucoup sur cette bizarrerie, et de l'approfondir. Ce n'est que d'après ce que lui a dit Danton, et ce qu'il a appris depuis, qu'il a pu juger que les succès qu'il avoit eus avoient entièrement rompu les projets de la Gironde, qui ne pouvant pas abattre la faction des Jacobins à Paris, craignant peut-être un jour de succomber, avoit projeté de profi-

ter de la consternation, pour transférer le roi et la convention de l'autre côté de la Loire où ils auroient été les plus forts. Ainsi les Girondistes, tout en caressant le général, étoient désolés de son succès; et la preuve qu'ils ne le lui pardonnoient pas, c'est qu'ils ne le mirent jamais dans leur confiance. Ils en vouloient surtout à Danton, qui plus fort qu'eux sur le pavé de Paris, avoit empêché cette translation en la peignant comme une lâcheté.

Dumouriez n'étoit d'aucune faction; il avoit loué publiquement le courage de Danton sans imaginer que chaque éloge fût un coup de poignard pour la faction de la Gironde dont il augmentoit, sans le savoir, la méfiance et peut-être l'aversion. Cependant on le caressoit, parce qu'un général heureux peut être utile, et parce qu'on vouloit se donner l'air vis-à-vis des Jacobins de l'avoir en rôle, pour le leur rendre plus odieux. Tout cet indigne petit machiavélisme a conduit aux plus grandes calamités.

Si Gensonné ou Vergniaud, les deux seuls hommes qu'il estimât réellement dans cette faction, lui eussent parlé franchement,

et pour cela il falloit que l'un d'eux se fit donner une commission pour aller le trouver en Champagne, il se seroit certainement joint à eux pour opérer la translation, tirer la convention de l'esclavage, et la famille royale des mains des Jacobins; sans changer sa conduite militaire, il auroit écrit des lettres effrayantes, et certainement il lui eût été facile d'augmenter la consternation.

Alors il auroit travaillé auprès de Danton, par son agent Westermann, pour l'attirer à l'avis de la translation; ou Danton n'étant pas appuyé par les dépêches encourageantes du général, auroit cédé au torrent. La politique tortueuse des Girondistes les a perdus. Malheureusement Dumouriez en Champagne ignoroit ce qui se passoit à Paris; n'ayant de correspondance confidentielle avec aucune des factions, il n'a pu ni empêcher ni prévoir les malheurs qui ont suivi. Tels étoient les vrais motifs de la tristesse profonde de Servan, qui moins fin que les Girondistes, ne savoit pas comme eux cacher les impressions de son ame sous des dehors agréables.

Dans cet état d'abattement, prêt à quitter

ter le ministère, il étoit incapable de se livrer avec l'application nécessaire à l'examen et aux détails d'un plan général; mais au moins il n'avoit pas la force de contredire, et il laissoit faire le général Dumouriez, qui fut obligé de faire tout seul ce grand plan, et de dicter toutes les instructions pour les généraux chargés des différentes armées.

1°. Il fut décidé que Montesquiou attaqueroit sur le champ la Savoie et le comté de Nice, et qu'après cette conquête on s'arrêteroit aux bornes naturelles des Alpes, et qu'il se chargeroit de les défendre. Il devoit ménager précieusement la neutralité des Suisses, avoir toujours une petite réserve près de Lyon pour les observer, et ne se mêler des troubles de Genève qu'avec prudence, pour conserver à cette ville commerçante sa tranquillité. On s'en rapporta à l'esprit sage et aux talens de Montesquiou, et les ordres furent expédiés pour hâter tous les moyens qui lui manquoient.

Cette partie de la guerre étoit en très-bonnes mains. Ce général surmonta toutes les difficultés, fit une attaque si rapide

et si bien combinée que rien ne lui résista, et se conduisit avec les Cantons et avec Genève, avec une prudence et une sagesse qui l'ont perdu un peu plutôt, parce qu'elle étoit en opposition avec les noirs complots du ministre Clavière contre sa patrie.

Clavière, alors ministre des contributions, étoit extrêmement jaloux des grands talens que Montesquiou avoit développés pour la finance dans la première législature. La jalousie et la haine ne se sépareroient pas dans l'ame violente de Clavière. Il fut aidé par l'atroce Dubois de Crancé, que malheureusement ce général avoit admis dans son état-major; et ils réussirent à le perdre, précisément pour les grands services qu'il venoit de rendre à sa patrie en lui soumettant deux provinces, en lui conservant une neutralité précieuse, et en préservant une ville importante [de ses propres fureurs.

20. Il fut décidé qu'on ne laisseroit dans le Porentruy que les troupes absolument nécessaires pour y empêcher une contre-révolution; que Biron auroit son armée augmentée jusqu'à vingt-cinq mille

hommes, toujours partagée en deux camps, celui d'Huningue pour empêcher les Impériaux de tenter de pénétrer par le territoire de Basle, celui de Strasbourg pour observer le fort de Kehl; que Lebrun, ministre des affaires étrangères, se chargeroit d'employer tous les moyens possibles pour conserver la neutralité des Suisses et celle du cercle de Souabe et de celui de Franconie. Les instructions de Biron furent faites en conséquence.

3°. Custine venoit d'être nommé général-en-chef, pour le récompenser de ses téméraires et dangereuses conquêtes. Il avoit passé le Rhin, il étoit à Francfort, d'où il s'avançoit à Marbourg et Giessen; on ne savoit où il vouloit aller. Il n'avoit que vingt-deux mille hommes, et il sembloit vouloir conquérir toute l'Allemagne. Cette partie du plan général étoit délicate à traiter, parce que la nation éblouie de ses faciles et brillans succès, Cambon enivré des contributions qu'il annonçoit, et qui se réduisirent à un pillage honteux et peu lucratif, soutenoient l'imprudence de ce général. Dumouriez prévoyoit que Custine alloit avoir sur les bras les trou-

pes hessoises et prussiennes, qu'il alloit faire rompre par une agression injuste et téméraire la neutralité si précieuse des Cercles, et qu'à la fin il seroit embarrassé pour sa retraite.

Il se trouvoit très-éloigné de l'Alsace. Landau alors étoit découvert et hors d'état de soutenir un siège. La cour de Vienne rassembloit des troupes dans le Brisgau. L'électeur de Bavière avoit une forte garnison dans Manheim; il pouvoit être forcé par les excès et l'injustice des hostilités de Custine à se déclarer, ainsi que les Cercles. Une armée composée d'Impériaux, de Palatins et des autres princes de la Souabe et de la Franconie, pouvoit se rassembler avec la plus grande promptitude sous Manheim. L'électeur pouvoit, de gré ou de force, donner le passage par cette ville, et alors Custine, coupé de l'Alsace d'un côté, et de la Lorraine de l'autre, se seroit trouvé enfermé entre les Prussiens et l'armée de Manheim, parce qu'il avoit préféré faire la pointe sur Francfort, au parti plus sage et plus utile de s'emparer de Coblenz et de Trèves.

Il fut donc décidé qu'on rassembleroit sur le champ sous les ordres du général Meusnier un corps de douze mille hommes, tant des troupes de l'Alsace que de celles de l'intérieur, pour masquer Mannheim et rester en communication avec Custine, tant pour couvrir Landau que pour lui assurer la retraite sur cette place.

Custine étoit trop indépendant pour que Dumouriez osât prendre sur lui de lui faire adresser par le ministre des ordres précis. On lui écrivit les dispositions qu'on avoit faites sur sa droite et sur sa gauche, on lui ajouta qu'après avoir agi comme il l'entendrait d'après les circonstances, il pourroit, quand il le jugeroit nécessaire, se replier sur Landau, ayant à ses ordres le corps intermédiaire du général Meusnier, ou se soutenir le long du Rhin, parce que le général Kellermann alloit se porter à sa gauche entre le Rhin et la Moselle, et seroit chargé de garder ce fleuve entre Bingen et Coblenz.

4°. Il fut ordonné au général Kellermann, dès que les Prussiens seroient entièrement hors du territoire françois, ce qui arriva peu de jours après, de rassem-

blér vingt-cinq mille hommes avec la plus grande promptitude sous Thionville, se servant de la Moselle pour le transport de ses magasins, d'entrer dans le duché de Luxembourg par Remich, ayant l'air de vouloir attaquer Luxembourg pour y retenir les Prussiens, de tourner tout court par Grevenmacher, de passer la rivière à Consarbruck, et de se porter avec rapidité sur Coblenz pour y prévenir les Prussiens, sans s'arrêter à Trèves, qui tomberoit de lui-même, et alors de prendre ses quartiers d'hiver entre Bingen, Coblenz et Trèves, dans le triangle formé par les deux rivières.

Par ce mouvement on réparoit la faute de Custine. On prenoit ses quartiers d'hiver le long du Rhin, on étoit à cheval sur la Moselle pour menacer Luxembourg, et on rassembloit entre Landau et Trèves soixante mille hommes sous les ordres de Custine et Kellermann, qui renforcés et pourvus de tout, auroient pu ouvrir la campagne suivante ou par le siège de Luxembourg ou par une puissante invasion en Allemagne, si la paix ne s'étoit pas faite.

Kellermann qui avoit eu tant de peine à se résoudre à obéir au général Dumouriez, vouloit encore moins se mettre aux ordres du général Custine qui étoit plus altier et plus impétueux. Il fit manquer cette partie du plan de campagne en commettant le crime impardonnable, non seulement de ne pas exécuter les ordres qu'il avoit reçus, mais d'abandonner entièrement la frontière, et de mettre ses troupes en quartiers d'hiver, renvoyant sa cavalerie et son artillerie derrière Metz, Toul et Verdun.

Il donna pour excuse que son armée étoit harassée. Mais les troupes qui étoient venues de Flandre en Champagne par des marches forcées, après avoir fait la même campagne que son armée, retournoient en Flandre par une saison et des chemins horribles, et alloient entreprendre une campagne d'hiver. Ainsi son excuse étoit mauvaise. Custine porta contre lui les plaintes les plus justes et les plus amères. Kellermann fut destitué.

On lui donna pour successeur Beurnonville à qui on ordonna, d'après les conseils de Custine, de reprendre l'exécution

des ordres donnés à Kellermann. Alors la saison étoit trop rigoureuse ; il n'étoit plus temps. Les Prussiens étoient à Trèves et à Coblenz. Le prince de Hohenlohe étoit à Luxembourg avec un corps respectable. Beurnonville, tout en avertissant du danger de son expédition, obéit, rassembla son armée sur la Sarre, se présenta devant Trèves après avoir surmonté des difficultés infinies, donna plusieurs combats brillans et inutiles, et se retira ayant perdu un tiers de son armée, dont le reste fut réduit à l'inaction par les souffrances énormes qu'elle avoit essuyées mal à propos.

Pour appuyer par une diversion la partie du plan général confiée à Kellermann, et pour faire croire d'autant plus que son mouvement étoit dirigé contre Luxembourg, il fut ordonné au général Chazot de rassembler un corps de dix à douze mille hommes, et de l'envoyer sous les ordres du général Ligneville à Virton dans le Luxembourg. Ligneville devoit, d'une part, porter la dévastation dans ce duché pour venger celle de la Champagne, de l'autre, attirer à lui les ennemis sans se compromettre, ayant toujours sa retraite entre Se-

dan, Montmedy et Longwy. Si on ne lui opposoit pas de grandes forces, il devoit s'avancer sur Arlon, pour couper la communication directe entre Luxembourg et Namur; son corps d'armée devoit être renforcé du double au printemps. La retraite de Kellermann rendit nécessairement cette diversion molle et inutile.

6°. A cette époque Dillon fut destitué; il fut remplacé dans le commandement de la partie de son armée que le général Dumouriez avoit laissée sous les ordres du général Kellermann, par le lieutenant-général Valence qui l'avoit bien mérité. Mais Valence n'eut le titre de général-en-chef, malgré les pressantes sollicitations de Dumouriez, que long-temps après. Ce corps de troupes fut appelé l'armée des Ardennes, et chargé de coopérer avec l'armée du Nord pour l'entreprise de la Belgique. Il lui fut ordonné de faire son rassemblement à Givet, pour opérer par Namur et Liège, d'après les instructions qu'il recevroit du général Dumouriez.

7°. Celui-ci se chargea avec le corps qu'il ramenoit de Champagne, et celui de Labourdonnaye, d'entrer dans les Pays-bas.

Tel étoit le plan général dont il fit les détails en quatre jours, et ils furent en ce peu de temps envoyés à tous les généraux. Toutes les parties en étoient distribuées de manière à se prêter un secours mutuel, et cependant assez indépendantes, pour que le manque d'exécution dans un point quelconque n'empêchât pas les succès dans les autres parties. C'est même ce qui est arrivé.

Les Impériaux et les Prussiens étoient alors dépourvus de tout moyen de défense. Les cent-dix ou cent-vingt mille hommes avec lesquels ils avoient commencé la campagne en Champagne et en Flandre, étoient réduits à soixante à quatre-vingt mille hommes, encore accablés de maladies, et ils n'avoient pas le temps de faire venir de nouvelles troupes. Les François au contraire, avoient deux cent mille hommes exaltés par des succès inespérés.

L'arrière-saison promettoit d'être aussi belle que les mois de septembre et d'octobre avoient été mauvais. Ils combattoient sur les frontières, leurs armées pouvoient encore être doublées, et outre les

substances qu'ils trouveroient dans les Pays-bas et dans les provinces fertiles qui bordent le Rhin, ils avoient la facilité d'en recevoir de France par les rivières et par des grands chemins très-beaux. Ainsi on avoit l'espoir presque certain de prendre en janvier ses quartiers d'hiver le long du Rhin depuis Landau jusqu'à Vésel, et cela seroit arrivé sans la retraite coupable du général Kellermann.

Dans cette position on auroit pu négocier une paix avantageuse. L'Empire et le Corps helvétique n'auroient certainement pas rompu la neutralité que ce dernier peuple a conservée jusqu'à présent. La Hollande et l'Angleterre ne se seroient pas non plus déclarées. L'Europe seroit en paix, et la nation françoise n'auroit pas comblé tous ses crimes par le meurtre de la famille royale, par la destruction de la religion et des lois, et par une anarchie barbare.

CHAPITRE III.

Plan de campagne des Pays-bas.

Dans l'intervalle de ce grand travail Dumouriez ne négligea pas son plan de campagne particulier. Il obtint qu'on cesseroit les grands rassemblemens qu'on avoit faits à Paris en artillerie, en munitions et en troupes, pour les reporter dans le département du Nord qu'on avoit entièrement dépourvu. Le vil général Sauterre fut très-utile dans cette occasion; il étoit maître de tous ces approvisionnement, et s'il n'avoit pas voulu consentir à les relâcher, il eût fallu rester dans l'inaction. Heureusement Westermann étoit son ami, Danton pouvoit tout sur lui, et ils y mirent un grand zèle.

Le général demanda des souliers et des capotes pour ses soldats qui étoient tout nus. Il exigea qu'on envoyât pour le 25 octobre six millions de numéraire pour assurer la solde de quinze jours, annonçant qu'il espéroit qu'ensuite, bien loin

d'épuiser le trésor national en numéraire, qui étoit très-rare, il en feroit refluer des Pays-bas, et qu'il établîroit le cours des assignats. C'est à toutes ces occupations qu'il employa les quatre jours qu'il passa à Paris, fort aise d'en partir, et étant une preuve de la vérité de cette sentence de Plutarque: *La gloire, comme la lumière, est plus utile à ceux qui en ressentent les effets qu'à ceux qui en sont revêtus.*

Les Jacobins publioient qu'il n'étoit venu dans la capitale que pour faire encenser sa vanité, et trâmer des complots dangereux avec la faction de la Gironde. Ceux-ci l'attaquoient plus sourdement en le caressant. Ils disoient qu'il vouloit se dépêcher de terminer la guerre pour se donner une influence à la tête d'une armée victorieuse, et s'élever à la dictature. Leurs papiers, sans le nommer, avertissoient le peuple de se méfier de César, et de craindre Monk. Quant à Marat, il annonçoit tout uniment que ce général alloit conquérir les Pays-bas pour se faire duc de Brabant.

Roland dont la femme étoit le point central du parti de la Gironde, lui avoit

écrit, et lui répéta de bouche qu'on ne pouvoit que se méfier de lui, en le voyant insister toujours sur la nécessité de suivre son plan et ses opinions; que tous les généraux devoient être indépendans; que plus il avoit de talens, plus il étoit dangereux; qu'on se souvenoit qu'en quittant le ministère il avoit montré au roi un grand attachement, et qu'il avoit donné des signes de douleur non équivoques sur son sort. Dumouriez avoit montré cette lettre à Gensonné, à Brissot et aux autres ministres; tous l'avoient trouvée déplacée: mais comme Roland n'étoit jamais que leur organe, il avoit lieu de juger que ses expressions étoient les sentimens des conciliabules de cette femme célèbre et trop punie.

Cette faction, mais surtout Roland, Pache et Brissot affectoient un rigorisme stoïque porté à l'excès, qu'ils croyoient propre à leur concilier la confiance entière du peuple, et qui a fini par perdre tous les Girondistes. On pouvoit aussi leur appliquer cette autre sentence de Plutarque dans Caton d'Utique, auquel alors on comparoit Roland: *Dans ces vertus outrées*

c'est souvent l'humeur qui gouverne, et qui se glisse sous le masque de la vertu. L'hypocrisie étoit une arme trop foible contre des scélérats aussi déterminés que les chefs des Jacobins.

Le général partit avec joie de Paris le 20 octobre pour aller passer deux jours à la campagne près de Peronne, et pour méditer son plan particulier, en se reposant des fatigues et des intrigues de la capitale. Il se rendit le 24 au matin à Valenciennes. Les troupes de Beurnonville y étoient arrivées le 21 et le 22. A son approche les Impériaux se hâtèrent de lever le siège de Lille, de quitter le territoire de France, et de rentrer sur leur frontière.

En arrivant à Valenciennes il apprit que Servan avoit donné sa démission, et que Pache le remplaçoit dans le ministère. Il en fut fort aise. Il savoit qu'il étoit l'ami intime et l'homme de confiance de Roland dont il estimoit la probité, et qu'il étoit placé par lui et par la faction de la Gironde. Pache étoit homme d'esprit et travailleur; la faction à laquelle il étoit attaché ne laissoit pas présumer qu'il

deviendrait un furieux Jacobin. Mais le désir de se rendre indépendant et de supplanter Roland, le jeta aussitôt dans la montagne. Il commença par chasser tous les anciens commis, et se livrer tout entier à Meusnier et Hassenfratz; le premier étoit ancien ennemi du général Dumouriez son bienfaiteur, le second étoit un aventurier de Metz, nommé Lelièvre, qui ayant fait banqueroute, étoit devenu un furieux Jacobin. C'est à ces deux hommes qu'on doit la désorganisation de l'armée et tous les malheurs qui en sont résultés, et qui ont fait perdre le fruit d'une superbe campagne qui devoit donner la paix à la France. La conséquence qu'on pouvoit en espérer étoit le salut du roi, le rétablissement de la constitution, le retour des lois, l'abolition de l'anarchie, et une amnistie générale.

Il est à remarquer qu'un des justes reproches qu'on faisoit au régime monarchique, étoit l'instabilité des places ministérielles qui nuisoit aux affaires, perpétuoit les factions, les haines, les vengeances et les malheurs du peuple. Jamais cette instabilité n'a été plus forte que depuis

puis la révolution. Jamais l'esprit de parti n'a plus influé dans l'expulsion et la nomination des ministres, et n'a donné plus beau jeu à la friponnerie et à l'ignorance.

Au reste, à présent cela est très-égal. C'est un comité d'une douzaine de scélérats hardis qui règne, jusqu'à ce qu'il soit supplanté par quelque autre forme bizarre de gouvernement que la guillotine élèvera et renversera à son tour. Et voilà la liberté des François! voilà l'objet de leur frénésie! voilà à quoi ils ont sacrifié leur caractère, leurs lois, leur culte! voilà le bonheur qu'ils veulent participer à toute l'Europe à coups de sabre et de baïonnettes! . . .

Le premier obstacle que Dumouriez rencontra à l'exécution de son plan, lui vint d'un homme qu'il croyoit devoir trouver très-prompt à le seconder. Il avoit fait donner à Labourdonnaye le titre de général-en-chef, et il commandoit sous ses ordres l'armée du nord, comme Valence l'armée des Ardennes. Il savoit que Labourdonnaye avoit fort peu de talens et d'esprit. C'étoit un homme riche, d'une bonne maison de Bretagne, maréchal-de-

camp avant la révolution, qui avoit été attaché à l'éducation des enfans du comte d'Artois. Cet homme s'étoit d'abord mis dans la révolution, comme tant d'autres, pour sauver ses richesses, et jouer un rôle. Il avoit fréquenté les clubs, s'étoit donné de la popularité, et peu-à-peu s'étoit fait une réputation et un appui parmi les Jacobins. Dès qu'il s'étoit vu général-en-chef, il avoit aspiré à l'indépendance, et même à être chargé de l'expédition des Pays-bas.

Il commença par écrire au général des lettres fanatiques, hautaines et déplacées. Il lui mandoit un jour qu'il connoissoit sa propre médiocrité, qu'il n'aspiroit à être ni César ni duc de Brabant, mais qu'il étoit bon républicain, et qu'il feroit triompher la bonne cause. Le général montra ces lettres aux trois commissaires de la convention Delmas, Bellegarde et Bois du Bais qu'il avoit retrouvés à Valenciennes; pour étouffer cette querelle dans son principe, ils le prièrent de venir avec eux à Lille, où ils reçurent les plaintes de tous les officiers généraux auxquels Labourdonnaye étoit insupportable. Il passoit les

jours entiers à lire le *Moniteur* et les feuilles jacobines, et à entretenir une correspondance mystérieuse avec les plus fameux Jacobins. Le général eut une explication très-sévère avec lui, lui annonça que pour peu qu'il apportât d'obstacles à ses plans, il lui ôteroit son armée, le laisseroit sans troupes dans son département du nord, et même le feroit déplacer tout-à-fait, si cette première punition ne suffisoit pas. Labourdonnaye pleura, promit tout; le général s'apaisa, et retourna à son armée.

Alors il fit son plan de campagne, et il envoya à chacun de ses généraux une instruction où il lui prescrivait ce qu'il avoit à exécuter, et lui communiquoit la partie des instructions des généraux qui correspondoient à sa droite et à sa gauche, pour qu'il y eût toujours de l'ensemble dans ses mouvemens. Ses forces pour s'emparer des Pays-bas étoient très-considérables, et il étoit impossible que le duc de Teschen, même après la jonction de Clerfait, pût lui résister.

Il observa surtout de ne pas faire la même faute que les Prussiens en entrant

en Champagne, qui avoient perdu tout l'avantage de leur énorme supériorité, en tenant toutes leurs forces réunies, et en ne prenant pas le parti de les développer, ce qui eût obligé Dumouriez à partager sa défense qui eût été foible par tout. Il prit donc la mesure de partager la totalité de son armée en quatre corps qui devoient opérer séparément, et dont deux ou trois pouvoient se réunir selon les circonstances, d'après les ordres qu'il leur donneroit en conséquence de ce qu'il pénétreroit de la défensive de l'ennemi.

Ce plan de campagne étoit divisé en deux grands mouvemens. 1°. Par le premier mouvement, le général Valence avec l'armée des Ardennes de seize mille hommes, devoit marcher par Givet sur Namur pour couper le général Clerfait qui arrivoit à grandes traites de Luxembourg, et empêcher sa jonction avec le duc de Teschen. Il comptoit que Valence pourroit déboucher de Givet vers le 5 novembre; mais des obstacles indépendans de ce brave général qui a fort bien servi, l'ont retardé jusqu'au 13, et le général Clerfait a eu le temps de laisser une forte

garnison dans la citadelle de Namur, et de se joindre au duc de Teschen.

2°. Le lieutenant-général d'Harville devoit partir de Maubeuge, se porter sur Charleroi avec douze mille hommes, se joindre au général Valence pour couvrir le siège de Namur, rester ensuite dans le comté de Namur pour contenir les secours qui pourroient venir du Luxembourg, pendant que Valence continuant à descendre la Meuse par Hui, marcheroit sur Liège, couperoit la retraite au duc de Teschen, si après avoir été passé de la frontière, il vouloit, comme on le disoit, prendre un camp derrière le canal de Vilvorden pour défendre l'Escaut. Alors ce prince auroit été forcé de se retirer par la Campine et par Ruremonde.

3°. Dumouriez avec une armée de quarante mille hommes devoit marcher sur Mons, et en droiture sur Bruxelles, poussant devant lui le duc de Teschen, et avec intention de lui donner bataille, s'il l'attendoit.

4°. Labourdonnaye avec dix-huit mille hommes devoit camper à Cisoing, s'approcher de Tournai pour forcer le duc de

Teschen à partager sa défensive, s'en emparer si les Impériaux y laissoient peu de monde pour se tenir ensemble. Un corps d'armée de quatre cents hommes devoit marcher sur Courtray et Deinse, pour forcer tous les petits détachemens qui étoient sur les frontières de la West-Flandre, à se replier sur Anvers.

Si le duc de Teschen rassembloit toutes ses forces à Tournai, Labourdonnaye devoit se replier sous Lille, et Dumouriez, maître de Mons, et marchant sur Bruxelles, auroit enfermé le duc de Teschen entre la Lys et l'Escaut, se seroit fait rejoindre par les deux corps de sa droite, et l'auroit pris avec son armée. Mais cet événement ne pouvoit pas arriver. Le duc de Teschen, en réunissant toutes ses forces, ne pouvoit pas présenter plus de quarante-cinq mille hommes, et celles des François montoient au double avec une nombreuse artillerie.

Ce premier mouvement des quatre corps d'armée devoit nécessairement faire reculer le duc de Teschen jusqu'à Bruxelles, et même sans se battre, parce qu'il devoit craindre que Valence, réuni avec d'Har-

ville, ne marchât par Sombreff sur Bruxelles, ou par Judoigne sur Louvain pour le tourner, pendant que Dumouriez continueroit à le pousser devant lui, ce qui seroit arrivé. Ainsi il auroit été obligé d'abandonner la position de Bruxelles, et de se retirer sur le Cortenbergue ou sur la montagne de fer, en de ça ou au de-là de Louvain.

Par le second mouvement, les deux armées de la droite devoient se réunir sous les ordres de Valence à Namur, si le duc de Teschen gagnoit tout de suite Liège; Valence devoit prendre Namur, Dumouriez devoit suivre les Impériaux jusqu'à la Meuse. Labourdonnaye devoit se porter rapidement à Gand, de là à Malines, d'où par sa droite il eût menacé de tourner la droite des Impériaux, par sa gauche d'aller assiéger la citadelle d'Anvers. Sa division de quatre mille hommes devoit escorter six pièces de vingt-quatre qu'on embarquoit sur l'Escaut. Six autres pièces du même calibre suivoient la grande armée, et douze autres restoient à Valenciennes.

Ce second mouvement devoit opérer

l'entière évacuation des Pays-bas, et Dumouriez ne s'attendoit ni à trouver de résistance ni à donner bataille. Pendant ces marches en avant, deux mille hommes des garnisons de Dunkerque, Gravelines, Bergues et St. Omer devoient s'emparer sans résistance de Bruges et Ostende. Dumouriez se réservoir de passer la Meuse quand les châteaux d'Anvers et Namur ou au moins l'un des deux seroient pris.

Ce plan rencontra des obstacles, des retards et des changemens. Labourdonnaye oublia tous ses sermens, et voulut épiloguer sur son instruction, pour y substituer un autre mouvement; car il avoit fait ausssi son plan de campagne. Il vouloit que Dumouriez marchât à Mons avec d'Harville, laissoit agir Valence seul sur la Meuse, et il vouloit avec son corps d'armée aller faire le siège d'Ostende, et ensuite celui de la citadelle d'Anvers.

S'engageant ainsi avec vingt-deux mille hommes entre la mer et les canaux, il ne falloit qu'un très-petit corps pour s'opposer à sa marche en lui disputant le passage des canaux, et coupant les ponts; il perdoit tout l'avantage de sa supériorité;

et comme il commandoit une armée de recrues, et que lui-même n'étoit pas habile, il pouvoit être battu parce qu'il étoit trop éloigné, et que d'après ce projet son attaque n'avoit ni liaison ni communication avec les autres armées.

Alors le général lui manda très-sévèrement d'exécuter son instruction sans s'en écarter, l'avertissant que sans cela il lui ôteroit son commandement, et le donneroit au général Duval, qu'il lui envoya à la prière de tous les autres généraux pour le diriger. Il avoit fait lieutenans-généraux Miranda et Duval pour les récompenser de l'utile activité qu'ils avoient déployée pendant la campagne contre les Prussiens.

Il mit aussi auprès de Labourdonnaye son habile aide-de-camp Philippe Devaux qui avoit si bien ménagé l'esprit de Kellermann. Mais il ne réussit pas auprès de ce général qui étoit borné, altier et méchant, et se voyant traité comme un espion, il se retira au bout de quatre jours, en l'assurant qu'il n'y avoit aucun parti à tirer de cet homme inepte et ambitieux, qui envoya de grandes plaintes aux Jaco-

bins et aux ministres contre son général, disant que par jalousie il avoit refusé un plan excellent et facile, pour le faire échouer devant Tournai, place très-forte, défendue par une armée, et pour le sacrifier à son ambition. On en écrivit au général, qui manda qu'il ne changeroit rien à son plan, qu'il falloit que Labourdonnaye exécutât son instruction ou restât en Flandre, et qu'il avoit de meilleurs généraux que pour lui le remplacer.

Les retards vinrent du ministre de la guerre à envoyer les capotes, les souliers, les effets de campemens, les munitions, l'artillerie et l'argent. Tout devoit être arrivé le 25 octobre, et Dumouriez, après avoir donné quatre jours de repos dans de bons cantonnemens aux troupes qui venoient de la Champagne, avoit ordonné de les rassembler le 28 dans un camp sur l'extrême frontière entre Quarouble et Quiesvrain. Il ne se trouva de tentes et d'effets de campemens que pour la moitié des quarante mille hommes qui composoient cette armée qui brûloit d'ardeur d'entrer en campagne. Le même retard causoit les mêmes embarras pour les ras-

semblemens de Maubeuge et de Lille, quoique tout eût été prévu et arrangé pendant le séjour du général à Paris. Il attribua ce retard au changement de ministère et au renouvellement des bureaux.

Il avoit un excellent commissaire-ordonnateur, nommé Malus, qui étoit déjà en butte aux commis de la guerre; on le traitoit d'aristocrate, et on cassoit tous les marchés qu'il faisoit, sans en substituer de nouveaux. Le ministre de la guerre s'occupoit alors à détruire la régie des vivres de l'armée, qui en France avoit été portée au point de la perfection par soixante années d'expérience, et qui dans toutes les guerres précédentes avoit toujours assuré la subsistance des armées et les opérations des généraux. Précisément parce que c'étoit une ancienne institution, on l'accusoit d'aristocratie: quand même cela eût été vrai, il n'y avoit pas un grand danger, il n'y avoit qu'à surveiller les régisseurs.

Ils avoient rendu les plus grands services en Champagne, où par la rapidité des mouvemens imprévus, il leur eût été fort facile de faire manquer les subsistances s'ils eussent eu des intentions inciviques.

comme on les en accusoit, sans même donner prise sur eux. Le général leur avoit rendu un témoignage avantageux, et avoit fait leur éloge dans son discours à la convention. C'étoit donc un corps qu'il accaparoit pour sa propre utilité; il falloit donc le casser pour ôter ce moyen à l'ambition du nouveau César. Ainsi raisoⁿnoient les Jacobins et les bureaux, qui dans un changement de régime devoient trouver à grapiller.

Pache, pour faire sa cour au peuple, s'attacha à décrier l'administration de ses prédécesseurs et surtout de Servan, et à casser tous ses marchés, en promettant d'établir la plus stricte économie; et c'étoit dans le cours d'une campagne très-vive, que par cette cassation de tous les marchés il paralysoit toutes les parties du service des armées. C'est ainsi qu'en chassant du service des armées tous les commis expérimentés pour y placer tous les Jacobins ignorans et affamés, il a fait monter les dépenses seules de la guerre à deux cents millions par mois, a réduit les armées à la plus affreuse misère, et a fait manquer les plans les mieux combinés et les plus certains.

Ces mêmes retards furent encore plus marqués pour le rassemblement de l'armée du général Valence à Givet. Il n'y trouva rien de prêt, et il fut obligé d'attendre son artillerie, ses munitions et ses chevaux de trait jusqu'au 19 novembre; ne pouvant pas se mettre en campagne, il ne put pas s'opposer au passage du général Clerfait qui fit sa jonction sans obstacle. Le général Dumouriez, voyant que la saison s'avancoit, voulant profiter du mois de novembre qui fut superbe, crut qu'il valoit mieux se passer de l'armée de Valence que de retarder sa campagne, et décidé à commencer ses opérations dès les premiers jours de ce mois, il fit au premier mouvement de son plan un changement.

Il ordonna à Valence, dès qu'il seroit prêt, et sans attendre son artillerie de siège, de se porter rapidement par Charleroi sur Nivelles, pour tourner le flanc gauche de l'ennemi s'il vouloit tenir dans la position de Bruxelles, et comme il calcula que ce premier mouvement de Valence coïncideroit avec le second mouvement des autres corps de l'armée, il dirigea le premier mouvement du lieutenant-

général d'Harville de Maubenge sur Binch, pour tourner le flanc gauche de l'ennemi dans la position de Mons s'il s'obstinoit à s'y tenir.

Il quitta Valenciennes le 28 pour aller joindre son armée. Il avoit fait une proclamation pour annoncer aux Belges que les François entroient chez eux comme des frères et des amis, que leur dessein n'étoit que de les aider à assurer leur liberté, qu'ils ne se mêleroient ni de leur gouvernement ni de leurs lois, qu'ils les laisseroient les maîtres de se donner telle constitution qu'ils voudroient, qu'ils ne lèveroient aucune contribution, et n'exerceroient aucun acte de souveraineté et de conquête. Il envoya cette pièce à Paris, elle fut approuvée par la convention, qui alors se respectoit encore elle-même. On la trouva conforme à la déclaration des droits de l'homme et à la constitution françoise, ainsi qu'à la saine politique.

Elle fut adoptée, le général fut autorisé à la publier. Il la fit imprimer dans les deux langues, et l'envoya à ses généraux avec une instruction qui y étoit conforme, par laquelle il leur prescrivait, dès qu'ils

entreroient dans les villes de la Belgique, d'assembler le peuple, de publier cette proclamation, et de l'exhorter à changer sur le champ ses magistrats et ses administrateurs, sans cependant rien innover sur la forme des impôts et du gouvernement, ce droit résidant dans l'universalité de la nation, qui ne devoit décider sur la constitution que dans une assemblée nationale, qui auroit lieu quand la Belgique seroit entièrement délivrée des troupes impériales.

Ce fut à cette époque qu'il écrivit à la convention qu'il seroit le 15 novembre à Bruxelles; il y est entré le 14: et le 30 à Liège; il y est entré le 28. Sa campagne étoit calculée comme une partie d'échecs d'après sa grande supériorité, et sans les obstacles insurmontables qu'il a rencontrés de la part du ministre de la guerre, il auroit été le 20 à Liège et le 30 à Cologne.

Son projet étoit alors de pousser vivement les Impériaux, de leur faire passer le Rhin, et de prendre ses quartiers d'hiver depuis Clèves jusqu'à Bonn, d'envoyer Valence à Andernach pour communiquer

avec Kellermann par Coblentz, tenant ainsi le cours du Rhin, bloquant Luxembourg par le corps d'armée d'Harville d'un côté, et par celui de Ligneville de l'autre; cette place qui étoit encombrée de malades et de gros équipages, épuisée de vivres par le long séjour de l'armée prussienne, ne pouvant point en tirer du pays qui par lui-même est stérile, ne pouvant recevoir aucun convoi de l'Allemagne, auroit été forcée à se rendre, peut-être même pendant l'hiver, après avoir souffert la famine et les maladies, ou auroit facilement succombé à l'ouverture de la campagne. La perfide retraite de Kellermann qui a laissé les Prussiens maîtres de Coblentz et de Trèves, et le prince Hohenlohe maître du Luxembourg, et les manœuvres coupables d'un ministre jacobin ont fait manquer ce plan qui auroit terminé le guerre.

CHAPITRE IV.

*Premier mouvement des armées. Combats de
Thulin et Boussu.*

Le duc de Teschen occupoit les villages en de-là du ruisseau de Quiesvrain, sa gauche appuyée au bois de Sars, sa droite à la rivière de la Haisne et aux marais en avant de St. Guislain. Cette position étoit fort bonne, et pouvoit être disputée longtemps, s'il avoit surtout bien retranché le bois de Sars qu'on pouvoit regarder comme impénétrable. Il avoit à sa droite un petit corps de troupes dans le bois de l'Hermitage qui masquoit Condé, et qui communiquoit avec quatre ou cinq mille hommes placés à Bury. Ce camp communiquoit avec celui de la Trinité, de sept à huit mille hommes, commandé par le général Latour qui occupoit aussi la ville de Tournai. De petits corps détachés inquiétoient Lille, occupant Lannoy, Roubaix et Turcoing. Un autre petit corps occupoit Varneton au confluent de la Lys

et de la Marque. Cette défensive étoit très-bien entendue, mais elle présentoit un front trop considérable pour vingt-huit à trente mille hommes, en quoi consistoient toutes ses forces avant la jonction du général Clerfait qui lui ramenoit environ quinze à dix-huit mille hommes.

On peut comparer cette position défensive du duc de Teschen à celle des cantonnemens du général Wurmser et du duc de Brunswick, en Alsace, à la fin de 1793, excepté que celle du duc de Teschen avoit sa retraite mieux assurée, n'étoit pas fixe comme celle de l'armée combinée, et n'avoit pas une grande rivière à son dos. Les cantonnemens de l'armée combinée avoient un front trop étendu pour n'être pas percés par le centre.

Le blocus de Landau étoit insoutenable dès que le duc de Brunswick avoit manqué l'attaque de Bitsch. Il eût fallu qu'au moins le général Wurmser, abandonnant les lignes de la Mautter, se contentât de garder celles de la Lauter, se chargeant de défendre par sa gauche ces lignes depuis Lauterbourg jusqu'à Wissembourg, et par son front rejoignant la

ligne de défense des Prussiens par Bergzabern jusqu'à Anweiler, d'où les Prussiens auroient gardé la droite par Kaiserslautern. Il eût même mieux valu que le duc de Brunswick eût abandonné Kaiserslautern, et rétréci son cantonnement par Spanenberg sur Neustadt, couvrant son flanc droit du Speierbach.

Cette défensive rapprochée auroit eu de l'ensemble. A la vérité on abandonnoit le Fort-Louis à lui-même, mais il étoit en état de soutenir un siège, et si les François avoient eu la témérité de l'entreprendre, on étoit assez près de lui pour lui donner des secours par la rive droite ou la rive gauche du Rhin. Ce siège les auroit occupés long-temps, il n'auroit pas rempli leur objet qui devoit être de délivrer Landau, et cette place auroit été obligée de se rendre, ou bien la tentative de sa délivrance auroit forcé les François à donner une bataille, et à attaquer les deux armées dans une position assez resserrée pour être défendue avec succès.

En ce cas, plutôt que de tenter une attaque aussi dangereuse, peut-être qu'

l'armée françoise de la Moselle se seroit portée sur Trèves, Coblantz ou Mayence, pour engager l'armée combinée à sortir de sa position. Il falloit alors jeter dans ces villes des troupes des Cercles, pour les mettre à l'abri d'un coup de main, et ne pas perdre son objet de vue. Si l'armée de la Moselle s'éloignoit trop, on pouvoit tout au plus aller attaquer celle d'Alsace, et la battre ou la faire reculer, ce qui auroit encore précipité la reddition de Landau, objet essentiel auquel il falloit tout sacrifier.

Le plan de défensive du duc de Teschen une fois connu, le général arrangea son premier mouvement de manière à le déposter de par tout à la fois, on de l'obliger à combattre avec désavantage, ce qu'il ne put pas imaginer qu'il hasardât.

Dès le 28 il fit passer au travers de Condé un corps de huit mille hommes aux ordres du général Berneron qu'il avoit fait maréchal-de-camp, avec ordre de chasser tout ce qu'il trouveroit dans le bois de Bernissart, et de s'y établir. Le lieutenant-général Omoran qui commandoit dans Condé, n'étoit malheureusement

pas en état de faire la campagne, à cause des suites d'une grande blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Savannah en Amérique, mais il pouvoit diriger ce premier mouvement. Cette division menaçoit Ath et Leuze, ayant deux chemins très-bons qui arrivoient de ces deux villes à Blatton.

Pour lier la communication de ce corps détaché avec son armée, il ordonna à Beurnonville qui commandoit son avant-garde, de s'établir à Quiesvrain, et d'occuper Montrenil et Pommereuil. Les Impériaux postés à Raucourt et à Bury, inquiétèrent la division de Berneron, et il y eut pendant plusieurs jours de fortes escarmouches entre Perwels et Blatton. C'étoit ce qu'avoit désiré le général Dumouriez, pour attirer de ce côté la principale attention du général chargé de la défense de Tournai, et pour l'obliger à se retirer, de peur de se mettre entre deux feux.

Il ordonna au général Labourdonnaye de camper sur les hauteurs de Sanguin, ayant devant lui le pont de Bouvines, et de détacher le lieutenant-général Duval avec un tiers de son armée au Pont-à-Tressin. Ce mouvement forçoit nécessai-

rement les Impériaux à replier sur Tournai tous les detachemens qu'ils avoient à Roubaix, Turcoing et Lannoy, qui dévastoient le riche district de Lille, sans que Labourdonnaye, bien supérieur en forces, eût eu le bon sens de les chasser. Il eut beaucoup de peine à faire exécuter ce mouvement à Labourdonnaye, qui lui manda qu'il ne pouvoit pas se hasarder si avant, à moins que le général ne vînt avec toute son armée à Maulde pour le soutenir, que Tournai étoit bien fortifié et garni d'une nombreuse artillerie, que les ennemis avoient construit des retranchemens hors de la ville sur les hauteurs de Hertain, Lamain et Marquain, qu'il seroit déjà trop compromis au camp de Sanguin, parce que l'ennemi pourroit le couper d'avec Lille.

Le général vit dans la lettre de Labourdonnaye ou une grande lâcheté ou une mauvaise volonté très-décidée. Il lui envoya son aide - de - camp Devaux avec l'ordre positif de quitter Lille où il se tenoit, d'aller se mettre à la tête de son armée, d'assembler ses officiers généraux, non pas pour décider dans un conseil de

guerre s'il falloit exécuter, mais comment il falloit exécuter l'attaque des hauteurs de Hertain, Lamain et Marquain, et ensuite l'attaque de la ville de Tournai.

Il lui manda que les avis qu'il avoit sur l'état de défense de Tournai étoient faux. Il lui annonça la position du général Berneron, assez inquiétante pour l'ennemi pour l'empêcher de s'attacher à défendre Tournai. Il lui annonça aussi que lui-même attaqueroit le duc de Teschen le 3 ou le 4 novembre, et que le général d'Harville étoit chargé de tourner les Impériaux par leur gauche, comme lui par leur droite. Le colonel Devaux remit au lieutenant-général Duval le duplicata de cette instruction, avec ordre de la communiquer aux autres généraux, et de prendre le commandement si Labourdonnaye persistoit à ne pas obéir. Il prit alors son parti, et se rendit au camp de Sanguin avec la résolution de mettre dans l'exécution des ordres le plus d'obstacles et de retards qu'il pourroit.

Après avoir assuré les mouvemens de sa gauche, le général apprenant que le duc de Teschen vouloit défendre tant

qu'il pourroit la position de Mons, jugea qu'il devoit rapprocher le général d'Harville que sa marche sur Binch auroit trop écarté, parce qu'il n'étoit plus question d'empêcher la jonction du général Clerfait. Par le détachement qu'il avoit fait de la division de huit mille hommes aux ordres du général Berneron, il ne lui en restoit plus que trente-deux mille. Par la réunion du général Clerfait, il estimoit que le duc de Teschen pouvoit avoir au moins vingt-cinq mille hommes, et ne voulant rien mettre au hasard, il se renforçoit des douze mille hommes du général d'Harville pour conserver sa supériorité. Il lui ordonna donc de venir camper le 1^{er} novembre à Hon à la tête du bois de Sars.

Le 3 l'infanterie belge, sans canon, soutenue par les hussards de Chamborant, se trouvant trop resserrée à Montreuil, attaqua les avant-postes autrichiens qui étoient dans le village de Thulin, les en chassa facilement; mais elle eut l'imprudence de poursuivre, et de s'engager dans la plaine vers le moulin de Boussu. Les hussards impériaux fondirent sur elle, l'en-

veloppèrent, et en sabrèrent ou prirent quatre compagnies. Le régiment de Chamborant marcha à leur secours avec la plus grande intrépidité, les dégagea, et souffrit beaucoup parce que les Impériaux étoient infiniment supérieurs. Beurnonville, fâché de ce petit échec que son infanterie belge s'étoit attiré pour avoir combattu sans son ordre, en rendit compte, et manda qu'il alloit replier ses avant-postes, et ne garder que Quiesvrain. Il avoit alors ses quatre brigades d'infanterie et son artillerie encore campés près de l'abbaye de Crespin, ayant l'Honneau devant lui. Il évacua effectivement Thulin, où les Impériaux se replacèrent.

Le général n'avoit alors encore reçu ni souliers, ni capotes, ni effets de campement, ni argent, mais son parti étoit pris d'ouvrir la campagne. Précisément le jour de l'échec de Thulin, il s'étoit porté à sa droite pour faire avancer le colonel Frecheville, commandant du corps des flanqueurs de droite, et l'étendre depuis Angres sur Fayt. Le bois de Sars est très-épais et très-aisé à défendre, surtout avec des chasseurs autrichiens et tyroliens.

Il se trouve une clairière et un chemin dans le bois entre Fayt et le château de Sars. Le général vouloit établir par cette trouée une communication avec la division du général d'Harville, qui arrivé le 1. à Hon, avoit ordre de longer la droite du bois par Blagnies et Sars, pour être toujours à hauteur de l'attaque que le général Dumouriez alloit pousser par la gauche du même bois, entre ce bois et la rivière de la Haisne.

Le bois de Sars a presque la forme d'un triangle isocèle très-prolongé, dont l'angle le plus aigu se présente devant Hon et Taisnières. Il a à-peu-près trois lieues de long. Sa base est terminée par les villages de Framery et Paturage. Entre ces villages et Mons qui se trouve un peu sur sa droite, en partant de Hon, est une plaine montueuse d'environ deux mille toises de largeur. En avant de Mons est le faubourg ou village de Cuesmes, d'où l'on descend à la ville par une grande chaussée qui conduit à Bavay.

A la droite, à côté de la ville, est une hauteur nommée Berthaumont, en arrière de laquelle est une hauteur plus élevée,

nommée le mont Pallizel, et derrière ce mont est la hauteur de Nimy qui flanque le grand chemin de Bruxelles. La Haisne enveloppe toutes ces hauteurs. A la gauche de la chaussée de Cuesmes, entre cette chaussée et celle de Valenciennes, est le village de Gemappe qui s'étend sur un terrain élevé par amphithéâtres et boisé, ce qui en fait une bonne position, mais qui a le défaut d'être bornée derrière elle par la rivière de l'Haisne, et d'avoir trop peu de profondeur pour se développer en bataille.

Ce village bat toute la plaine jusqu'au bois de Sars. Au dessous, et sur la gauche de Gemappe, sont les deux villages de Quareignon et de Ce dernier est sur le bord de la Haisne. Le terrain de la gauche du bois de Sars jusqu'à la Haisne va toujours en descendant de Mons à Quiesvrain, St. Guislain et Condé. Assez près de la tête du bois, à une lieue et demie de Gemappe, est un tertre où est placé le moulin de Boussu. Boussu est un gros bourg sur le bord de la rivière, par conséquent dominé par la position du moulin. Tel étoit le terrain dans lequel on s'est battu du 3 jusqu'au 6.

Le 3 au soir, le général en revenant de sa droite à son quartier général de Honnain, reçut l'avis que lui donnoit Beurnonville de l'échec de Thulin et du parti qu'il prenoit de replier les postes avancés de son avant-garde. Il regarda cette aventure sous un point de vue tout différent. Il étoit trop supérieur aux Impériaux pour consentir à débiter par une reculade qui ne pouvoit qu'exciter leur courage, et faire une mauvaise impression sur ses propres troupes. Il lui ordonna de faire marcher toute son avant-garde, en passant sur les ponts de Crespin et de Quiesvrain, pour rattaquer, le lendemain 4, les villages de Montreuil et Thulin. Il renforça cette avant-garde de trois brigades ou neuf bataillons commandés par le duc de Chartres. Il ordonna que l'armée se tint prête à marcher, et il se porta lui-même à son avant-garde.

Les Impériaux ne défendirent point ces villages, et se retirèrent au moulin de Boussu où ils avoient quelques pièces de canon. Il s'aperçut avec grand plaisir qu'il n'avoit à faire qu'à des troupes légères, et que l'armée impériale ne soute-

noit en force ni le bois de Sars ni l'excellente position du moulin de Boussu. Il jeta trois bataillons de chasseurs dans le bois, il envoya dire au colonel Frecheville de pénétrer de son côté par le centre du bois, il envoya ordre au général d'Harville de marcher en longeant la droite du bois, se tenant toujours à sa hauteur, ce qu'il reconnoîtroit au bruit de la mousqueterie. Il fit avancer six pièces de douze pour battre le moulin, et il marcha sur trois colonnes pour s'en emparer. Cette charge fut si brusque que l'ennemi se dépêcha de retirer son canon. Le bataillon franc d'Odonell qui voulut se jeter dans le bois, perdit de quatre à cinq cents hommes qui furent massacrés par nos chasseurs.

Il ne jugea pas devoir s'arrêter au moulin de Boussu. Il lui étoit très-important de gagner la plaine en avant de la tête du bois, 1^o. pour que l'ennemi ne pût pas y rejeter du monde pour y recommencer l'attaque, couper sa communication avec d'Harville, et reprendre sur lui l'avantage du terrain dominant, 2^o. pour s'appuyer de ce même bois pour se se-

courir mutuellement avec d'Harville contre une seconde attaque de l'ennemi, 3^e. enfin pour partager l'avantage de la hauteur, et par un développement dans la plaine de Paturage, le forcer à la retraite. Ainsi il s'avança au de-là du bois, où il étendit son infanterie jusqu'à Frameries, depuis le moulin de Boussu. Le corps du général d'Harville resta en colonne à Gently, Engy et Noirchin. Dès qu'il s'étoit vu maître du moulin de Boussu, il avoit envoyé l'ordre à l'armée et au parc d'artillerie de venir occuper la position depuis Eslouges jusqu'à Hesnin, en seconde ligne, et elle bivouacqua dans cette position.

Il fut très-étonné de ce que les Impériaux n'avoient pas soutenu le bois de Sars et le moulin de Boussu, d'autant plus qu'il trouva à la tête du village de Boussu des espèces de retranchemens qui annonçoient un projet de tenir sur cette ligne. Il jugea que la marche d'Harville à la droite du bois lui avoit fait craindre d'être tourné par Frameries, et lui avoit fait resserrer sa défense sur Gemappe: c'est bien aussi ce qui seroit arrivé, mais les François auroient perdu beaucoup de

monde à cette attaque qui auroit été longue et dangereuse; et les Impériaux ayant la hauteur, auroient toujours pu avoir le temps de regagner leurs retranchemens de Gemappe.

Le 5 le général fit attaquer Quareignon par les Belges, soutenus de trois bataillons francs qui formoient le corps des flaqueurs de gauche. Il fit avancer l'avant-garde de Beurnonville en avant de Frameries, faisant face au grand chemin de Cuesmes; il rangea son armée en colonne le long du bois, mais de manière à pouvoir se mettre en bataille par un à gauche, en faisant face au village de Gemappe, et adossée au bois. Il plaça à sa gauche douze bataillons pour soutenir l'attaque de Quareignon, et pour prendre le village de Gemappe à revers, en le tournant par son flanc droit. Il divisa sa cavalerie en trois corps; pour soutenir dans cette plaine les trois parties de son infanterie qui devoient attaquer le village. Il fit filer son artillerie sur tout le front, et la plaça à de justes portées, pour croiser ses feux sur les batteries fixes de l'ennemi.

Il ordonna au général d'Harville d'aller se poster sur les hauteurs en avant de Sibly, d'où il débordoit la hauteur de Berthaumont et menaçoit le mont Pallizel. Pendant qu'il faisoit cette disposition, il fit continuer l'attaque de Quareignon pour amuser et retenir l'ennemi, car il avoit peur qu'il ne profitât de la nuit pour abandonner les retranchemens de Gemappe, traverser la ville, et aller se porter sur Berthaumont, Pallizel et Nimy, ce qu'il auroit dû faire. C'est même ce qui engagea le général à bivouacquer très-près de l'ennemi.

On lui a dit depuis que le général Beaulieu avoit ouvert l'avis de l'attaquer dans la nuit. Cet avis étoit certainement le meilleur, ne prenant pas le parti de se retirer, qui valoit encore mieux. Le général Beaulieu se souvenoit de ce qui lui étoit arrivé à-peu-près dans la même position dans le mois d'avril précédent contre le général Biron. Mais les troupes n'étoient plus les mêmes. Cette attaque auroit peut-être pu occasioner un désordre momentané; mais dès qu'on se seroit reconnu, les Impériaux auroient été débordés

dés de par tout, et Dumouriez les tournant, soit avec sa droite soit avec sa gauche, les auroit enveloppés sans qu'ils pussent regagner leurs retranchemens. Au reste, cet avis est d'un guerrier vigoureux, et valoit mieux que le parti qui fut pris de se laisser attaquer le lendemain matin dans les retranchemens de Gemappe *par des François.*

CHAPITRE V.

Bataille de Gemappe.

Le 6 à la pointe du jour, le général envoya ordre au général d'Harville de bien observer ce qui se passeroit à sa gauche, à l'avant-garde de Beurnonville, de s'avancer toujours à sa hauteur, en débordant l'aile gauche des Impériaux qui étoit située sur Berthaumont, d'ouvrir le feu de son artillerie contr'elle, et de profiter du moment de sa retraite pour se porter avec promp-

titude sur le mont Pallizel, d'où il gagneroit la hauteur de Nimy, tournant ainsi Mons, et coupant aux ennemis la retraite du grand chemin de Bruxelles. Ce général ne pouvoit pas aider au succès de la bataille, parce que la ville de Mons étoit entre lui et la position qu'on attaquoit; mais il pouvoit compléter la victoire en cas de succès, en attaquant avec des troupes fraîches l'ennemi dans sa retraite.

Le général Beurnonville avoit devant lui la gauche de l'ennemi, sur une hauteur qui couvroit Cuesmes, garnie de cinq grosses redoutes. Cette hauteur tenoit aux maisons détachées de Gemappe. Plusieurs autres redoutes s'étendoient tout le long du front et jusqu'à la droite du village, au dessus de Quareignon. Vingt pièces de grosse artillerie, beaucoup d'obuziers, indépendamment des canons de bataillons, étoient distribués dans les redoutes, et présentoient trois étages de feux; des arbres et des chemins creux avec les maisons formoient des retranchemens formidables.

Au centre de ce front qui correspondoit au centre de l'armée françoise commandé par le lieutenant-général de Char-

tres, étoit une ouverture avec un chemin pour entrer dans Gemappe. Les Impériaux y avoient quelques escadrons qui pouvoient, en cas de désordre dans notre attaque, tomber sur le centre de notre infanterie.

La gauche de l'armée françoise étoit conduite par trois maréchaux-de-camp Ferrand, Blottelières et Rozières, en l'absence de Miranda, lieutenant-général, qui étoit encore à Paris. Le général Ferrand, comme l'ancien, commandoit cette gauche qui placée en équerre, devoit attaquer le village par l'extrémité droite de son front et par son flanc droit.

Cette terrible position étoit défendue, de l'aven des Impériaux, par dix-neuf mille hommes; mais d'après les états de situation pris à Mons dans les papiers du colonel Fischer, un des chefs de l'état-major, l'armée du duc de Teschen montoit à vingt-huit mille hommes. La contradiction n'est qu'apparente. Il pouvoit n'y avoir que dix-neuf mille hommes dans les retranchemens de Gemappe; le reste pouvoit être dans Mons et sur Berthoumont devant le général d'Harville.

Dumouriez ordonna à Beurnonville de commencer l'attaque, se dirigeant sur Cuesmes. Il avoit distribué sur son front dix pièces de seize, et seize pièces de douze. Labayette, excellent colonel d'artillerie, plaça ce canon de manière à ce que chaque redoute fût battue en flanc par deux batteries de deux pièces, et le feu commença vivement sur tout le front à huit heures du matin.

Le général, après avoir parcouru son front dès la pointe du jour, alla trouver le général Ferrand à sa gauche. Il vit qu'on attaquoit très-mollement le village de Quareignon. Il fit entrer le général Rozières avec deux pièces de douze et quatre bataillons, pour soutenir et pousser en avant l'infanterie légère belge et françoise; le village fut emporté en sa présence. Il donna ordre au général Rozières de continuer à marcher par le grand chemin, d'y mettre en bataille sa cavalerie consistant en huit escadrons, et d'attaquer avec l'infanterie le flanc droit du village. Il ordonna au général Ferrand d'attaquer l'angle et l'extrémité droite du front du village, dès qu'il verroit le général Roziè-

res monter sur le flanc droit, de ne plus s'amuser à canonner, et de marcher tête baissée, la baïonnette au bout du fusil.

Il lui recommanda de faire cette attaque en colonne par bataillon, de garder cet ordre dans le village, et de ne se déployer que lorsque sa droite rejoindroit la gauche de la division du centre. Il lui laissa des officiers d'état-major, qu'il devoit lui renvoyer pour l'avertir des progrès de son attaque, et il lui dit qu'il alloit attendre de ses nouvelles à la division du centre qu'il mettroit en mouvement dès qu'il sauroit son attaque commencée.

Il se rendit promptement au centre, où il attendit inutilement jusqu'à onze heures des nouvelles de Beurnonville et Ferrand. L'attaque de Beurnonville étoit lente, mais il étoit retenu par le feu très-vif des cinq redoutes qu'il ne pouvoit pas éteindre par celui de son artillerie, quoique le général l'eût renforcé de quatre pièces de seize. Quant à Ferrand, son retard étoit inexcusable.

A onze heures il pria le colonel Thouvenot de se porter à cette gauche, de faire commencer l'attaque, de la diriger, et

voyant déboucher de la cavalerie ennemie, se jete à droite derrière une maison, et laisse un espace vuide, par lequel cette cavalerie auroit pu percer ce centre.

Dans le moment le jeune Baptiste Renard, valet-de-chambre du général, inspiré par un mouvement héroïque et par son attachement pour son maître, part au grand galop, va trouver le général Drouet qui commandoit cette brigade, lui fait honte de sa retraite, ramène la brigade, occupe la trouée, va trouver les sept escadrons que le mouvement timide de cette infanterie avoit arrêtés, les conduit dans la trouée, et vient retrouver son maître après avoir rétabli le combat.

En même temps que le général Drouet avoit plié, la brigade qui étoit à sa gauche avoit fait halte; elle ne fuyoit pas, mais les trois colonnes de bataillons qui la composoient s'étoient mis en marche et en confusion, et perdoient beaucoup de monde, restant exposées à un feu de canon à mitraille, à demi-portée de fusil. Le duc de Chartres s'y porte précipitamment, les rallie, en forme une grosse colonne mélangée qu'il appelle gayement le

bataillon de Gemappe, rétablit le combat, pénètre dans le village, force les trois étages de redoutes et de retranchemens. Des escadrons de hussards et de chasseurs et dragons s'y portent avec autant de rapidité que l'infanterie, on se bat avec acharnement, Thouvenot qui avançoit par la droite du village, met les Impériaux entre deux feux, plus de quatre cents se noient dans le Haisne, et la bataille est gagnée au centre et à la droite du village.

Pendant que le duc de Chartres rallioit le centre avec autant de vigueur, Dumouriez avoit une autre inquiétude. L'attaque de Beurnonville ne faisoit aucun progrès, il s'y porte très-rapidement avec deux intentions très-contradictoires; l'une de forcer les redoutes de la gauche de l'ennemi pour appuyer l'attaque du duc de Chartres, l'autre d'abandonner cette attaque, et de revenir avec les troupes de l'avant-garde dans la plaine de Paturage, y rallier les troupes de son centre, et protéger la retraite de l'armée si l'attaque du duc de Chartres tourne mal, ce qui pouvoit se présumer d'après le premier désordre occasioné par le général Drouet.

Jamais général n'est arrivé plus à propos. Il trouve sur la hauteur de Cuesmes deux brigades d'infanterie, dont une composée de trois bataillons de Paris, de ses anciennes troupes du camp de Maulde. Elles débordoient la gauche des cinq redoutes qui étoient garnies de grenadiers hongrois. Elles avoient devant elles une nombreuse cavalerie impériale qui paroisoit prête à les attaquer, et à cinq cents pas en avant, sur leur gauche, une colonne d'infanterie qui attendoit le mouvement de la cavalerie pour achever de les détruire. A cent pas derrière ces deux brigades étoient dix escadrons de hussards, dragons et chasseurs, exposés au canon des redoutes qui les prenoient en écharpe, et à celui du général d'Harville qui, par une erreur inconcevable, les prenant pour les ennemis, les écrasait par derrière.

Ces troupes n'avoient aucun général en tête, car le fameux Dampierre qui devoit les commander, ne s'y trouvoit pas, quoique la veille il eût fait une algarade indécente à son général-en-chef, sur ce qu'il avoit remis l'attaque au lendemain. Beurnonville venoit derrière, à la tête de

deux autres brigades et du reste de sa cavalerie.

Le général n'a que le temps de passer devant le front des deux brigades, et de leur dire qu'ayant à leur tête leur *père*, ils n'ont rien à craindre. Les cris de *vive Dumouriez* l'assurent de la bonne volonté de cette troupe qui avoit une contenance héroïque. Il passe à la tête de la cavalerie; il étoit temps, elle se mêloit et alloit fuir. Il envoya un aide-de-camp à Beurnonville pour le hâter. Dans le même moment les dragons impériaux s'avancent au galop pour enfoncer les deux brigades, qui par une décharge à bout portant, se font un rempart de plus de cent chevaux ou cavaliers devant eux. Un escadron ennemi arrive par le grand chemin, veut envelopper cette infanterie. Le général qui avoit rallié sa cavalerie, détache les hussards de Berchiny qui enfoncent ces dragons. Toute cette cavalerie impériale fuit jusqu'à Mons, et la colonne d'infanterie se met aussi en retraite.

Dumouriez fait occuper le terrain du combat par Beurnonville, qui arrive, fait faire un à gauche aux deux braves briga-

des qui venoient de décider l'affaire, aux chasseurs à cheval commandés par l'ainé Frecheville et par Fournier, aux hussards de Chamborant commandés par le cadet Frecheville, et à ceux de Berchiny commandés par Nordmann; il entonne *l'hymne des Marseillois*, se met à leur tête, et ils vont gayement et avec un courage qu'on ne peut pas décrire, attaquer les redoutes par la gorge. Il s'y fait un grand massacre des grenadiers hongrois.

Cependant toujours inquiet pour son centre, il retire de cette attaque, quand il la voit bien décidée, Frecheville l'ainé avec six escadrons de chasseurs, et repartant à leur tête au grand trot, il longe le village pour aller au secours du centre. Il n'a pas fait cinq cents pas, qu'il voit arriver au grand galop Montpensier, jeune frère du duc de Chartres, qui vient lui annoncer que le centre est victorieux, et que son frère est maître du village après un sanglant combat. Thouvenot arrive au même instant de la gauche, ayant traversé le village, et longeant derrière les redoutes, et lui dit que tout est en fuite. Le combat avoit commencé à midi, et il n'étoit que deux heures.

Le général envoie message sur message à d'Harville, pour le faire hâter d'occuper le mont Pallizel, sans pouvoir parvenir à l'y déterminer. Ce général voyoit encore des troupes sur Berthaimont. Il croyoit le mont Pallizel et les hauteurs de Nimy bien retranchés; effectivement les Impériaux y avoient établi quelques redoutes. Il a beau recevoir les avis réitérés que la bataille est gagnée, que l'ennemi est en fuite, il n'avance pas, et on a bien de la peine à faire cesser son feu contre la hauteur de Cuesmes qu'occupoit Beurnonville.

Cependant l'armée étoit horriblement fatiguée. Elle bivouaquoit et se battoit depuis quatre jours. Il fallut absolument lui donner deux heures de repos, et lui distribuer du pain et de l'eau-de-vie. Elle n'avoit encore rien mangé, et alors on n'environnoit pas les soldats pour les mener au combat. Pendant ce repos, le général s'impatientoit de voir les Autrichiens se retirer sans être poursuivis, puisque par leur retraite il y avoit entre eux et lui la ville de Mons, et que d'Harville étoit seul en position de tourner cette ville s'il eût

suivi son instruction. Le général s'y seroit porté lui-même, mais il ne lui restoit pas un seul cheval en état de soutenir cette fatigue, et il avoit beaucoup d'ordres à donner, surtout pour ses vivres et ses blessés.

Il se tenoit alors à son avant-garde, à la tête du village de Cuesmes. A quatre heures il ordonna que chacun reprît les rangs, et il annonça qu'il alloit marcher en avant. Ces braves soldats oublient leur fatigue, et témoignent leur joie par leurs cris. Il fait occuper les faubourgs de Mons par les troupes légères, et il envoie sommer la ville. Il porte deux brigades sur Berthaimont que les ennemis venoient d'abandonner. Un événement bizarre le contredit encore. Ces deux brigades qui venoient de montrer un courage héroïque, qui venoient d'attaquer une position effrayante, de braver un triple étage de mousqueterie, de forcer des redoutées garnies d'une nombreuse infanterie, au milieu d'un feu épouvantable d'artillerie à cartouches, sont saisies d'une terreur panique. Elles s'imaginent que les Impériaux ont miné la montagne. D'après cette sup-

position impossible, cinq bataillons abandonnent cette position malgré toutes les représentations du général Stetenhofen qui les commande; un seul bataillon reste avec lui, les autres se rejettent dans le village de Cuesmes dans le plus grand désordre.

Le général instruit de cet événement très-inattendu, renvoie d'autres troupes occuper Berthautmont. Enfin le général d'Harville arrive. Il se poste sur le mont Palliel: parvenu sur cette hauteur, il n'occupe celle de Nimy qu'avec de légers postes, au lieu d'y marcher avec tout son corps d'armée. Pendant tous ces retards l'ennemi avoit assuré sa retraite, la nuit étoit venue.

Le général avoit sur le champ détaché le corps des flaqueurs de gauche sur Gelin et la chapelle Notre-dame, de l'autre côté de Mons et de la rivière, pour inquiéter la gauche du grand chemin de Bruxelles, pendant que d'Harville, posté à Nimy, inquiéteroit leur droite. Les flaqueurs étant trop foibles, sont obligés de laisser passer l'armée impériale, parce que d'Harville ne les soutient pas. Le général est

obligé, à son grand regret, de remettre au lendemain la prise de Mons et la poursuite de l'ennemi. Il n'avoit rien de prêt pour forcer Mons, dont le commandant mettoit beaucoup d'adresse et de fierté dans ses réponses. Il est forcé de se contenter du succès de sa journée, et il passe la nuit à dresser des batteries pour foudroyer cette mauvaise place, qui est évacuée dans la nuit même.

Tel est le détail de la bataille de Gemappe. Elle a décidé du sort des Paysbas; mais son succès auroit été bien plus complet, 1°. si Ferrand et Beurnonville avoient attaqué dès huit heures du matin, parce qu'on auroit gagné trois heures. 2°. Si d'Harville eût mieux étudié le mouvement de Beurnonville, ce qui l'auroit empêché de tirer sur lui, et s'il s'étoit porté rapidement sur les hauteurs de Pallizel et Nimy, car alors la retraite des Impériaux eût été entièrement coupée. Depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à six heures du soir, on eût eu le temps, avec ce corps frais qui n'avoit point combattu, d'achever leur défaite et de les poursuivre.

Le succès de cette bataille est dû principalement, 1°. au colonel Thouvenot qui a déterminé et conduit l'attaque de la gauche, 2°. au valet-de-chambre Baptiste Renard qui a rallié l'infanterie et la cavalerie du centre, 3°. au duc de Chartres qui a rallié la gauche du centre, et a forcé le centre du village, 4°. à l'attaque impétueuse des redoutes de la droite par le général-en-chef.

Le général Ferrand avoit si bien perdu la tête qu'il a assuré depuis n'avoir pas vu le colonel Thouvenot, quoique ce fût lui qui le dirigeât. Les officiers d'état-major et les aides-de-camp du général ont montré la plus grande bravoure et la plus grande intelligence. Plusieurs ont été blessés. Le général Moreton a montré le plus grand courage, et le lieutenant-colonel Bourdois, son aide-de-camp, a rendu de très-grands services. Le général Drouet a réparé sa faute de la manière la plus brillante, et est mort au Quesnoi de ses blessures.

Il n'y a pas eu un corps dans l'armée françoise qui ne se soit battu, et qui n'ait joint l'ennemi à l'arme blanche. La plus grande

grande perte est tombée sur les bataillons du centre qui se sont arrêtés pour fusiller de pied ferme. Ceux qui ont marché tête baissée ont fort peu perdu. Cette bataille n'a coûté réellement qu'environ deux mille hommes, dont six à sept cents morts; mais on a perdu plusieurs canonniers et beaucoup de chevaux d'artillerie, parce que ce corps, pour faire plus d'effet, s'est avancé avec son intrépidité ordinaire, jusqu'à portée de fusil des retranchemens. Les Impériaux ont perdu à-peu-près quatre mille hommes et treize pièces de canon, dont sept de gros calibre, abandonnés dans les redoutes. Mais de ce moment la désertion et la déroute se sont unies dans leur armée.

CHAPITRE VI.

Berneron à Ath. Prise de Tournai et d'Ostende.

En partant le 4, pour aller attaquer les Impériaux, le général avoit donné ordre à Berneron de se porter le même jour à

Blatton, d'où il marcheroit sans délai sur Ath, si comme il le croyoit alors, le duc de Teschen abandonnoit la position de Mons sans s'exposer à un échec. Il vouloit par le mouvement de cette division, couper la communication du corps impérial chargé de défendre Tournai, et l'empêcher de rejoindre le duc de Teschen. Berneron fut retardé, parce que tout lui manquoit; il n'avoit ni effets de campement, ni vivres, ni chevaux pour le transport de son artillerie, ni argent. Il avoit encore sur son flanc gauche le petit camp de Bury, et comme il avoit dans sa division beaucoup de corps de nouvelle levée, il craignoit de se compromettre.

Ainsi il ne put arriver à Ath que le 8, après que le général Latour étoit déjà passé et replié sur Bruxelles. Il prit dans Ath beaucoup de munitions de guerre et de bouche, et beaucoup de bagages, ainsi qu'à Lessines, Grammont et Ninove, où il envoya des détachemens. Mais ce mouvement fut trop lent pour faire tout l'effet que le général en attendoit; au moins il ne pouvoit pas accuser de mauvaise volonté le général Berneron, qui montrait

au contraire beaucoup de zèle et de courage.

Il n'en étoit pas de même du général Labourdonnaye; il lui avoit dépêché un aide-de-camp le 3, pour lui annoncer qu'il marchoit pour déposter le duc de Teschen; il le conjuroit de se hâter de s'emparer des hauteurs d'Hertain, Lamain et Marquain, et de mener son gros canon et ses mortiers devant Tournai, l'assurant qu'il n'y trouveroit pas de résistance, parce que le général Latour n'avoit d'autre parti à prendre que de se rejoindre au duc de Teschen, soit que ce duc abandonnât la position de Mons, soit qu'il se mît dans le cas d'y être forcé. Labourdonnaye, malgré toutes les instances du général Duval, du colonel Devaux, de son état-major et de ses généraux, malgré les murmures de son armée, ne se mit en marche que le 6, pour arriver à Hertain. Il fut très-surpris et très-fâché de n'y trouver ni ennemis ni retranchemens, comme il l'avoit annoncé; il avoit avec lui sa grosse artillerie; on le conjura vainement de s'avancer sur Tournai.

Il resta tout le 7 dans sa position,

quoique dans la nuit du 6 au 7 il eût appris la victoire de Gemappe, quoique dans la journée du 7 plusieurs habitans fussent venus à son camp lui dire que dans la nuit précédente on avoit commencé à évacuer la place, et que le général Latour étoit en pleine retraite. Le 8 au matin, le colonel Devaux furieux contre ce général, prit avec lui quatre hussards, entra dans Tournai, lui envoya dire qu'il étoit attendu par les bourgeois, et continua sa route pour venir en droiture à Mons, rendre compte à son général de cette lâcheté ou trahison, car on ne savoit comment caractériser cette conduite.

Labourdonnaye entra donc le 8 au matin dans Tournai; il envoya à la convention un bulletin pompeux de cette conquête dont il reçut des éloges et des remerciemens. Dès qu'il y fut établi, il fit publier une proclamation entièrement contraire à celle du général-en-chef; il s'empara des caisses publiques, et il établit des contributions. Ce système spoliateur, soutenu par des commissaires qu'il avoit amenés avec lui de Lille, révolta les habitans de cette ville, de Courtrai, Menin et Bruges. Ils

envoyèrent des députés au général-en-chef, aux ministres et à la convention.

La conduite de Labourdonnaye avoit beaucoup de partisans; elle étoit semblable à celle de Custine à Francfort. Mais la position de la France étoit bien différente vis-à-vis des Allemands; on pouvoit exercer avec eux le droit de guerre et de conquête. On n'avoit pas le même droit contre les Belges qu'on n'avoit pas conquis, qui se jetoient dans les bras de la France, et auxquels, du consentement de la convention, le général Dumouriez avoit assuré qu'on venoit pour les délivrer du joug des Allemands, et qu'on n'exerceroit contr'eux aucun droit de souveraineté ni de conquête.

Le général fut très-irrité de cette entreprise de Labourdonnaye. Il envoya afficher sa proclamation dans toutes les villes, cassa toutes les ordonnances de ce général, fit remettre toutes les caisses dans les mains des administrateurs du pays, leur défendit d'obéir à tout ordre de ce général qui seroit attentatoire à leur liberté, lui écrivit à lui-même de ne se mêler que des opérations militaires, jusqu'à ce qu'il

fût remplacé, lui annonçant qu'il portoit plainte contre lui, et demandoit son renvoi.

Il écrivoit au pouvoir exécutif, il lui expliqua tous ses griefs contre Labourdonnaye, il manda qu'il étoit impossible que la campagne s'achevât heureusement avec un pareil second, et qu'il falloit opter; que si on approuvoit la conduite de Labourdonnaye, il lui céderoit volontiers le commandement de l'armée; que si on la blâmoit, il falloit le renvoyer dans son département du nord, et qu'on donnât le commandement de son armée à un général qui ne contrariât pas les plans militaires et politiques du général-en-chef. Le ministre, après avoir tergiversé quelque temps, renvoya Labourdonnaye à Lille, et laissa le général Dumouriez maître du choix de son successeur.

Dumouriez le remplaça par le lieutenant-général Miranda, au refus du lieutenant-général Duval, qui eut la modestie de ne vouloir pas se charger du commandement en chef d'une armée. Modestie bien rare! Duval servit avec le même zèle jusqu'à la fin de la campagne sous Miranda. Il étoit d'une mauvaise santé.

C'étoit un des meilleurs officiers-généraux de l'armée.

On a placé de suite l'aventure du général Labourdonnaye, pour n'en plus parler. Il étoit alors un des plus ardens ennemis cachés de Dumouriez, ainsi il n'auroit rien gagné, ni pour le service de l'état ni pour lui-même, à le ménager davantage.

Ce mauvais général fut fort humilié des conséquences de la bataille de Gemappe. Il avoit annoncé que le plan de Dumouriez ne valoit rien, et qu'il auroit dû attaquer de préférence les places maritimes, en le chargeant de cette opération avec son armée du nord. Le général avoit annoncé de son côté que la garnison de Dunkerque suffisoit pour prendre les places maritimes, et il avoit en conséquence envoyé ses ordres au commandant de Dunkerque. Effectivement dès que la nouvelle de la bataille de Gemappe lui arriva, ce commandant se mit en campagne avec dix-huit cents hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie. Nieuport et Ostende lui ouvrirent leurs portes. Bruges le reçut avec joie, et toute la Flandre fut soumise sans tirer un coup de fusil.

CHAPITRE VII.

Prise de Mons. Combat d'Anderlecht. Entrée dans Bruxelles.

Le général entra le 7 au matin dans Mons, où il fut reçu avec la plus grande joie par les habitans. Sa position étoit beaucoup plus embarrassante qu'avant sa victoire. Ses commissaires des guerres, ses administrateurs des vivres étoient restés à Valenciennes. Il étoit sans vivres, sans argent, sans moyens pour marcher en avant. D'Espagnac, homme de beaucoup d'esprit et fertile en ressources, vint l'y trouver. Il avoit l'entreprise des convois de l'armée. Il lui prêta cinquante mille écus, et il fit par ordre du général, avec le commissaire - ordonnateur Malus, différens marchés pour des souliers et des capotes, dont le soldat avoit grand besoin dans une saison aussi rigoureuse. Des capitalistes belges firent des marchés pour assurer les vivres et les fourrages de l'armée pour deux mois. Le

général fit une ordonnance pour exiger du clergé un emprunt forcé d'une année de revenu, avec promesse de faire garantir cet emprunt par la nation belge, avec laquelle la nation françoise s'acquitteroit par une solde de compte à la fin de la guerre.

Cet emprunt sur le clergé étoit pour lui une assurance de la conservation de ses biens, et servoit à mettre en circulation le numéraire enfoui dans les couvens. Quant aux marchés pour les vivres et les fourrages, outre qu'ils assuroient la subsistance de l'armée, et que les premières livraisons devoient mettre le général dans le cas de ne plus être arrêté dans sa marche, devant commencer sous huitaine et continuer sans interruption, il en résultoit un autre avantage, c'est que les entrepreneurs devant être payés en assignats, avoient autant d'intérêt que la France elle-même, à les faire entrer en circulation.

Ces détails d'administration l'occupèrent jusqu'au 11, et l'empêchèrent de poursuivre vivement son avantage, ce qu'il eût fait s'il n'eût pas manqué de tout. D'Espagnac, avec qui le général fit passer

aussi un autre marché pour l'armement et l'équipement des Belges qui s'offroient, et dont il vouloit former une armée nationale, partit pour Paris, chargé de faire ratifier tous ces marchés, ne doutant pas plus que le général et le commissaire-ordonnateur Malus, qu'ils seroient approuvés, et que la convention et le ministre de la guerre trouveroient très-avantageux de n'avoir plus rien à envoyer à cette armée, qui se trouveroit entièrement nourrie, habillée, équipée, de gré à gré, aux dépens de la Belgique, d'y voir les assignats établis au même cours qu'à Paris, et de n'avoir à solder qu'à la fin de la guerre, d'après une comptabilité qui, d'après la compensation des déboursés de la France pour assurer la liberté de la Belgique, se réduiroit tout au plus à une très-petite dette. On verra combien le général se trompoit dant son opinion.

Il envoya à Paris un de ses aides-de-camp avec le détail de la bataille de Gemappe, et il le fit accompagner par le brave Baptiste qui reçut du président de la convention une épée, un uniforme complet, le brevet d'aide-de-camp et de ca-

pitaine, le baiser fraternel et les honneurs de la séance. Cette récompense honoroit la nation elle-même, et c'est-là la véritable égalité, c'est que tout citoyen dans un état soit également admissible aux dignités et aux grades quand il les a mérités. Toute autre égalité ne peut exister que parmi les hordes sauvages qui ne connoissent ni la propriété, ni les arts, ni les distinctions de la société.

Il vit arriver avec plaisir à Mons le général Miranda qui revenoit de Paris, et les maréchaux-de-camp Stengel et Eustace, qui étoient restés malades à Valenciennes. Il rendit au premier le commandement en second de l'avant-garde. Il donna au second, qui étoit Américain, le commandement du corps des flanqueurs de gauche.

Mais celui dont l'arrivée lui fit le plus de plaisir, fut le brave et respectable Lanoue. Les commissaires de la convention, résidant à Valenciennes, l'avoient fait mettre au cachot à Douai avec les malfaiteurs; il y languissoit depuis trois semaines, sans pouvoir obtenir des juges, lorsque le général arrivant de Paris à la fin d'octobre, crut pouvoir exercer en sa faveur la sage

loi angloise d'*habeas corpus*, en se portant pour sa caution. Il l'emmena à Valenciennes, et le prit chez lui comme aide-de-camp, ayant eu soin de rendre compte au ministre de ce qu'il avoit fait et de ses motifs.

Il étoit sûr de l'innocence du prisonnier, et il trouvoit utile d'employer ses talens, surtout ayant peu d'officiers-généraux. On avoit dépeint à Paris ce fait comme un acte de despotisme du général; les plus furieux vouloient le faire décréter. Le brave Lanoue qui vit que la générosité de son chef alloit lui faire une mauvaise affaire, se sacrifia lui-même, alla se remettre au cachot, et écrivit à la convention pour demander des juges. Cet acte de résignation fit rougir ses accusateurs, on lui donna des juges, il fut acquitté, et vint offrir son zèle, ses talens et sa vie à son ami.

Le général fit part à Valence de son succès, et lui manda d'être le 13 ou le 14 à Nivelles, parce qu'obligé malgré lui de laisser au duc de Teschen le temps de se préparer, il espéroit qu'il l'attendroit derrière le canal de Vilvorden; que dans ce

cas il seroit chargé de tourner la forêt de Soignies, pour aller l'inquiéter au passage de la Dyle. Il ordonna à Berneron de se rapprocher de sa gauche, et de venir camper à Herines le 11. Il marcha ce jour-là de Mons à Enghien avec son armée, et le général d'Harville marcha de Mons à Braine-le-comte.

Il fut si mal servi par ses convois, qu'il ne put exécuter cette marche qu'en deux jours. Ainsi son armée ne fut que le 12 à Enghien. Son avant-garde étoit alors à Hall, et Beurnonville venoit de la quitter pour aller prendre le commandement en chef de l'armée de la Moselle, à la place de Kellermann. Steügel commanda alors en chef. Dampierre qui étoit incompatible avec lui, alla prendre le commandement de la division de Berneron, qui deux jours après rentra dans la ligne.

Le général ordonna à Labourdonnaye de se porter de Tournai à Gand, de porter son avant-garde à Dendermonde, et de se trouver le 13 à cette hauteur, sans y manquer. Il lui expliqua bien qu'il n'avoit aucun ennemi devant lui, qu'ainsi

rien ne devoit ni gêner ni retarder sa marche, qu'il y avoit peut-être deux ou trois mille Impériaux à Gand qui se replieroient à son approche. Labourdonnaye trouva moyen de s'arriérer encore de deux ou trois jours; mais alors sa mauvaise volonté n'étoit d'aucun danger, parce que les opérations des armées étoient devenues indépendantes.

Le 12 au soir le général se rendit à Hall où étoit son avant-garde avec le colonel Thouvenot. Le 13 au matin il donna un détachement de deux cents chasseurs à pied et cinquante à cheval, au colonel Devaux son aide-de-camp, pour avoir des nouvelles précises de l'ennemi. Deux heures après, Devaux lui manda qu'il étoit engagé avec l'arrière-garde des Impériaux qu'il avoit trouvée à St. Peterslewe, qu'il les amusoit, et que si on vouloit lui envoyer du renfort, il les pousseroit, que les paysans lui avoient dit que l'armée impériale étoit au de-là de Bruxelles, et qu'une arrière-garde de deux ou trois mille hommes étoit sur les hauteurs d'Anderlecht.

Le général prit trois mille hommes de

son avant-garde avec deux compagnies d'artillerie à cheval, et s'avança à St. Peterslewe, ayant envoyé ordre au général Miranda d'amener l'armée à Hall; il donna le même ordre au général d'Harville, ne voulant pas le porter de l'autre côté de la Senne, pour ne pas l'engager dans la forêt de Soignies. Il lui manda de lui envoyer son avant-garde, qui se joindroit au corps de ses flanqueurs de droite et au reste de son avant-garde pour la soutenir.

Arrivé à St. Peterslewe, il poussa facilement devant lui les troupes légères impériales; mais quand il fut devant Anderlecht, il se vit débordé à sa gauche par un corps plus fort que le sien, ayant cinq à six mille hommes devant lui. Ce n'étoit pas le cas de se faire battre à la tête d'une légère avant-garde; il ne vouloit pas non plus reculer. Il s'étendit sur un très-grand front, et il établit une grande canonnade à la tête du grand chemin. L'ennemi le croyant plus fort, ne voulut pas s'engager. Enfin, sur les trois heures après-midi, le reste de son avant-garde arriva; alors il attaqua vigoureusement le

village qui fut emporté. Les dragons de Latour et un corps des uhlands furent maltraités par sa cavalerie. Un major impérial, nommé Mahni, se distingua à cette retraite qui coûta cinq à six cents hommes aux ennemis.

Miranda et d'Harville marchaient tous les deux sur Hall; en y arrivant, ils apprirent que le général étoit engagé contre des forces supérieures, et demandoit du secours. Les troupes entendoient un grand feu du côté de Bruxelles, on rapportoit des blessés. L'armée s'inquiète, veut aller au secours de son général, de son père, jette sa soupe, et se remet en marche en courant vers Anderlecht. C'est un des traits de ses soldats, auquel Dumouriez a été le plus sensible. Il se dépêche de leur envoyer dire que l'ennemi est battu et en retraite. L'armée retourne prendre son camp à Hall, murmurant contre son général qui s'expose à l'avant-garde. Le lendemain avant le jour, elle étoit en marche, et le général a le plaisir d'être bien grondé par ses soldats. Comment n'aimeroit-on pas de pareils hommes! Comment ne regretteroit-on pas de voir

un caractère aussi noble, altéré par des crimes! Oh! François, combien vous êtes changés depuis 1792! Mais cette époque terrible de votre histoire s'effacera, vos vertus reviendront, et vous punirez vous-mêmes les monstres qui vous égarent et qui vous déshonorent.

Aussitôt après s'être rendu maître d'Anderlecht, le général envoya le colonel Westermann avec un trompette dans Bruxelles, pour sommer le commandant. Le maréchal Bender reçut la sommation. Il y en avoit une seconde pour les magistrats. Ils prièrent le colonel Westermann d'engager le général à ne pas laisser entrer ses troupes dans la ville à l'approche de la nuit, de peur qu'elles ne se débandassent, et que les Impériaux qui étoient encore en bataille près du parc et de la porte de Bellevue, ne vinsent les attaquer, ce qui produiroit un combat dans la ville. Le général avoit un motif de plus pour ne pas laisser entrer ses troupes le soir dans Bruxelles; il craignoit la licence et le pillage. Il fit dire aux magistrats de bien fermer leurs portes, et de ne laisser entrer aucun soldat françois, et il établit

de fortes patrouilles de cavalerie pour bien garder les avenues.

Le 14 au matin, après avoir tracé le camp de son armée à Anderlecht, il entra dans Bruxelles aux acclamations du peuple. Les rues étoient bordées des deux côtés d'une double haie de déserteurs autrichiens. Ils étoient plus de quatre mille. Ses soldats se conduisirent parfaitement bien, il n'y eut pas la moindre violence ni le moindre excès. Il y établit sur le champ une garnison de six bataillons et un régiment de dragons, et il profita de l'occasion pour se débarrasser de Moreton, chef de son état-major, incapable d'une place aussi importante. Il le nomma commandant de Bruxelles et du Brabant, où il se conduisit très-mal. Il récompensa les grands talens et les services distingués de Thouvenot, en le nommant maréchal-de-camp et chef de l'état-major. C'est ainsi qu'en deux mois le général Thouvenot s'est élevé de lui-même à la seconde place de l'armée, par son propre mérite; et c'est ainsi qu'il faut avancer rapidement les hommes supérieurs, pour les rendre encore plus utiles.

CHAPITRE VIII.

Siege d'Anvers. Combat de Tirlemont.

Plus le général avançoit, plus ses embarras redoubloient. En entrant dans Bruxelles, Malus lui annonça qu'il ne restoit que quatorze mille francs dans la caisse de l'armée; il falloit payer la solde de cinquante mille hommes à qui le prêt étoit dû. Il fut obligé d'emprunter quatre-vingt mille florins à la caisse publique de cette capitale, avec promesse d'un prompt remboursement, et trois cent mille francs sans intérêt chez un banquier, en faisant donner une lettre de change sur le trésor national. Ce fut d'Espagnac qui fit trouver cette ressource; il arrivoit de Paris, et apportoit une fort mauvaise nouvelle. Le ministre Pache n'avoit voulu agréer aucun marché.

Cambon qui étoit le maître absolu des finances, disoit qu'il étoit inutile de prendre des entrepreneurs belges pour faire passer les assignats, qu'on forceroit bien

cette nation à les prendre, non pas au prix de Paris, mais au pair de l'argent; que si les subsistances et les effets d'habillement revenoient à un plus haut prix en les faisant arriver de France qu'en les tirant du pays, d'un autre côté cela faisoit subsister nombre d'artisans françois, surtout à Paris, qui sans cela se livreroient au désordre, faute de pain: que la regie des vivres et des fourrages étoit un repaire d'aristocrates qui augmentoient par leurs accaparemens le prix des denrées de première nécessité: que tous les autres entrepreneurs étoient des fripons qui faisoient payer cher, et livroient de mauvaise marchandise: que pour obvier à tous ces inconvéniens, la convention avoit autorisé les ministres de l'intérieur, de la marine et de la guerre, à rompre toutes les compagnies des anciens fournisseurs, et à remettre les intérêts de la nation entre les mains de cinq ou six personnes chargées de tous les achats de toute espèce, qui devoient compte de clerk à maître: que cette compagnie, connue sous le nom de comité des achats seroit chargée de tous les marchés, sans pouvoir être eux-

mêmes entrepreneurs: que par là on assureroit des prix uniformes pour chaque genre de fournitures, et qu'on ne dépendroit pas de l'activité des accapareurs.

D'Espagnac avoit trop d'esprit et de lumières pour ne pas réluter facilement ces sophismes spécieux. La formation d'un comité des achats mettoit toutes les denrées de première nécessité dans les mains de six personnes qui devoient le composer. Elles établissoient le régime du monopole des grains, qui sous l'ancien gouvernement avoit été une des premières causes de la révolution. Le comité des achats ne pouvoit établir l'uniformité des prix pour chaque genre de fourniture, dans un pays aussi étendu et aussi varié dans ses productions que la France, qu'en adoptant le prix le plus haut: quant aux pays étrangers où se trouvoient les armées, le comité des achats étant obligé de tirer les denrées du pays même, ne les auroit que de la seconde main, et seroit forcé d'avoir recours aux entrepreneurs du pays: que ceux-ci, ou se contenteroient des prix déjà convenus, ou les hausseroient: que dans le premier cas, il

en coûteroit en sus les deux pour cent qu'on accordoit aux membres de ce comité; dans le second on payeroit de plus le renchérissement, l'inexpérience ou la coalition du comité avec les fournisseurs étrangers.

Que quant à la circulation des assignats, elle ne pouvoit s'établir que par la confiance et au taux du commerce: que cette circulation ne pouvoit pas s'établir équitablement au pair, pendant qu'ils perdoient plus de cinquante pour cent à Paris: que si on l'essayoit par la violence, ce seroit un brigandage qui déshonoreroit la nation, révolteroit les Belges, et pourroit avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Ce comité des achats fut réellement établi. Il étoit composé d'un banquier suisse, nommé Bidermann, l'associé de Clavières, d'un Flamand d'Ostende et de trois juifs de Strasbourg, nommés Cerf-Beer, fils d'un homme fameux par ses friponneries dans les fourrages de la guerre de sept ans. C'étoient-là les cinq *prud-hommes* auxquels on remettoit le sort et les intérêts de la France,

C'étoit le ministre Clavières qui avoit monté cette machine avec la faction de la Gironde, dont la plupart, gros capitalistes, étoient les croupiers de ces entrepreneurs déguisés sous le nom de régisseurs. Le pauvre Roland, et peut-être Cambon lui-même avoient été séduits par les sophismes qu'on vient de détailler, et les ministres Pache et Monge avoient été entraînés par leurs commis qui y trouvoient leur compte. Le général ne se seroit pas mêlé de cette affaire, et auroit laissé voler la nation sans se plaindre, puisqu'il ne pouvoit pas l'empêcher, si la désorganisation de l'administration de son armée qui s'ensuivit de près, n'avoit entièrement ruiné tout son plan de campagne.

La circulation des assignats lui causoit les plus grands embarras. L'armée étoit payée en numéraire; mais les agioteurs qui vouloient introduire le cours des assignats au pair, pour y gagner la valeur de la baisse, en donnoient aux soldats, ceux-ci les portoient aux marchands en détail. Pour un objet de trois ou quatre sols le soldat exigeoit le change d'un assignat de cent sols. De là naissoient des

querelles violentes. Le marchand étoit lésé, le soldat s'accoutumoit à voler.

L'armée vouloit engager le général à donner une ordonnance pour que les assignats fussent reçus par le marchand, qui souvent aimoit mieux donner sa marchandise pour rien, que de donner encore de l'argent pour un papier qui devoit perdre nécessairement plus de cinquante pour cent. Cette ordonnance eût été injuste, puisque l'armée étoit payée en numéraire, et n'avoit aucun prétexte de refuser elle-même le paiement en numéraire.

Les magistrats des villes le sollicitoient de donner une ordonnance pour que les marchands ne fussent pas forcés à recevoir les assignats. Cette demande étoit strictement juste, mais c'eût été achever de les décrier, et faire tort à sa patrie. Il conseilla aux villes de créer des billets de confiance, en proportion de la consommation, comme on avoit fait en France; elles s'y refusèrent, il ne put pas les blâmer, et cet état de guerre subsista entre les marchands détaill^{ers} et les soldats: à la vérité, quand les soldats venoient se plaindre, les chefs les condamnoient à

laisser la marchandise, ou à payer en numéraire.

Il se forma à Bruxelles un corps administratif, qui d'abord étant pris dans tous les états, fut fort bien composé; mais comme il se forma en même temps un club auquel le général fut obligé d'assister une fois, dès qu'il eût quitté Bruxelles, il se fit de grands changemens dans ce corps administratif, et Moreton, jacobin enragé, devint l'ennemi de l'administration, qui cependant s'est soutenue avec courage jusqu'au dernier moment, et a résisté avec beaucoup de force et d'énergie à une légion de Sansculottes qui le vexoient, et aux injustices tyranniques des commissaires de la convention et du pouvoir exécutif. La prudence et le courage de ce corps, soutenu au travers de tous les dangers, en 1793, par plusieurs coups d'autorité du général Dumouriez contre tous ces tyrans, a sauvé cette capitale et le Brabant d'une entière subversion.

On trouva dans Mons, dans Bruxelles et dans toutes les villes de la Belgique, beaucoup d'effets appartenans aux émigrés, qui furent confisqués au profit de la

France. Mais comme il y avoit trop peu de commissaires des guerres dans l'armée, pour en appliquer à cette partie, il se commit beaucoup de pillage et de désordre dans la saisie et la vente de ces effets, parce que les commissaires de la convention Lacroix et Danton, qui arrivèrent à Bruxelles, en chargèrent une bande de Jacobins affamés, accourus de Paris, qui commirent de grands désordres. On en tira peu de profit pour la nation, et ce fut encore une ressource perdue pour l'entretien de l'armée. Les voitures, les chevaux et les armes furent distribués aux officiers-généraux et de l'état-majör.

Le général se trouva arrêté à Bruxelles par tous ces embarras jusqu'au 19. Il avoit envoyé ordre à Labourdonnaye d'aller faire le siège d'Anvers, et à Valence qui étoit venu jusqu'à Nivelles, de retourner sur Namur, de bloquer la citadelle, et d'y attendre sa grosse artillerie, partie de Givet le 19 pour venir le joindre. Il invita les différentes provinces de la Belgique à créer des comités militaires qui enverroient des députés à un comité central à Bruxelles, pour convenir d'une manière

uniforme de lever des troupes nationales. Il y avoit trop peu d'accord entre les provinces, pour parvenir à cette unanimité; chacune forma des comités militaires indépendans, et se chargea elle-même de la levée des corps nationaux, ce qui alla fort mal. Toutes monroient de la confiance dans le général Dumouriez; mais il avoit trop d'occupations pour s'occuper des affaires politiques de la Belgique, il réservoir ce soin pour l'hiver. Les contrariétés qui lui vinrent de la France même, l'empêchèrent par la suite d'exécuter les plans qu'il avoit conçus pour l'avantage de la Belgique et de sa patrie.

L'annonce du comité des achats détruisoit tous les marchés que le général avoit faits pour assurer la subsistance de son armée. Cependant, à moins de rétrograder jusqu'aux frontières pour trouver des vivres, il falloit nécessairement maintenir l'exécution de ces marchés, au moins jusqu'à ce que le comité fût en état d'établir ses commis, et de commencer ses fournitures. Les marchés avec les Belges avoient un terme de deux mois, qui donnoient le temps d'établir le nouveau ré-

gime de subsistances. Ainsi le général, contraint par la nécessité d'achever de poursuivre les Impériaux, ne vit point d'inconvénient à prendre ce parti indispensable; mais pour mettre à couvert les commissaires-ordonnateurs Malus et Petitjean, (ce dernier étoit à l'armée de Labourdonnaye) et tous les chefs d'administration, il prit sur lui d'en donner l'ordre par écrit.

Il partit le 19 de Bruxelles, et campa au Cortenbergue. Stengel avec l'avant-garde avoit pris Malines, où il trouva plus de dix-huit cent milliers de poudre, beaucoup d'armes et une fonderie superbe. Il écrivit au ministre de la marine de lui envoyer le lieutenant-colonel Thouvenot, frère cadet du chef de l'état-major, qui étoit à la tête de la fonderie d'Hendrêt, près de Nantes, pour le mettre à la tête de l'établissement de Malines. Il lui manquoit beaucoup de pièces de quatre pour ses bataillons de volontaires, il lui en falloit pour l'infanterie belge qu'il alloit former.

Il y avoit beaucoup de matières à Malines et dans le pays; il vouloit aussi y

établir des ateliers pour les menues armes, une partie de sa cavalerie étoit sans pistolets, il manquoit beaucoup de carabines. Tous les dragons avoient été obligés de donner leurs fusils à l'infanterie qui n'en avoit pas assez. Enfin cette armée victorieuse étoit à moitié désarmée. Le lieutenant-colonel Thouvenot avoit toute l'habileté nécessaire pour tirer un grand parti de l'établissement de Malines. Il arriva bientôt après, et le général, pour lui donner plus de considération auprès des Belges qui avoient un colonel d'artillerie, nommé Melius, le fit colonel et adjudant-général.

Le 20 l'armée traversa Louvain, et campa sur le Pellenberg. Le corps d'Harville qui marchoit sur sa droite, passa la Dyle à Corbeck, et prit une position le long du bois de Merendaël, le quartier-général à Louvain, les avant-gardes à Boutersem et le long de la Welpe. L'ennemi occupoit la hauteur de Cumplich, en avant de Tirlemont, avec une forte avant-garde. Son armée étoit entre les deux Gettes, derrière Tirlemont.

Le 21 le général resserra son armée

sur son avant-garde, en la portant à Bausersem. D'Harville fit aussi un mouvement sur sa droite, qui le dirigeoit pour l'attaque du lendemain par Meldert sur Hougaerde, pour tourner la gauche de l'ennemi, en cas qu'il tint sa position, ce qu'on ne soupçonnoit pas, parce qu'elle n'est bonne qu'en faisant face à Tirlemont, la Gette devant elle; au lieu que faisant face du côté de Louvain, les Impériaux avoient la Gette à leur dos. Une division de l'armée marchoit par Gladbeck sur Oplinter.

Le 22 matin, le général étonné de voir les Impériaux dans la même position, les attaqua avec son avant-garde. Le combat fut long et bien disputé. La colonne d'Harville avoit beaucoup d'obstacles dans sa marche; celle de gauche n'arriva à Op- et Neerlinter qu'après le combat, qui dura jusqu'à trois heures après-midi. Les Impériaux y perdirent trois ou quatre cents hommes et beaucoup de déserteurs. Le général fit camper son armée sur les hauteurs de Cumplich, il plaça son avant-garde à Orsmaël, et son quartier-général à Tirlemont. Il

ordonna au général d'Harville d'aller camper à Judoigne, et de là de se porter en deux marches sur Namur pour couvrir le siège de la citadelle que le général Valence alloit ouvrir, ce qui pouvoit attirer de ce côté le prince Hohenlohe avec les troupes de Luxembourg.

L'armée du duc de Teschen étoit alors réduite à quinze ou seize mille hommes au plus, et quoiqu'il mît beaucoup de lenteur et de fierté dans sa retraite, Dumouriez jugea que sa seule armée lui suffisoit pour lui faire évacuer entièrement la Belgique, quoique les garnisons de Mons, de Bruxelles, de Louvain, les malades, les blessés, et plus que tout, le désordre, eussent réduit cette armée à environ vingt-cinq mille hommes.

Aucun des bataillons de volontaires n'étoit complet. Les officiers donnoient le mauvais exemple de rester dans les villes en arrière, ou de retourner en France. A la vérité les troupes étoient toutes nues, manquoient de vivres, et la saison étoit très-rude, quoique très-belle. Quand on se plaignoit au ministre de la misère de l'armée, il disoit qu'il avoit tout envoyé,

et montrait des états. A la vérité, il avait donné des ordres; il y avait à Valenciennes vivres, capotes, souliers, argent; mais rien n'arrivoit à l'armée. Le projet étoit formé de la désorganiser entièrement, et de rompre tous les plans d'un général dont on trouvoit la marche trop rapide, et les succès trop brillans.

CHAPITRE IX.

Combat de Varoux. Entrée dans Liège. Prise du château de Namur.

Le 23, tous les soupçons du général sur les projets désorganiseurs de ses ennemis furent confirmés par le décret de la convention et l'ordre de Garat, ministre de la justice, qui lui enjoignoit de faire arrêter sur le champ et conduire à la barre de la convention Malus, Petit-Jean et d'Espagnac. Cet ordre fut exécuté aussitôt. Il laissoit l'armée sans chefs d'administration.

stration. Les régisseurs des vivres et des fourrages reçurent en même temps ordre de ne plus faire aucun achat pour l'armée, et on saisit toutes leurs caisses, ce qui les mettoit dans le cas de ne pouvoir pas payer leurs employés.

Un nouveau commissaire-ordonnateur se présenta. Il se nommoit Ronsin. C'étoit un poète jacobin connu par deux ou trois drames incendiaires, dont un intitulé *la Ligue des tyrans*. Il n'avoit jamais été dans aucune administration ni dans aucuns bureaux. On lui avoit donné cette place importante pour le récompenser d'un pamphlet intitulé *Relation de la bataille de Gemappe*. Cet homme qui n'avoit aucun emploi dans l'armée, avoit vu cette bataille, ou comme curieux, ou comme espion des Jacobins. Il disoit dans cet écrit que les blessés françois n'avoient eu aucun secours, parce que le commissaire-ordonnateur Malus étoit resté à Valenciennes avec l'hôpital ambulant; c'étoit une calomnie grossière, car avant la bataille le général avoit placé lui-même une partie de l'hôpital dans le village de Wasmes; l'autre partie étoit dans Boussu où Malus

étoit présent, et si Bousin avoit vu transporter des blessés à Valenciennes, c'étoient des hommes qui avoient eu un premier pansement, et qu'on faisoit verser sur cette ville pour éviter l'engorgement. C'est ainsi qu'un délateur sans aucun talent devenoit chef de l'administration de trois armées, pour récompense d'une infame calomnie.

Le général fut indigné et consterné. Ce décret lui montrait la puissance de ses ennemis; il y voyoit la ruine totale de ses succès et de ses plans. Il jugeoit avec raison que cette trame étoit dirigée contre lui, puisque ces administrateurs n'avoient rien fait que par ses ordres. Il écrivit à Pache tout ce qu'il pensoit sur sa conduite; il lui manda qu'à l'avenir il adresseroit par duplicata à la convention toute la correspondance qu'il tiendrait avec lui, et il le somma de remettre à la convention toutes ses dépêches précédentes.

En même temps il écrivit à la convention; il ne cacha point qu'il regardoit comme personnel à lui, le décret rendu contre ses administrateurs qui n'avoient fait qu'exécuter ses ordres; il ajouta qu'il

alloit achever de pousser l'ennemi jusqu'à l'autre côté de la Meuse, si on ne l'en empêchoit pas en le faisant manquer de tout; il demanda à être ensuite déchargé du commandement, et à paroître à la barre, pour être le défenseur de ses deux commissaires-ordonnateurs, ou pour partager leur sort si on les trouvoit coupables; que dans ce dernier cas il l'étoit plus qu'eux, et qu'on ne devoit pas le ménager. Cette lettre qui n'étoit que juste, fut trouvée trop fière; elle excita encore plus ses ennemis contre lui. La convention ne lui répondit pas. Condorcet, Pethion et le ministre Lebrun furent chargés de l'adoucir par des lettres insidieuses.

Cependant les régisseurs des vivres et des fourrages refusoient de continuer le service, d'après l'impossibilité de payer leurs employés; le peu de commissaires des guerres qui étoient à l'armée, s'indignoient du traitement fait à leurs chefs respectables, l'un par sa probité, et tous deux par leurs talens, et ne vouloient pas servir sous Ronsin. Les entrepreneurs belges cessoient leurs livraisons, et l'armée

manqua exactement de tout. Le général ne cacha pas à ce nouvel administrateur son indignation; il lui communiqua les lettres qu'il écrivoit contre lui, il lui reprocha son atroce calomnie contre Malus, et son audace de venir prendre sa place malgré son incapacité. Malgré toute son imprudence, Ronsin fut effrayé. Il vit que l'armée manquoit de tout, qu'il n'avoit aucun moyen pour la tirer d'embaras, il craignit d'être la victime de la fureur des soldats, et blâmant lui-même hautement la conduite du ministre, il supplia le général de venir à son secours.

Quelqu'irrité qu'il fût, il ne vouloit pas sacrifier l'intérêt de sa patrie ni le salut de son armée à sa vengeance. Les ennemis et les émigrés surtout, triomphoient de ces querelles intestines dont ils savoient tous les détails. Le maréchal de Castries mandoit alors une grande vérité dans une lettre qu'il écrivit de Spa; il disoit: *bientôt Dumouriez aura le même sort que Lafayette*, et ce qui est frappant par rapprochement, on lisoit alors dans les feuilles de Marat: *Dumouriez désertera comme Lafayette*.

Mû par ce grand intérêt, le général se servit de toute sa considération, employa les prières auprès des régisseurs, des commissaires des guerres et des entrepreneurs belges. Il obtint que chacun reprendrait son service, et que les marchés continueroient à être exécutés, jusqu'à ce que le comité des achats eût envoyé ses préposés, et se fût mis en état de faire subsister l'armée. Ronsin se chargea de tout, et le service fut rétabli.

Il y avoit ou stupidité ou trahison dans la conduite de Pache. Les conditions du comité des achats étoient de commencer le service des armées le 1 janvier; aucun de leurs préposés ne s'étoit encore présenté, et dès le 15 novembre ce ministre faisoit cesser le service de tous les régisseurs, avoit saisi leurs caisses, avoit cassé les marchés des entrepreneurs belges, avoit fait arrêter et décréter les deux commissaires-ordonnateurs. Ainsi il se trouvoit un intervalle de six semaines entre la cernation du service actuel et le commencement du nouveau régime, pendant lequel il falloit nécessairement que l'armée manquât de tout. Cette combi-

naison ne pouvoit pas avoir échappé à Cambon et à Pache. Ils espéroient sans doute que la disette absolue forceroit le général à traiter la Belgique comme Custine traitoit les pays allemands; que cette conduite irriteroit les Belges, les porteroit à quelque violence qui mettroit la convention dans le cas de les traiter comme ennemis, de les réunir comme pays conquis, et d'y exercer le système de spoliation qu'on y a introduit depuis, sous une autre forme tout aussi atroce.

Bien loin de s'occuper à faire des magasins pour la subsistance des trois armées, le comité des achats travailloit à cette époque à extraire les grains de la Belgique, pour les transporter en France. Il avoit cependant quatre-vingt mille hommes à nourrir dans les Pays-bas. On savoit que les Hollandois ne vouloient rien fournir aux François, réservant toutes leurs denrées pour les Impériaux et les Prussiens. Mais on vouloit faire venir les grains de la Belgique en France, et de France les faire repasser en farines dans la Belgique, ce qui doubloit la dépense et le profit du comité et des croupiers.

Pache écrivit une lettre très-flatteuse au général; il lui mandoit que ce comité ayant acheté trois cent mille sacs de grains dans la Flandre autrichienne, avoit voulu les embarquer à Ostende pour les faire transporter à Nantes, que les administrateurs d'Ostende avoient mis embargo sur ce convoi, et ne vouloient pas le laisser partir; il le prioit d'employer le grand crédit *dont il jouissoit à si juste titre* auprès des Belges, pour faire lever cet embargo.

Précisément quelques jours avant, la convention, sollicitée par Cambon et Pache, avoit rendu un décret pour défendre aux généraux de se mêler d'aucune affaire d'administration. Le général répondit au ministre, que ce qu'il lui demandoit étoit contraire au décret, et que quand même il pourroit faire cette démarche, il s'en garderoit bien pendant que l'armée manquoit de tout; qu'on étoit fort heureux d'avoir en Flandre à sa disposition cette quantité de grains, qui ne suffisoit même pas pour la subsistance jusqu'à la prochaine récolte d'une armée qui devoit être portée au printemps à cent cinquante mille hommes.

Le général apprit à Tirlemont que la trésorerie nationale avoit refusé de payer les trois cent mille livres qu'il avoit été forcé d'emprunter à un banquier de Bruxelles pour la solde des troupes. Il porta ses plaintes avec énergie à la convention contre cet acte de mauvaise foi, et le banquier fut payé. C'est par tous ces dégoûts qu'on cherchoit à décréditer le général, à le perdre, en le jetant dans quelque démarche de désespoir qui pût, en lui donnant des torts, effacer l'éclat de ses succès.

Après avoir été retenu quatre jours par ces affreux obstacles, il partit le 26 de Tirlemont, et campa à St. Tron. Les Impériaux n'abandonnoient le terrain que pied à pied, et faisoient une fort belle retraite. Le 27 il les trouva devant Liège, dans la position de Raucoux et de Vaux. Ils avoient quelques gros canons dans des redoutes fort bien faites, près de ce dernier village. Le général Staray commandoit cette arrière-garde. Le corps de l'armée étoit de l'autre côté de la Meuse sur les hauteurs de la Chartreuse. Le combat dura toute la journée entre

l'avant-garde françoise et l'arrière-garde ennemie. Ces deux corps étoient de sept à huit mille hommes chacun.

Le général qui avoit son armée derrière lui, auroit pu faire un plus grand effort, mais il vouloit éviter de sacrifier du monde mal-à-propos, à la fin d'une campagne. Il avoit envoyé ses flanqueurs de gauche à Hertall, ceux de droite à Flemal, pour cerner cette arrière-garde, et la forcer de rentrer dans Liège dont les habitans tout seuls suffisoient pour lui faire un mauvais parti. Il vouloit attendre cet instant pour tomber sur elle avec impétuosité. Il passa toute cette journée à les ramener sur un point central. Le retard des deux corps de flanqueurs laissa la journée indécise, et d'après le jugement du général Dumouriez, l'honneur en resta tout entier au général Staray qui y reçut une forte blessure. Le soir les Impériaux repassèrent la rivière.

Le général campa en de-ça sur les hauteurs qui dominent Liège, pour éviter la licence de ses troupes que leur disette et leur nudité avoient rendues très-indisciplinées et très-pillardes, et il n'en-

tra dans Liège sur le 28 au matin. Les Impériaux se retirèrent à Herve, et Dumouriez, pour inquiéter leur gauche, renforça d'une brigade d'infanterie et d'un régiment de chasseurs le corps des flancueurs de droite du colonel Frecheville, qu'il envoya à Spa, Stablo et Malmédy. Il plaça le général Stengel en avant de Liège sur la hauteur de Robertmont. Le général Miaczinski étant arrivé de Sedan, peu de jours avant, eut le corps des flancueurs de gauche qu'il fallut ôter au général Eustace, et fut porté à Dalem.

En partant de Louvain, il avoit envoyé le général Miranda prendre le commandement de l'armée du nord, à la place de Labourdonnaye qui conduisoit si pitoyablement le siège de la citadelle d'Anvers qu'il ne l'auroit pas prise d'un mois. Miranda changea toutes les attaques, et la place se rendit le 26. En conséquence des instructions qu'il avoit reçues, il se porta aussitôt à Ruremonde. Le 2 décembre le château de Namur se rendit au général Valence. Ainsi justement un mois après l'ouverture de la campagne, le général Dumouriez se trouva entièrement

maitre des Pays-bas et du pays de Liège, excepté le duché de Luxembourg et la petite ville d'Herve.

CHAPITRE X.

Embarras politiques. Miranda à Ruremonde.

Le peuple liégeois adopta avec fureur tous les excès de la révolution françoise. Le maire Fabry qui avoit soutenu la première révolution liégeoise, et qui en avoit été le martyr, perdit tout son crédit dès qu'il parla de se donner une constitution raisonnable. Un club se forma dans la ville, il étoit très-ardent et très-effréné; les missionnaires que les Jacobins envoyèrent de Paris, en formèrent un second qui blâma toutes les opérations du premier, le traita d'aristocrate, et les querelles furent si vives qu'il pensa y avoir guerre civile. Les troupes françoises prenoient parti pour l'un ou pour l'autre, se-

lon leurs affections particulières. Le général se porta médiateur entre les deux partis, et ne put parvenir à les accorder. Ceux d'Outremeuse étoient, comme on dit en France, parfaitement à la hauteur de la révolution, ils ne vouloient que l'égalité absolue et le pillage.

Ceux de la ville vouloient se donner une constitution, mais à force de subtilités métaphysiques, ils ne savoient ce qu'ils vouloient. On tâcha de les engager à former une convention nationale. Le pays fut assez ingénieusement divisé en districts. Des commissaires pris des deux clubs furent envoyés dans tous ces districts. Le maire Fabry et l'administration provisoire furent conservés par interim, et au bout d'un mois, quand le général partit pour Paris, les choses n'étoient pas plus avancées, et les esprits avoient été de nouveau dérangés par les Jacobins et les commissaires de l'assemblée.

L'intention secrète à Paris n'étoit point que le peuple liégeois, et encore moins celui de la Belgique se réunît en corps de nation, pour se donner une constitution et des lois; on craignoit qu'une fois as-

semblés, ces deux peuples ne connussent leur force, et ne fondassent une république indépendante.

C'étoit cependant bien-là le véritable intérêt de la France, qui par une conduite sage se seroit donné un bon allié, et ne se seroit pas chargée du caractère odieux de conquérante et de spoliatrice. Mais le désir d'envahir l'or de la Belgique, et de mettre la main sur les biens d'un clergé riche, donnoit une autre politique aux *meneurs* de la convention. Ils vouloient, en comblant le désordre dans ce malheureux pays, le forcer à se jeter dans les bras de la France, ou à commettre quelques excès qui la missent dans le cas de le traiter comme ennemi.

Le pays de Liège étoit pauvre et ruiné, le peuple est fier, prompt, belliqueux, impatient du joug, et très-facile à porter aux excès. La politique des Jacobins de Paris, en déterminant ce peuple à se jeter dans l'anarchie, étoit de presser la Belgique entre deux étaux, et de la forcer à prendre le même parti. Les Liégeois, divisés entr'eux, crurent s'accorder par leur réunion à la France; ils n'ont fait que

mettre le comble à leurs maux précédens, et se priver de tous les moyens de défendre leur liberté.

Ce qui déterminâ les plus modérés à joindre leurs vœux à ceux des *sansculottes* d'Outre-*meuse* en faveur de cette réunion, c'est que se trouvant un trop petit pays pour former un état particulier, se méfiant de la disposition des Belges qui ne voudroient pas sacrifier leur religion et leur clergé, se voyant en avant de tout, sans places fortes, leur pays aisé à envahir, ils crurent que devenant François, la république défendrait leur liberté.

C'étoit un faux raisonnement, car leur réunion à la France ne changeoit point la nature et ne diminuoit point la grandeur de leur danger, leur foiblesse topographique étoit toujours la même, ils avoient toujours entr'eux et la France, la Belgique dont ils se méfioient, ils devoient toujours craindre d'être abandonnés ou foiblement soutenus, si, comme toutes les apparences le pronostiquoient, l'armée françoise étoit obligée de reculer. Leur réunion à la France rendoit leur réconciliation plus difficile avec leur prin-

ce, s'ils étoient abandonnés; elle livroit leur pays à l'anarchie qui désoloit la France, elle les empêchoit d'acquérir une force et une considération nationales, qui même dans les plus grands malheurs peuvent être utiles aux peuples comme aux particuliers.

Les commissaires Danton et Lacroix travailloient ardemment à la réunion, en augmentant le désordre et l'anarchie. Ils pousoient le peuple d'Outremense à tous les excès. On a entendu ces commissaires leur reprocher de ce qu'ils n'avoient pas coupé des têtes, et de ce que leur révolution étoit trop douce.

Il se commit beaucoup de violence, de vengeances particulières et quelques assassinats; mais les commissaires françois ne parvinrent pas à faire couper des têtes. La réunion du pays de Liège fut décidée presque unanimement, et acceptée par la convention, qui par cette démarche imprudente découvroit aux yeux de l'Europe une ambition qui devoit armer toutes les puissances contr'elle, et se donnoit la charge d'un peuple ruiné, et de défendre un pays éloigné et tout ouvert, ou de se

déshonorer en l'abandonnant après son adoption.

Quant au peuple liégeois, il n'avoit le **choix** qu'entre deux partis, ou de se **former** en corps de nation, lever des troupes et s'allier avec les **François** et les Belges que son exemple auroit certainement déterminés; (ce **premier parti** étoit dange-reux; mais la **scission** entre ce **peuple** et son évêque étoit **accompagnée** de circon-stances qui n'admettoient aucun ménage-ment) ou de **temporiser** et **rester** passifs, en attendant les événemens; mais le carac-tère ardent de ce **peuple** né pouvoit pas l'amener à cette prudence stoïque.

Le général Dumouriez avoit beaucoup de motifs pour travailler à engager les Liégeois à s'ériger en peuple libre. 1°. Il avoit besoin d'une représentation nationale liégeoise, comme on le verra, pour l'exé-cution de ses plans militaires. 2°. Ce peu-ple guerrier, pouvoit lui fournir en quinze jours de **temps** dix mille hommes de très-bonne infanterie, outre une milice natio-nale de plus de vingt mille hommes. 3°. Son exemple eût été suivi par la Bel-gique, et eût mis à sa disposition toutes les

les forces militaires et toutes les ressources pécuniaires et de subsistance de cette riche contrée. 4°. Ces deux républiques eussent opposé une barrière à l'anarchie françoise, et eussent surtout présenté un appui au parti monarchique constitutionnel, qui, bien que caché et opprimé, étoit encore très-considérable en France.

5°. Ce parti déjouoit les projets des ennemis du général, lui procuroit les moyens de compléter ses succès en faisant passer le Rhin aux Impériaux, le rendoit indépendant, pour la subsistance de son armée, du ministre Pache et du comité des achats, achevoit de lui assurer la confiance de ses troupes, le mettoit dans le cas de pouvoir sauver le roi, anéantir les Jacobins, rendre à la représentation nationale sa liberté et sa dignité, en lui faisant quitter le nom de *convention* pour reprendre celui d'*assemblée*, et fondant son autorité sur le rétablissement de la constitution.

Malheureusement il n'avoit personne à Paris pour l'aider auprès de la convention. Aucun des généraux ne pouvoit être dans sa confiance; il s'étoit même fait une

délicatesse, peut-être trop scrupuleuse, de ne pas sonder leurs sentimens. Cela n'a servi à rien; ils n'en ont pas été moins perdus, même ceux qui l'ont trahi, puisque la mémoire de Dampierre a été flétrie, puisque Lamarlière et plusieurs autres ont péri sur l'échafaud, puisque Custine, Biron, Houchard, avec lesquels il n'a jamais correspondu, ont été sacrifiés à l'empire de la populace.

A cette époque les Jacobins ne cachent plus leurs odieux projets contre lui. On demandait publiquement sa tête. Marat l'accusait d'avoir sacrifié dix mille Parisiens pour vaincre à Gemappe, d'avoir ensuite vendu au duc de Teschen la permission de se retirer. Il alloit jusqu'à stipuler les articles du traité entre le duc de Teschen et Dumouriez. On revénoit sur la retraite des Prussiens de la Champagne, on la mettoit sur le compte de la trahison.

On l'accusait aussi de vols. Ses aides-de-camp, disoit Marat, regorgeoient d'or et d'argent, ils allumoient leurs pipes avec des assignats de cinquante francs. Plus ces calomnies étoient grossières, plus elles faisoient d'effet sur le peuple. Les soldats

lisoient toutes ces feuilles avec mépris, plaignoient leur général; mais la dissipation, la débauche d'une ville aussi licencieuse que Liège, le relâchement de la discipline qui provenoit de leur extrême misère, rendoient leur sensibilité légère et frivole.

Au milieu de ces affreux obstacles, le général étoit encore retenu par des embarras politiques qui seuls auroient suffi pour l'empêcher d'avancer. On n'avoit point la guerre avec l'Empire. En avant de lui étoit la ville impériale d'Aix-la-chapelle; au de-là l'archevêché de Cologne. De ce côté la difficulté n'étoit pas insurmontable.

Mais en avant de sa gauche étoit le pays de Juliers; il ne pouvoit pas poursuivre les Autrichiens sans le traverser. Il ne pouvoit pas établir ses quartiers d'hiver avec sûreté, sans mettre garnison dans Juliers. Cependant la position de Custine dans Mayence exigeoit qu'on ménageât très-délicatement la neutralité de l'électeur palatin. Si on le mécontentoit en occupant une de ses places fortes, il pouvoit donner aux Impériaux le passage de

Manheim, et Custine pouvoit avoir sa retraite coupée. On n'auroit pas manqué à Paris de rejeter sur Dumouriez les disgrâces qui seroient arrivées à Custine.

Il étoit encore bien plus embarrassé avec les Hollandois. Maastricht est de ce côté la clef des Pays-bas. Cette importante et forte place rend celui qui l'occupe, maître de la Meuse. La neutralité existoit entre la France et les Provinces-unies. Mais le gouvernement hollandois ne se donnoit pas même la peine de dissimuler sa prédilection pour les Impériaux et les Prussiens, et son aversion pour la révolution française. En cela le Stathouder suivoit ardemment l'impulsion de son intérêt personnel. Plus de deux mille émigrés étoient réfugiés dans Maastricht; on y recrutoit publiquement pour eux, ainsi que dans toute la Hollande. On venoit de publier une défense, sous peine de mort, de livrer aucune subsistance pour l'armée française, pendant qu'on rassembloit, de l'aveu du gouvernement, d'immenses magasins sur le Bas-Rhin pour l'empereur et le roi de Prusse.

Le général voulut avoir une décision

du ministre des affaires étrangères, et des ordres clairs du pouvoir exécutif pour sa conduite. Dans plusieurs dépêches qu'il écrivit sur cette matière au ministre Lebrun, il lui demanda une décision précise sur Juliers et Mastricht. Quant à la première de ces deux places, il lui manda qu'il pourroit absolument s'en passer, quoiqu'il dût établir ses quartiers d'hiver dans le duché de Juliers le long de la Roër, si, comme il le prévoyoit, on ne lui donnoit pas les moyens de s'avancer jusqu'au Rhin; qu'il tâcheroit d'arranger le séjour des troupes de manière à ne pas donner occasion de rompre la neutralité, en faisant veiller à la bonne conduite de ses soldats, et en payant toutes les fournitures, de gré à gré, et argent comptant.

Quant à Mastricht, il lui manda qu'il lui étoit absolument impossible d'avancer, ou même de défendre la Meuse, sans être maître de cette place. Il proposa deux moyens de s'en emparer; l'un de faire revivre le droit du prince de Liège sur le quartier de Wyck, qui est la partie de la rive droite de la Meuse, de mettre en avant un petit corps liégeois, et de s'y

porter comme auxiliaire: c'est pour cela qu'il avoit désiré que les Liégeois se formassent en corps de nation, il les avoit inutilement flattés de cette conquête.

Le second moyen étoit de déclarer au gouverneur de Mastricht, que pour s'assurer de la neutralité violée jusqu'à présent dans tant de circonstances, il avoit besoin militairement d'être maître du cours de la rivière, au moins jusqu'à Ruremonde, qu'il se croyoit obligé et en droit, en lui citant des exemples pareils, de mettre garnison au moins dans le faubourg de Wyck, promettant de retirer cette garnison à la paix. Il détailla à Lebrun sept griefs très-forts, bons à insérer dans cette déclaration.

Miranda s'étoit porté à Ruremonde dans les premiers jours de décembre, et avoit envoyé le général Lamarlière, commandant de son avant-garde, lever des contributions dans le pays de Clèves. Ce général d'avant-garde avoit rempli très-légèrement sa mission. Les Prussiens n'avoient alors que très-peu de troupes dans Vésel et dans Clèves, leurs petits détachemens, ou s'étoient repliés, ou avoient été

battus. Lamarlière auroit pu se fortifier sur les hauteurs de Suchtelen, au lieu de se replier, comme il le fit, trop promptement sur Ruremonde. Dans cette position dominante il auroit attendu la rentrée des contributions, et auroit retiré de ce pays sept ou huit millions; il n'en rapportoit pas le quart.

Le général Dumouriez, pénétré de la nécessité de prendre Mastricht, ne voulant pas qu'il y eût le moindre retard entre l'ordre qu'il attendoit de Paris et son investissement, ordonna à Miranda d'envoyer au plutôt son artillerie de siège à Tongres, d'étendre ses quartiers le long de la rive gauche de la Meuse, de Ruremonde jusqu'à Tongres, et d'établir son quartier-général dans cette dernière ville. Il lui annonça qu'il attendoit de jour en jour l'ordre de prendre cette place, qu'il le chargerait de la conduite de ce siège, qu'il arrangeât donc d'avance la marche de ses troupes, pour en faire sur le champ l'investissement dès qu'il en recevrait l'ordre. Mastricht avoit une garnison foible et incomplète. L'artillerie, les munitions, les vivres étoient en mauvais état. Il n'y

avoit pas une palissade, et elle n'eût pas tenu huit jours.

Pour assurer encore mieux son opération, il ordonna au général Valence de laisser à Namur le corps d'armée d'Harville qui suffisoit pour garder la Meuse depuis Givet jusqu'à Huy, d'envoyer son avant-garde de sept mille hommes à Stablo, Spa, Malmedy et Limbourg, et de venir avec les neuf mille hommes qui lui resteroient, se placer à sa droite entre Huy et Flamael. Il réunit ainsi près de soixante mille hommes, dont moitié devoit servir à faire le siège de Maastricht, pendant que lui-même marcheroit avec l'autre moitié pour déposter les Impériaux d'Aix-la-chapelle, et les chasser de l'autre côté du Rhin.

Les Hollandois n'étoient nullement préparés à la guerre. Leur gouvernement pris au dépourvu, et se méfiant du parti des patriotes, auroit cherché à gagner du temps: d'un autre côté, ce parti, enhardi par la prise de Maastricht, auroit repris courage; il se seroit naturellement formé une coalition entre les patriotes hollandois, les François, Liégeois et Belges, dont le

général vouloit profiter pour envelopper cette partie de la France d'une ceinture de peuples libres.

Les avantages de cette agression , à cette époque, étoient incalculables. Ses motifs étoient très-légitimes, et réellement ce n'étoit qu'en occupant Mastricht et Venlo, qu'on pouvoit s'assurer la conservation des Pays-bas. Lebrun fit d'abord des réponses entortillées, mais forcé par les demandes réitérées et précises du général, il lui ordonna de garder scrupuleusement la neutralité. Il fallut obéir. Elle fut gardée avec le plus grand soin, ce qui a achevé de ruiner les affaires des François.

CHAPITRE XI.

Prise d'Aix-la-chapelle. Quartiers d'hiver.

L'armée restoit toujours campée derrière Liège. La saison étoit très-rude. Les soldats n'avoient ni paille ni bois. Ils brûloient les arbres fruitiers, et les portes et

les fenêtres des maisons qu'ils démolissoient. Des bataillons entiers étoient nuds pieds. Il arrivoit peu de capotes, les soldats manquoient d'habits. Tout le cours de la Mense est un pays de corroyerie, on auroit pu faire faire des souliers pour quatre livres ou quatre livres dix sols. On faisoit acheter tous les cuirs à Liège et ailleurs, on les envoyoit à Paris, d'où arrivoient en petite quantité des souliers qui coûtoient de neuf à dix livres. Il en étoit de même pour les bottes, les bas de laine, les armes, l'habillement, qu'on auroit pu se procurer à très-bon compte. Il ne venoit point d'argent.

Le général fut obligé d'emprunter cent quatorze mille livres aux sept collégiales de Liège. C'étoit une bien foible ressource. On se servoit toujours des entrepreneurs belges, mais malgré les ordres réitérés du général et des commissaires de la convention, Ronsin ne faisoit venir de subsistances qu'au jour le jour, et ne vouloit pas faire de magasins ; il vouloit gagner du temps pour arriver au premier janvier, époque où le comité des achats devoit commencer sa fourniture. Il remplissoit

par là un autre but, c'étoit d'empêcher le général d'agir en avant. Cependant les troupes souffroient beaucoup. Des régimens entiers étoient infectés de la gale. Les hôpitaux se remplissoient, on n'avoit pu les établir qu'en excitant la charité des Liégeois qui donnoient leurs couches et leurs draps pour le service des malades.

La force des bataillons diminuoit considérablement. Les soldats désertoient par bandes, pour retourner en France ou aller s'amuser dans les grandes villes de la Belgique. C'étoient surtout les gardes nationales et les officiers qui abandonnoient leurs drapeaux. L'artillerie et la cavalerie souffroient encore davantage. Le fourrage manquoit absolument. Les généraux pouvoient à peine en avoir pour leurs chevaux. Ronsin envoyoit des réquisitions avec des hommes armés dans tous les villages. D'abord les paysans, dans l'espoir d'être payés, avoient fourni. Dès lors Ronsin avoit fait cesser le service par les entrepreneurs. Ensuite les paysans refusant, il envoyoit des détachemens dans les villages. Ces cavaliers, sous prétexte de la recherche du fourrage, pil-

loient, et commettoient des excès. Les paysans, poussés au désespoir, massacroient les soldats quand ils n'étoient pas en grand nombre. Enfin, dans les mois de décembre et janvier, il est mort six mille chevaux d'artillerie, faute de fourrages. Les commissaires de la convention voyoient tout, et ne remédioient à rien.

On se plaignoit à Paris de ce que le général s'arrêtoit à Liège, et ne pousoit pas jusqu'à Cologne. Il n'a jamais eu ni pain ni fourrage pour deux jours, et il n'auroit pu marcher tout au plus qu'en arrière. S'il se fût porté en avant, il eût trouvé le pays mangé par l'ennemi, et mauvais par lui-même. D'ailleurs, comme on avoit manqué l'exécution du plan général, comme par la faute de Kellermann on avoit laissé l'ennemi s'établir entre les armées du nord et celle d'Alsace, il n'étoit ni prudent ni possible de prendre les quartiers d'hiver projetés dans ce plan. Quand même le général auroit pu se porter jusqu'au Rhin, il auroit toujours été forcé de venir hiverner derrière la Meuse, sans quoi son flanc droit eût été trop prolongé, et il eût pu être attaqué par ses derrières.

Les quartiers d'hiver de la Meuse étoient déjà d'eux-mêmes très-mauvais, d'autant plus que la ville de Liège n'étant pas susceptible de défense, il falloit s'étendre trop en avant pour établir une tête de quartiers dans cette partie.

Cependant il ne voulut pas laisser les ennemis si près de lui. Ils étoient établis par échelons à Aix-la-chapelle, à Herve, à Henry-chapelle. Le 7 décembre le général exécuta le projet qu'il avoit fait de les déposter. Il fit tourner leur gauche par le colonel Frecheville, qui partit de Vouziers. Le colonel de Hack les attaqua sur le même flanc par le grand et le petit Richeu, pendant que le général Stengel les poussoit de front. Il y eut un combat très-vif et très-honorable pour le colonel de Hack et les trois bataillons de grenadiers qu'il commandoit.

Les Impériaux, après avoir soutenu avec vigueur, et avoir perdu trois cents hommes, se retirèrent sur Aix-la-chapelle, et nos troupes y entrèrent le 8. Le général Clerfait se retira derrière l'Herfte dans une fort bonne position. Il n'y avoit plus qu'une dizaine de lieues à faire pour le

forcer; mais le pain et le fourrage manquoient absolument; et on eut bien de la peine à subsister, même en séparant les troupes et leur donnant trop d'étendue.

On plaça dans Aix-la-chapelle le général Dampierre avec douze bataillons qui ne formoient pas trois mille cinq cents hommes. Le général Stengel occupa les bords de la Roër jusqu'à Aldenhoven; le général Miaczinski avec les flaqueurs de gauche jusqu'à la petite rivière de Foron et le pays de Dalem. Le colonel Frecheville avec les flaqueurs de droite occupa Eupen et Cornelis-Munster. L'avant-garde de l'armée de Valence étoit placée à Verviers, Limbourg, Stablo, Spa et Malmedy; son armée étoit sur deux lignes depuis Huy jusqu'à Liège et St. Tron. L'armée du centre occupoit Liège, Robermont, Herve et les villages intermédiaires. L'armée du nord ou de Miranda, occupoit depuis Tongres jusqu'à Ruremonde.

Le point central de rassemblement étoit Aix-la-chapelle, en cas que les ennemis voulussent attaquer les quartiers, ce qu'ils ne pouvoient faire jusqu'au printemps, étant trop foibles, et souffrant presque au-

tant de la disette que les François. La Roër peut très-bien se défendre en hiver, et à l'époque où elle a été forcée, on ne peut s'en prendre qu'à la négligence des généraux qui auroient dû commencer par rassembler leurs quartiers à Aix-la-chapelle, pour venir ensuite disputer le passage de la Roër ou à Aldenhoven ou ailleurs, puisque le but des Impériaux étoit d'aller secourir Maastricht, et que l'objet de l'armée d'observation étoit de l'empêcher, ce qu'elle ne pouvoit pas faire en laissant les troupes dispersées dans les quartiers d'hiver.

Ce fut le 12 décembre que le général fit entrer l'armée en quartiers d'hiver; les commissaires y consentirent, convaincus par le pitoyable état des troupes, que chaque jour que l'on différoit hâtoit leur ruine. A cette même époque le ministre Pache lui envoya une délibération du pouvoir exécutif dont l'exécution étoit impossible. Custine, aveuglé par ses succès trop faciles, étoit toujours persuadé qu'il étoit destiné à être le conquérant de l'Allemagne. Il vouloit attirer la guerre de son côté, pour jouer le principal rôle.

Il s'étoit plaint avec raison de la mauvaise conduite de Kellermann; on lui avoit donné satisfaction à cet égard, en ôtant à ce général coupable le commandement de la Moselle. Beurnonville qui l'avoit remplacé, avoit eu bien de la peine à rassembler son armée sur la Sarre, et à exécuter contre Trèves un mouvement qu'il n'étoit plus temps d'entreprendre. Custine, très-inquiet, très-dur, très-mauvais confrère, accusoit déjà la lenteur de Beurnonville, qui, tout en désapprouvant le plan qu'on lui avoit confié, l'exécutoit le mieux qu'il pouvoit.

Custine se mit en tête qu'il ne falloit laisser dans les Pays-bas que l'armée du nord ou de Miranda, qu'il falloit réunir à la sienne celle de la Moselle ou de Beurnonville, pour remarcher en Franco-nie avec quarante mille hommes, qu'il falloit faire remplacer celle de la Moselle par celle de Valence ou des Ardennes, qui iroit attaquer Trèves et Coblentz, en passant par Andernach, pendant que le général Dumouriez avec la sienne, iroit assiéger Luxembourg.

Il faut noter que chacune de ces armées

mées séparément auroit monté tout au plus de quinze à vingt mille hommes. Il faut noter aussi que l'armée prussienne occupoit Coblentz, Trèves et Francfort, Custine ayant évacué cette dernière place d'une manière honteuse, et que le prince de Hohenlohe avec au moins quinze mille hommes étoit dans le Luxembourg. Il faut noter enfin que le changement d'administration avoit porté la même désorganisation dans toutes les armées, qu'elles étoient toutes sans armes, sans habits, sans souliers, sans magasins.

Dumouriez n'auroit jamais pu croire qu'un plan aussi absurde fût sorti de la tête de l'infortuné Custine, si ce général ne lui en avoit proposé l'exécution dans plusieurs de ses lettres. On étoit déjà à la mi-décembre, le général Dumouriez venoit d'être obligé de mettre son armée en quartiers d'hiver, parce qu'elle étoit hors d'état d'agir. Il n'avoit pas même pu faire dix lieues pour la porter sur le Rhin. Le duché de Luxembourg est un pays stérile et pauvre, d'où il ne pouvoit pas tirer de quoi subsister. Il étoit impossible, dans cette saison, d'y mener de

la grosse artillerie, la plus grande partie de ses chevaux de trait étoient morts. Même en réunissant le corps d'Harville, il ne se seroit pas trouvé plus de trente mille hommes, pour aller dans le coeur de l'hiver attaquer la plus forte place de l'Europe, défendue par une armée, et ayant derrière elle l'armée prussienne à Trèves et Coblentz. Il n'y avoit aucun magasin à portée, on ne pouvoit rien tirer de la Champagne ni des Ardennes qui étoient dévastées, ayant été pendant tout l'été le théâtre de la guerre.

Il auroit pu exécuter la moitié de la délibération du conseil, c'est-à-dire détacher le général Valence avec ses seize mille hommes. Mais il ne pouvoit ni l'envoyer dans le Luxembourg où il seroit mort de faim, ni le faire marcher sur Andernach, où le prince Hohenlohe qui étoit au moins aussi fort que lui, et qui pouvoit encore être renforcé par les Prussiens, l'auroit attaqué. Il falloit donc qu'il le renvoyât par le même chemin par lequel il étoit venu, par Givet et les Ardennes, pour se porter sur Sedan, où il seroit arrivé à la fin de janvier avec tout au plus la moitié de son armée.

Le général fit transcrire la lettre du ministre à mi-marge, mit la réfutation sur une autre colonne, article par article, et demanda des ordres absolus et définitifs, protestant qu'il les feroit exécuter, mais qu'il ne s'en chargeroit pas lui-même, ne voulant pas être responsable des funestes événemens qu'entraîneroit l'exécution d'un plan aussi déraisonnable. Le commissaire de la convention Camus partit pour Paris avec le général Thouvenot, et le plan fut révoqué. Le ministre et ses conseils étoient bien sûrs que le général refuseroit d'obéir, mais ils n'imaginoient pas qu'il mettroit autant de méthode dans son refus, et ils espéroient pouvoir lui faire un crime de sa désobéissance.

Il désobéit encore alors à un autre ordre qu'on ne se donna pas même la peine de lui adresser, et dont il empêcha l'exécution lorsqu'il en fut informé par les plaintes trop justes des Belges. Il avoit établi le colonel Thouvenot à la tête de la fonderie et de l'arsenal de Malines. Il étoit en train de fondre des pièces de quatre pour l'infanterie, de raccommoder les menues armes, et de construire et rac-

commoder les affûts. On y avoit fait passer une partie de l'artillerie de campagne de l'armée pour la remettre en état. Vers le milieu du mois de décembre le ministre envoya ordre de transférer tous les ateliers de Malines à Douai, de détruire de fond en comble l'établissement de Malines. Cet ordre infernal mit l'épouvante dans toute la Belgique. C'étoit annoncer qu'on ne croyoit pas pouvoir se soutenir dans ce pays, qu'on avoit le projet de l'abandonner, et qu'on vouloit priver les Impériaux de cet établissement.

Malines, malgré sa grandeur, est susceptible d'être mis en état de défense, à cause de ses canaux. Il couvre Bruxelles d'un côté, et assure la communication d'Anvers. L'établissement de Malines étoit nécessaire, au moins tant qu'il y avoit une armée françoise dans les Pays-bas; c'étoit son unique arsenal. Sa translation à Douai retardoit au moins, et rendoit très-douteuse la réparation des armes et de l'artillerie. Sa destruction étoit une injustice criante, c'étoit une propriété nationale des Belges dont on n'avoit pas droit de les priver, et dont ils avoient besoin

pour leur armement. Enfin, si la destruction de cet armement étoit un jour jugée nécessaire et convenable, il falloit au moins attendre la dernière extrémité pour l'exécuter. Le général détailla tous ces motifs, et il donna défense d'exécuter cet ordre perfide et injuste. Le ministre n'osa pas insister.

C'est le 15 décembre que fut donné le fameux décret qui prouvoit aux Belges et à tous les peuples qui avoient appelé les François ou qui les avoient reçus, que la convention n'envoyoit les armées chez eux que pour les spolier et les tyranniser. Depuis que les François étoient entrés dans les Pays-bas, bien loin d'exhorter les Belges à faire un bon et prompt usage de leur liberté, pour se constituer en corps de nation, se donner des représentans, enfin se créer une constitution, ils n'avoient fait que les égarer par des émissaires qui par tout soulevoient la populace contre le vrai peuple, et cherchoient à diviser celui-ci du clergé et de la noblesse. Ce décret donnoit le droit de proconsuls aux commissaires de la convention, qui devoient être aidés dans leurs

violences et leurs extorsions par une bande d'autres commissaires, choisis par les Jacobins.

On disoit aux Belges dans le préambule, qu'ils étoient libres; on les traitoit en esclaves, on ne leur laissoit aucune administration, on les mettoit en tutelle. On se chargeoit du séquestre de tous les biens ecclésiastiques qu'on nommoit biens nationaux, sans s'embarrasser s'il conviendrait aux Belges de dépouiller son clergé, et de déclarer ses biens nationaux. Tout cela se faisoit pour les forcer à se donner à la France, et bientôt on employa la violence et les moyens les plus criminels pour arracher l'émission de ce vœu. On a vu en 1793, combien il étoit forcé et peu sincère.

Le général étoit personnellement intéressé à ce qu'une loi aussi injuste et impolitique fût abrogée. Elle détruisoit sa proclamation, elle le rendoit l'instrument perfide de l'esclavage, le fléau, l'Attila d'un peuple dont la franchise, la bonté et le courage méritoient un autre traitement. Elle achevoit d'enlever les ressources qu'on auroit pu trouver dans les Belges,

pour se soutenir sur la Meuse. Au contraire même, c'étoient des ennemis de plus qu'elle donnoit aux François, ennemis qui les entouroient, et qui suffisoient seuls pour les chasser.

Les commissaires qui étoient à Liège, soutenoient cette loi. Danton et Lacroix se vantoient d'en être les auteurs. Le général protesta, déclara qu'il ne se chargeroit pas de son exécution, écrivit à la convention, et dès lors se livrant à toute son indignation, prévoyant que des hommes aussi injustes ne s'arrêteroient point à ce premier pas, il résolut de s'en aller à Paris, et de chercher les moyens de se débarrasser du fardeau dont il étoit accablé.

On instruisoit alors à Paris le procès de l'infortuné Louis XVI. Les commissaires montroient un acharnement qui étoit de mauvais présage. Gossuin, aussi stupide que barbare, disoit à Camus qui parloit pour Paris: *que vous êtes heureux d'aller à Paris; vous pourrez voter contre le tyran; je donnerois cent louis pour avoir cette satisfaction.* Le général raisonnoit sur ce procès avec le général Thouvenot,

et ils convinrent de se servir des officiers d'état-major et des aides-de-camp, pour pressentir l'opinion des soldats, et la préparer en faveur de Louis. Ils ne firent que se compromettre inutilement, et un adjudant, nommé Poutrel, homme plein d'honneur et d'esprit, pensa en être la victime.

Les soldats restèrent indifférens, même les troupes de ligne. D'ailleurs cet affreux procès n'étoit encore que commencé, et ne présentait pas encore la conséquence tragique qu'il a eue, lorsque Dumouriez est parti pour Paris à la fin de décembre. Il passa tout ce mois, dévoré de chagrin et d'indignation, sortant peu de sa chambre, et plongé dans les réflexions les plus noires. Telle étoit l'existence de l'homme qui venoit de sauver la France en Champagne, et de conquérir la Belgique. C'est alors qu'il médita ce mot de Plutarque dans la vie de Cléomènes : *puisque la chose n'est pas belle, il est temps d'en voir la turpitude, et d'y renoncer.*

CHAPITRE XII.

Réflexions sur la campagne des Pays-bas.

La campagne des Pays-bas, considérée militairement, a été très-brillante et très-rapide. Les Impériaux n'ont fait qu'une faute, c'est de s'exposer à perdre la bataille de Gemappe. Voulant garder la position de Mons, il falloit défendre le bois de Sart et la position du moulin de Boussu. Il est peu de terrains qui prêtent à une défensive aussi formidable que cette position. Si on regardoit la position de Gemappe comme la citadelle, il falloit regarder le bois de Sart et le moulin de Boussu comme les ouvrages extérieurs. Dès qu'on avoit laissé développer les François dans la plaine entre le bois et Gemappe, la position ne valoit plus rien, parce qu'elle n'avoit ni développement ni profondeur, et que la rivière qui l'enveloppoit par derrière, étoit un danger de plus. Au contraire, en portant sa défense à Boussu, on avoit trois positions à chicaner, et les

François n'auroient pu arriver à la dernière qu'après avoir perdu beaucoup de monde aux deux premières attaques.

Le projet du général Dumouriez n'étoit pas du tout de s'y obstiner. Comme il étoit maître du choix pour son entrée dans les Pays-bas, il étoit toujours sûr de déposter le duc de Teschen sans l'attaquer; il n'avoit qu'à le tourner. C'est le parti qu'il auroit pris, s'il avoit vu le bois de Sart retranché, et des préparatifs faits d'avance pour une défense opiniâtre. Il avoit placé le général Berneron depuis trois jours dans le bois de Bernissart, pour menacer Ath et Leuze. Il auroit masqué la position de Gemappe, en laissant le général d'Harville campé à Quiesvrain, il auroit marché à Ath, ce qui lui auroit fait dépasser la position de Mons, et il eût fallu nécessairement que sur son mouvement le duc de Teschen se hâtât de gagner Bruxelles par Braine et Hall, pour n'être pas coupé sur Hall par Enghien.

Le fait est que le duc de Teschen avoit trop peu de troupes pour défendre les Pays-bas, n'ayant pas les habitans en sa faveur; ainsi on ne peut que le louer

de ce qu'il a fait. Sa retraite jusqu'à Liège a été fière et parfaitement conduite. Les Impériaux ont un talent particulier pour le développement et l'emploi des troupes légères, et il en a tiré tout le parti possible. Il est étonnant même qu'il ne se soit pas mis de lui-même en déroute, et qu'il ait conservé un si bon ordre jusqu'à la fin, étant indignement abandonné par ses troupes qui se livroient à une coupable désertion.

Le public a fort vanté la rapidité de l'invasion du général Dumouriez, pendant qu'il se désoloit de ses retards. Il a perdu cinq jours après la bataille de Gemappe, parce qu'il n'avoit ni vivres ni fourrages, et qu'il ne pouvoit pas avancer. On vient de lire tous les détails affligeans qui lui ont fait perdre le fruit de son succès. Il en a été de même après l'entrée dans Bruxelles, après le combat de Tirlemont, après l'entrée dans Liège. Arrêté par tout par la faute du ministre Pache, il a toujours eu l'air d'attaquer trop vite, et de poursuivre trop lentement.

Une autre contrariété très-fâcheuse lui est venue du retard que le général Va-

lence a essuyé à son entrée de campagne. Ce général avoit une armée excellente, du talent, un grand courage et beaucoup de bonne volonté. S'il eût pu déboucher sur Charleroi dans les premiers jours de novembre, comme cela étoit arrangé dans le premier plan, il eut certainement empêché la jonction du général Clerfait, qui arrivoit avec des troupes harassées qui avoient beaucoup souffert en Champagne, et qui n'auroit pas pu forcer le passage contre les généraux Valence et d'Harville réunis. Si le général Clerfait avoit passé avant que Valence pût y mettre obstacle, alors pendant que Labourdonnaye menaçoit Tournai, que le général Dumouriez menaçoit Mons, l'armée de Valence seroit devenue l'armée d'expédition, auroit marché sur Nivelles et de là sur Louvain, débordant toujours le duc de Teschen, et le forçant à prendre sa retraite par la Campine et Ruremonde, au lieu de se retirer par Louvain et Liège.

Cette branche du plan de campagne étant manquée par le retard forcé du général Valence, le général Labourdonnaye pouvoit y suppléer s'il avoit eu de l'activité

tivité, du talent et de la bonne volonté. Il avoit vingt mille hommes et du canon de siège, il pouvoit être le 3 novembre sur les hauteurs d'Hertain, Lamain et Marquain, et attaquer de vive force la ville de Tournai, pendant qu'il auroit chargé le général Duval d'aller avec un quart de son armée se poster à Audenarde, pour être maître de l'Escaut. Le général Latour ne pouvant pas défendre ces deux places à la fois, n'auroit eu d'autre parti à prendre que de se replier bien vite sur le duc de Teschen à Mons. Alors le général Dumouriez auroit fait avancer le général Labourdonnaye, renforcé de la division de Berneron sur Ath, pour forcer les Impériaux à se replier sur Bruxelles.

Ainsi par la droite ou par la gauche, le général avoit également les moyens de déposter le duc de Teschen sans le combattre, et il n'a pris ce dernier parti que parce qu'il n'a pas été secondé par les mouvemens de sa droite et de sa gauche, et parce qu'il a vu que l'ennemi n'avoit pas tiré tout l'avantage qu'il pouvoit, de la position qu'il avoit prise pour l'arrêter.

Les quatre combats d'arrière-garde d'Anderlecht, de Cumplich ou Tirlemont, de Varoux et d'Herve, ont été beaucoup plus beaux de la part des Impériaux que de la part des François. A celui d'Anderlecht, Dumouriez, impatient des retards qu'il éprouvoit, s'est aventuré assez mal-à-propos à la tête d'une légère avant-garde; mais comme les Impériaux n'ont pas pu soupçonner cette imprudence, ils n'ont pas été à portée d'en profiter. Il eût pu essuyer-là un petit échec, mais il n'en seroit résulté qu'un désagrément personnel, qui n'auroit pas pu influencer sur le reste de la campagne.

A Cumplich, la défense du général Staray a été très-savante et très-hardie. L'attaque des François a été tardive et molle, par la lenteur de la marche des deux ailes. Mais la position des Impériaux en de ça de la grande Gette étoit mauvaise. Celle de Gotzenhoven entre les deux Gettes eût été beaucoup meilleure. Sans doute que le général Staray étoit forcé de couvrir Tirlemont, pour donner le temps de l'évacuer. Il paroît cependant par les détails de la campagne

de 1793, qui se trouvent dans le huitième livre de ces mémoires, que les Impériaux n'ont jamais bien connu les avantages de la position de Gotzenhoven, qui est une des meilleures des Pays-bas; elle est à la vérité plus favorable contre le pays de Liège que contre le Brabant, à cause de la grande *villasse* de Tirlemont qui gêne son flanc droit, et qu'on ne peut pas défendre.

A Varoux, le général Staray, avec très-peu de troupes, a déployé une grande défensive sur un front très-étendu, et il a resserré sa défensive peu-à-peu, sans se presser, avec beaucoup d'habileté et de sang-froid. Les mouvemens des ailes des François ont encore été lents, ce qui a rendu l'attaque du front molle et circonspéct. D'ailleurs le général Staray avoit des batteries de grosses pièces, très-bien disposées et parfaitement servies, qui ont eu ce jour-là une grande supériorité sur l'artillerie française qui n'a pas déployé sa vivacité ordinaire.

Le général Dumouriez a observé à ce combat que le soldat français compte infiniment sur la supériorité de son artillerie,

que du succès de cette arme dépend le plus ou moins de confiance et d'impétuosité des troupes, et que son courage se refroidit sensiblement s'il voit son artillerie recevoir un échec ou se rebuter.

A Herve le général Clerfait a parfaitement calculé le projet du général Dumouriez, et il a retiré très-à-propos ses avant-gardes de Henri-chapelle. Deux heures plus tard elles eussent été enlevées, sans pouvoir les sauver. Sa retraite derrière l'Herfte, sa constance à tenir cette position avec une poignée de troupes désorganisées et manquant de tout, son habileté à leur rendre de l'ensemble et du courage, en profitant de l'inaction forcée du général Dumouriez, sont beaucoup d'honneur à ce général impérial, et ont préparé les succès de la campagne suivante, pendant que la conduite de la convention et du ministre de la guerre assuroient les disgraces de l'armée françoise et la perte des Pays-bas.

On peut appliquer à cette campagne ce vers de l'art poétique d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Le plan de campagne étoit très-grand, très-facile à exécuter et très-utile à la

France. C'est la retraite déplacée de Kellermann qui l'a fait manquer. Le plan particulier de l'invasion des Pays-bas étoit immanquable; il ne demandoit que vingt jours au lieu de trente, pour sa réussite complète. Ce sont le ministre Pache et le député Cambon, qui ne pouvant pas le faire échouer, l'ont rendu inutile et dangereux, le premier en détruisant l'armée par la disette, le second en faisant adopter un système odieux et tyrannique pour l'administration des Pays-bas.

Tout pouvoit se réparer en prenant Maastricht et Venlo, à l'époque à laquelle le général Dumouriez a demandé des ordres au pouvoir exécutif. L'infortuné Lebrun, guidé par les perfides conseils de l'étourdi Brissot, a enlevé cette ressource; et ensuite, pour achever de perdre tout, ils ont l'un et l'autre provoqué la déclaration de guerre contre l'Angleterre et la Hollande, au commencement de 1793, lorsque l'armée françoise étoit totalement désorganisée, et le peuple belge entièrement aliéné.

La campagne des Pays-bas a été très-brillante et très-malheureuse pour le gé-

néral Dumouriez. Celle de Champagne a été bien plus savante, plus avantageuse, et a bien plus de mérite aux yeux des militaires instruits. L'une et l'autre ont été d'une rapidité frappante pour l'histoire. Elles sont d'un genre entièrement opposé.

La première présente une défensive exacte, froide et circonspecte, consistant principalement en marches bien combinées et positions bien choisies. La seconde offre une offensive rapide, consistant en grands déploiemens de moyens supérieurs, en une bataille, quatre combats et deux sièges.

Plut-à-dieu que cette dernière campagne n'eût jamais été entreprise, et surtout que le général Dumouriez ne s'en fût pas chargé! Ses succès lui ont donné bien des chagrins et des regrets, puisqu'ils ont développé la scélératesse, l'avarice et la barbarie des monstres qui ont perverti et déshonoré une nation estimable jusqu'alors. Elle reviendra de ses erreurs; mais comment effacer ses crimes? . . .

F I N.

Avertissement.

La lecture de ces Mémoires servira sans doute à établir en plein jour une grande vérité, déjà pressentie par l'observateur du temps, de quel que parti qu'il soit, surtout par l'ami raisonnable de la vérité, savoir: que les maux qui désolent la France et menacent l'univers entier, s'ils proviennent en grande partie de la corruption des individus, tirent pourtant leur source générale, de certaines erreurs et défauts de calcul politique, qui entraîneront les gens de bien malgré qu'ils en eussent, et ne leur permettent pas d'opérer le bien public, en dépit des talens supérieurs, d'un dévouement à toute épreuve, et des sacrifices auxquels il ne manqua qu'un succès signalé, pour rendre la fin du dix-huitième siècle l'époque la plus chérie des annales de l'humanité.

Ce que le général vient de prouver par son exemple et par l'histoire des faits que lui seul étoit capable de transmettre, M^r. MOUNIER l'avoit développé par principes, dans son traité *sur les causes qui ont empêché la France de devenir libre*, ouvrage que la postérité rangera un jour parmi les suites bienfaisantes d'une calamité désastreuse; qui, en ne lui cachant aucun de nos égaremens, la forcera d'admirer nos lumières, et parviendra peut-être à lui faire avouer que cette France désordonnée, objet de son horreur, possédoit dans son enceinte de véritables patriotes et des législateurs consommés, quoique leur voix modérée ait été malheureusement étouffée par les clameurs des enragés.

Peut-être même, — car pourquoi l'espérance seroit-elle défendue aux vivans? — peut-être

approchons-nous du terme, où le délire étant arrivé à son comble, les criailleries cesseront, et la raison commencera à se faire entendre. C'est alors que les vœux de *Mounier* seront exaucés, que sa patrie reconnoîtra l'intégrité de sa conduite, ou que la vanité, parfois compagne du patriotisme, si elle persiste de négliger l'auteur, profitera du moins de ses avis. Convenons encore, qu'on pourra égaler son mérite sans le consulter; et il ne sera pas moins vrai que la voie de la justice et du bonheur de l'état s'approchera infailliblement des vues de l'homme juste et du résultat de ses recherches. C'est pourquoi l'écrit de *Mr. Mounier* ne peut être assez répandu, et qu'il est du devoir de l'ami de l'homme de l'étudier et d'en épurer le raisonnement, pour le conduire à cette perfection, à laquelle le vol d'un seul homme, fût-il des plus distingués, ne sauroit jamais s'élever. L'Allemagne contribua de tout temps au culte de la vérité, et *Mr. Gentz*, justement prôné d'avoir ajouté au lustre des ouvrages de *Mrs. Burke* et *Mallet du Pan*, vient d'achever une traduction du livre de *Mr. Mounier*, finie par l'éloquence et la correction de son style, et enrichie de ses observations et discussions. Deux volumes sont déjà imprimés; deux autres paroîtront incessamment. Le commentateur y détermine le sens des mots liberté et volonté générale. Il débrouille les prétentions des parlemens, les prérogatives de la noblesse, l'organisation des Etats, et d'autres objets également intéressans. Il couronnera ses travaux par une analyse complète de la constitution françoise de 1789, et par un aperçu raisonné de la constitution britannique. A ce qu'il paroît, ce grand objet est envisagé sous tous les points nécessaires, et ne laisse plus rien à désirer.



